

P. o. gall.

1811

9

11.
9

. gall. 18ii 7

Rattier

CHANTS PROSAIQUES

A Sa Majesté ~~Le Roi~~ ~~1811~~

Le Roi de Bavière P. S. y. d. l.
1811 7

profondément
hommage respectueux

et de Louis de

Hauteville

Paul-Benoît de

La Roche

CHANTS PROSAÏQUES

PRINTED BY J. H. B. 1849

CHARTS PROVISIONS

PAUL-ERNEST DE RATTIER

CHANTS

PROSAÏQUES

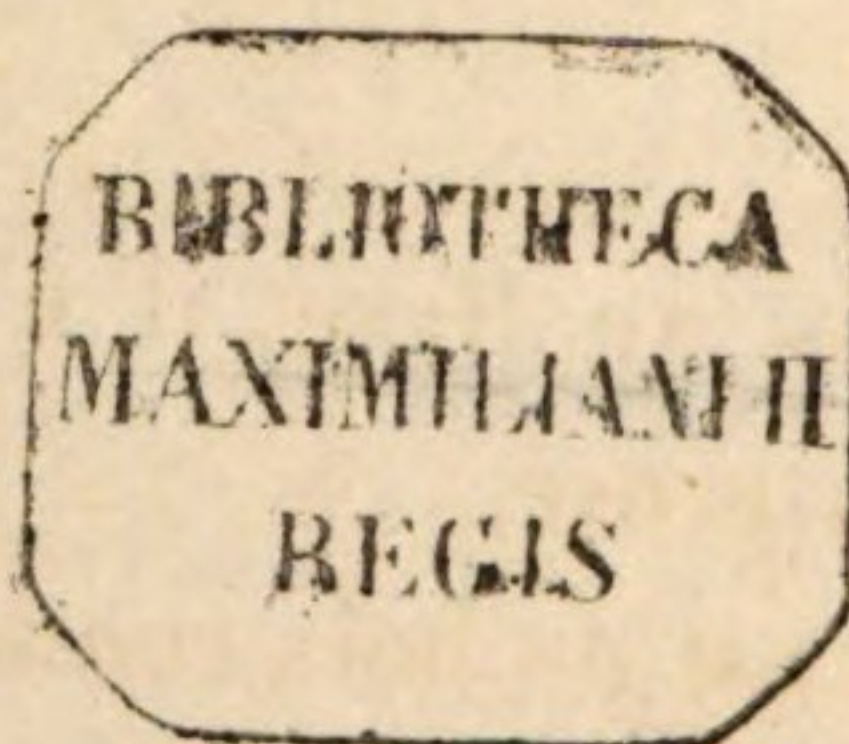
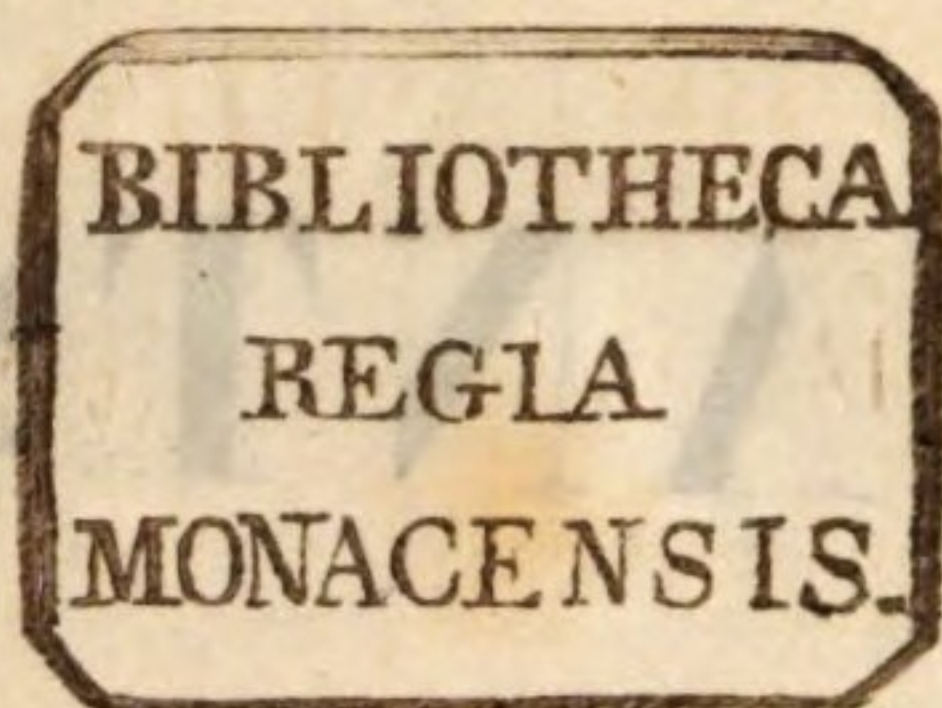
PARIS

E. DENTU, LIBRAIRE

PALAIS-ROYAL

1864

143 - 12h.



CHANTS PROSAIQUES

PRÉLUDE.

Il est des préfaces au livre, il n'en peut être au chant, fût-il en prose.

Mon instrument est de bois commun; le chalumeau du pasteur, la vielle du Savoyard, sont chose harmonieuse à côté; mais si la cadence manque à ma chansonnette, l'ivresse ne lui manque pas.

Une ivresse mal rendue, mal colorée, mais qui m'enivre tout autant, moi, pauvre chanteur, que l'ivresse de l'orchestre et l'ivresse du champagne.

Je préluderai donc, j'accorderai ma lyre de bois, mon luth taillé dans la forêt sauvage.

Demandez aux pinsons du taillis, s'ils ont des rimes à leur poème du printemps !

Demandez au bengali s'il rythme et s'il cadence en égales mesures son libretto, tout noté de perles !

Demandez à l'ara s'il module d'après un art poétique quelconque, ses babillages si pleins de verve !

Demandez au coucou s'il assujettit à une prosodie sa plainte douce et incomprise !

Demandez à tous nos hôtes de la clairière et du buisson s'ils ont lu Boileau, Despautère, Horace !

Demandez à l'enfant si son gazouillis inarticulé n'est pas une divine poésie, par laquelle, sans rime ni mesure, il rend tous les splendides et naïfs enchantements de ses premiers regards !

L'homme embrasse sa mère au retour du service, il serre dans ses bras sa fiancée, il élève jusqu'à sa bouche et à son front les enfants que sa femme lui a donnés. Il pousse alors une exclamation joyeuse, ardente, énamourée. Il est poète, poète magnifique alors.

Un rayon illumine et couronne sa tête fière ;
un sourire de bonheur transfigure ses traits,
souvent vulgaires, et il a chanté, d'un mot sans
rime, la poésie, la divine poésie !

Oh ! qu'elle est belle, suave, ravissante, di-
vine, cette poésie du ciel, de la vie, du temps et
de l'éternité !

Cette poésie que nul mot ne peut définir exac-
tement et qui est tout.

Le présent, le passé, l'avenir, l'énigme, le jour
splendide et clair, la joie, les larmes, la soli-
tude, la foule.

Tenez, vous avez cotoyé, dans vos jours de
méditation, la haie verte qui borde le chemin.

Un insecte à la cuirasse d'émeraude bourdon-
nait à vos pieds, à côté de vous. Que voulait-il,
que disait-il ?

Il chantait avec autant d'enthousiasme que tel
barde couronné, que tel chanteur illustre, son
amour, son bonheur et ses espérances.

Il faisait de la poésie.

Point de rythme, point de mesure.

Et cependant de l'harmonie.

Cette harmonie qui fait rêver.

La bonne femme du village a des récits en

langue fruste, où l'éclair de la poésie trace de saisissantes fulgurations.

Tous l'écoutent, tous sont ravis, et quelque chose vibre dans leur âme.

O légendes de la veillée, ô caprices brodés par la fantaisie du vieux temps ! qui vous le disputera en lumière, en effroi, en grâce, en charme magnétique !

Rien n'y manque, pas même la mélodie, car dans la bouche de l'homme ravi, de la femme émerveillée, le langage n'est plus le même.

Il s'élève, s'agrandit, devient suave, caressant, musical, terrible — la foudre ou le soupir, le murmure ou la cataracte.

Demandez au rossignol s'il rime ses trilles !

Demandez à la cascabelle si elle rythme ses fraîches susurrations !

Je préluderai donc sur ma lyre de bois, sur mon luth taillé dans la forêt sauvage.

Dans la forêt sauvage et prochaine, parce que mon horizon, mon avenir et ma pensée ne sont pas bien grands.

Leur mesure est aussi modeste que les coteaux de ma terre natale sont peu élevés, les fleuves de

mon pays encaissés dans leurs rives, les arbres humblement élancés par leur cîme.

Je chanterai, je croirai chanter, et je serai plus fier qu'un vrai chanteur.

Mes cordes de chanvre, je les tendrai bien raides pour que l'archet ou le doigt les fasse mieux vibrer. Je donnerai la souplesse à leur trame avec la gomme odorante de mes pins — on ne croira donc rien de mes propos quand je parlerai de ma lyre d'or et de mon luth d'ivoire.

Il faut bien vanter ses petites richesses, et ces matières brillantes coûtent peu au poète. Le tout est de les mettre en œuvre.

Je préluderai, je chanterai, j'écouterai mon humble pochette, j'en ferai une lyre pour mes menus-plaisirs d'imagination.

Que ceux qui veulent m'écouter avec moi, se rangent en cercle. Vous y êtes tous, asseyez-vous, le banc est de bois comme la lyre.

Juin 1861.

JEUNES FILLES ET MADONES.

JEUNES FILLES. — Nous venons vous prier, Madones, nous venons vous prier pour avoir notre front bien rose, pour avoir nos yeux bien noirs.

MADONES. — Nous, les déesses du chemin, du val et de la colline, nous n'exauçons pas ces prières-là. Jeunes filles, votre œil est assez noir, votre chevelure assez épaisse, votre front assez d'albâtre; vos joues le disputent à l'églantine.

JEUNES FILLES. — O Madones, chères petites Madones, dont le visage est si joli, donnez-nous donc des amoureux, donnez-nous donc des fiancés!

MADONES. — Non, jeunes filles, non, nous

n'accordons pas cela. Nous donnons la pudeur, la modestie aux charmantes rougeurs, la vertu qui pare la jeune fille mieux que les parures. Dieu donne les fiancés.

JEUNES FILLES. — O bonnes petites Madones, pas plus grandes que nos petites sœurs dans vos niches de mousse, donnez-nous les parures dont vous parlez, donnez-nous les robes soyeuses, les corsages de velours, les bijoux, les chaînes d'or, pour que nous enchaînions à notre suite l'amoureux.

MADONES. — Non, jamais, nous ne ferons cela. La vertu pare mieux la jeune fille que les bijoux.

JEUNES FILLES. — Il nous serait si doux de porter la tunique traînante, d'épandre sur nos blanches épaules la dentelle aux larges pores et au fil vapoureux !

MADONES. — Vous n'aurez pas tout cela, jeunes filles, vous aurez la bure, rouge comme le couchant, comme la pomme d'api, comme vos joues.

JEUNES FILLES. — O petites Madones, que vous êtes méchantes. Nous vous aimerions tant, si vous nous donniez la toilette, les plaisirs et les amoureux !

MADONES. — Tête légère, cœur sautillant, pensée frivole, n'est-ce pas, ô jeunes filles ! Nous vous aimons plus que vous n'aimez vos mères , ô volages adolescentes de la vallée ! Nous vous aimons, et nous vous donnerons mieux que vos colliers, mieux que vos brimborions.

JEUNES FILLES. — Et quoi donc, ô petites Madones ?

MADONES. — Le foyer paisible et gardé.

JEUNES FILLES. — Oh ! ce n'est pas ce qu'il nous faut. Nous voulons au contraire le bal bruyant et comble. La musette n'est plus assez pour nous, il nous faut le cornet bruyant.

MADONES. — C'est bien mal, ô jeunes filles !

JEUNES FILLES. — Vive le plaisir qui enivre la jeunesse et qui ne laisse pas voir de lendemain.

MADONES. — Mais vous ne danserez pas toujours.

JEUNES FILLES. — Toujours, toujours.

MADONES. — Demain, l'une de vous sera mère de famille, et ses marmots criards et crasseux demanderont le lait, le pain, les soins.

JEUNES FILLES. — Nous n'aurons jamais de

marmots crasseux, nous aurons des chérubins roses, joufflus, parfumés.

MADONES. — Vraiment vous nous feriez rire, si nous n'étions de petites Madones de pierre au coin du sentier.

JEUNES FILLES. — Riez tout à votre aise, petites Madones moussues, si cela vous fait plaisir.

MADONES. — Nous n'en aurons jamais d'envie, car le convoi funèbre de vous toutes passera devant notre niche, et nous vivrons de longs siècles après vous.

JEUNES FILLES. — Mais dans combien de temps !

MADONES. — Pas plus tard que demain pour l'une de vous, ô jeunes filles !

JEUNES FILLES. — Dites-nous son nom, ô Madones, dites-nous son nom.

MADONES. — C'est notre secret. Sur le chemin du bal et sur la route du cimetière, nous voyons passer les fringantes walseuses et les mortes au linceul blanc.

JEUNES FILLES. — Allons-nous-en, ces Madones sont prophétesses de malheur.

MADONES. — Oh ! nous vous aimons bien ce-

pendant. Voyez, nous sommes jeunes femmes comme vous; notre visage de pierre l'avez-vous jamais vu vieillir ! De plus nous sommes jeunes mères, notre petit enfant est toujours sur nos bras, et notre cœur a des tendresses que vous ignorez.

JEUNES FILLES. — C'est vrai, c'est vrai, mais le quadrille nous appelle, adieu, chères petites Madones, et au revoir. Nous aurons peut-être besoin de vos conseils plus tard.

MADONES. — Le soir, dans nos ténèbres et sous notre arbre protecteur, nous voyons de loin étinceler la lumière du bal, nous écoutons le rythme de la danse, et nous disons : Hélas ! que de pauvres jeunes filles passeront demain, après-demain, dans l'enclos fleuri où l'on ne danse plus.

Juin 1861.

LE PIANO, LA HARPE ET LA VOIX.

Ils dialoguaient un soir dans le salon de Léonie, le piano d'une voix grave et cadencée, la harpe d'un chant métallique et chevrotant parfois, la voix humaine plus grave que le piano, vibrante comme un sax à ses heures, perlée et goutte à goutte à d'autres instants comme le timbre de la harpe.

LE PIANO.

Moi, je chante les rêveries et les fais danser en essaim walseur. Mes touches d'ivoire sollicitent les jolies mains, les mains blanches aux veines bleues, les ongles roses et brillants. La poésie dort dans mon coffre d'acajou et sous ce clavier

de dents étincelantes, toujours épanoui comme le sourire d'une jeune femme.

LA HARPE.

C'est vrai ; mais moi, moi seule au monde, ai le secret des intimes penses, des intimes larmes qu'un son humain ne peut rendre qu'à la condition de dépouiller la matière comme une robe, de s'idéaliser, de devenir à peine saisissable à l'oreille d'un esprit, d'un ange.

LA VOIX.

Je l'avoue. Pourtant, pourtant ! je donnerai la vie, la passion, l'amour, moi, moi sans partage. Parce que je suis un homme, parce que je suis une femme. Parce que la vibration de mes notes s'unit à la flamme de l'œil et au magnétisme du visage, à cet influx mystérieux qui coule d'un être humain dans tous les êtres humains qui l'entourent.

LE PIANO.

Mais tu as besoin de moi. Seule, tu t'égares, tu es mesquine, fatiguée. Je remplis les vides de ton chant, je brode et crinolise tes maigreur, arrondis tes contours aigus, rectifie tes erreurs et

tes fausses cordes. Quand tu ne dis plus rien, grâce à moi l'on croit que tu parles encore, et, longtemps avant tes intonations, je poétise par un prélude ce que ton style aura de vulgaire.

LA HARPE.

Et moi, plus svelte que ton plus svelte soprano, je monte à ces cieux que tu ne gravis jamais. L'auditeur s' imagine que c'est toi qui t'amincis comme un fil de la Vierge, mélodieux et presque inentendu. C'est moi qui soupire dans des lointains inénarrables.

LA VOIX.

Tout cela est vrai comme la vérité. Privés de moi cependant, que feriez-vous ? Cadavres étincelants, vous seriez admirés, admirés comme le marbre, mais nul ne se pencherait vers vous, amoureux et ravi. Lorsque vous voulez séduire l'homme par l'appât du faux, vous ne trouvez d'autre moyen de lui faire illusion, que de vous parer de mes charmes. Une voix humaine, humaine sans l'âme de l'homme, hélas ! se cachera dans votre buffet, dans l'airain et le boyau de vos cordes.

LE PIANO.

Je le veux bien ; mais longtemps avant que tu fusses tolérable , lorsque Malibran, Grisi, Penco, Catalani, Mario n'étaient pas même en germe, qui donnait la rêverie et la prière aux masses agenouillées ? qui distribuait la poésie comme une manne aux peuples encore barbares ? Moi , sous le nom d'orgue, ce piano plus grave, et renfermant tout un monde de jeux aux noms bizarres, comme l'arche du mystère. Plus tard, qui revêtait d'une grâce de plus les filles d'honneur de la Reine ou les marquises en manteau moiré du Versailles Louis XV ? Encore moi , sous le nom de clavecin.

LA HARPE.

Je vous arrête, cher piano, ne prenez pas tout pour vous. Les marquises faisaient bien un tantinet usage de votre humble servante. Je régnaï au couvent, où plus d'une jolie visitandine et d'une ursuline à la blanche guimpe caressait mes cordes à l'aide d'un motet parfois un peu profane. Je servais à Beaumarchais de marchepied vers l'ambition et vers la fortune, auprès de Mesdames de France qui ne soupçonnaient pas Figaro

dans le maître de harpe. Je servais d'appui élégant, de socle artistique aux jolies tailles, aux têtes roses et poudrées, aux visages gracieux qui devaient devenir des portraits de famille.

LA VOIX.

Mais ces visages gracieux, mais ces marquises chantaient, et leur voix, c'était ma voix, douce et caressante comme une romance de Philidor. Harpe, ma mie, tu étais bien contente de me trouver sur ta route et de servir de prétexte à mes fioritures.

LE PIANO.

Mais vous étiez aigres toutes deux. J'étais moi-même nasillard alors. Grâce à Pleyel, grâce à Érard, je suis devenu plein, sonore, nourri (pas de mauvais calembourg). Je chante toute ma voix à cette heure. Docile au doigt, je rends l'émotion tout entière, d'où qu'elle vienne, quelle qu'elle soit. On m'injurie, on traite mes amis de tapoteurs, de tapoteuses, et pourtant mon empire s'étend tous les jours. Les glaces du Labrador se fondront à mes accents, et la reine Pomaré a un piano.

LA HARPE.

Moi, pauvre exilée, je languis dans un coin de la chambre. On me plaint, on ne m'invite pas. Je regarde le festin, sans y prendre part. Et si quelque caresse vient me chercher, ce n'est qu'aux incrustations d'écaille, aux dessins capricieux de mon cadre qu'elle s'adresse. O beaux jours du rococo, revenez donc pour moi !

LA VOIX.

Godefroid les ferait revenir s'ils n'étaient bien morts. Mais la harpe et le piano passeront, et moi je ne passerai pas. Apte à tous les sentiments, flexible à toutes les transformations de l'âme, du cœur et de l'humanité, à mon chant toutes les générations demanderont le charme, tous les malheureux la consolation, tous les poètes l'ivresse. Sans moi, pas de vraie beauté. Et quand la beauté du corps s'attache à ma beauté, l'enthousiasme devient culte à mes pieds. Je vous en donnerai la preuve par le gosier si riche, si plein de perles, si ruisselant de notes limpides de M^{me} Fauvette de Bel-Ut. La connaissez-vous ?

L'URNE DE LA NAIADE.

HELLÉNISME.

Sous un ciel pur et rose ;

Sous un ciel que Phœbus Apollo inonde des reflets de sa blonde crinière, — je crois que c'est aux confins de l'Attique ou peut-être aux sereines rives de l'Ionie, — coule un ruisseau voilé de lentisques et de lauriers-roses.

Leur ombre ondule et frissonne dans l'eau d'argent ; et quelquefois emportée par le courant paisible et mesuré, une feuille dérive et s'en va.

Tout près s'épaissit, noir comme la nuit, mystérieux comme l'Érèbe, un bois de ces arbres aux pommes d'or dont se parfume le jardin des Hespérides.

Et les montagnes bleues encadrent l'horizon,

pâturages de thym où grimpe la chèvre, mère du satyre et nourrice du poète; où descendent les dieux pour converser avec les hommes; où Jupiter poursuit Europe effrayée; où les Muses et les Grâces mêlent des danses aux caressantes lueurs de Phœbé.

Cette eau si pure où plus d'une fois Diane vint mirer sa chaste beauté, loin de tout Endymion, où Cypris vint replonger, lasse des courses amoureuses, ce corps splendide éclos de la mousse des vagues; ce cristal, c'est l'urne de la nymphe aquatique, c'est un séjour sacré.

Dans l'écume argentée vous ne voyez pas la déesse, et cependant elle dort dans sa couche d'algues éclatantes, recouverte par leurs soyeuses tiges; approchez, et l'eau se gonflera sous son souffle, l'herbe humide ondulera pressée par les palpitations de sa poitrine.

Une source naît aux flancs de la colline, avez-vous cru jusqu'alors; erreur, ô blond fils des Galates! de son urne de pur paros, la naïade verse à chaque heure le flot dont naît la vie.

Aussi, attirés par la présence de leur sœur, les faunes et les napées accourent-ils auprès de la fontaine.

L'onde de la nymphe rafraîchit et vivifie à chaque instant leur retraite boisée. Et les dryades, souriantes maîtresses des vieux chênes, ne craignent pas de faire leur toilette au fugitif miroir de leur compagne.

Si quelque dieu jaloux venait à briser l'urne de la naïade, adieu la riante campagne dont elle épanouit la verdure; plus qu'un sable d'or, à peine rafraîchi par les rares ondées du ciel héliénique. Mais surtout fuite rapide, à tire d'aile, des hamadryades à la longue chevelure, des satyres au pied de bouc, des bergers au triple et harmonieux roseau, des muses à la lyre d'or et des grâces à la ronde légère.

Cette urne était l'âme de tous ces jeux et de toute cette vie. Un rayon d'or du dieu-poète se mariant à son flot d'argent, et tout chantait, et tout riait, et tout aimait aux alentours.

Écartons donc les divinités jalouses en les conjurant par un peu de sel, en leur honneur, déposé sur le prochain terme.

LE CAILLOU ET LA PRINCESSE.

LE CAILLOU.

Quel est ce petit pied qui vient de fouler mon albâtre et de s'appuyer mollement sur mon dos arrondi ?

LA PRINCESSE.

Venez , ô mes compagnes , venez et contemplez ce petit caillou plus blanc que le marbre , plus lumineux que le jaspe , plus poli que l'ivoire , venez , ô mes filles d'honneur , et voyez.

LE CAILLOU.

J'ai entendu sa voix si douce , douce comme la musique des génies nocturnes. Elle est belle , elle est reine , et je sens que je l'aimerais , si je n'étais un petit caillou.

LA PRINCESSE.

Mes sœurs , on m'a raconté dans mon enfance qu'une fée se cachait aux veines de chaque petite pierre du chemin. Sinon une fée , du moins un esprit.

LE CAILLOU.

Tu dis vrai, princesse de mon rêve ; je ne suis pas une fée, mais un ange amoureux de toi, et emprisonné dans l'humble silex que foulera ton pas gracieux.

Touche-moi seulement de ton doigt, abaisse ta main royale jusqu'à moi et je m'élèverai radieux , homme comme tu es femme , roi comme tu es reine.

LA PRINCESSE.

Une musique mélodieuse vient de s'échapper du petit caillou. Prêtons l'oreille...

LE CAILLOU.

Approche ton oreille, ô déesse , approche ta main , approche tes lèvres.

LA PRINCESSE.

Mais il chante comme un soprano céleste , Dieu me pardonne !

LE CAILLOU.

J'ai hâte de vivre d'une autre vie que celle du minéral aveugle, sourd et muet. Je veux voir l'azur du ciel, je veux entendre les bruits de la terre, je veux chanter, je veux aimer, je veux vivre.

LA PRINCESSE.

Eh bien ! caillou féérique, tu seras exaucé !
(Elle se baisse et le ramasse.)

LE CAILLOU.

Tu le vois maintenant ; je suis digne de toi, mes yeux peuvent te voir, mon sourire s'illuminer de ton sourire.

LA PRINCESSE.

Vraiment je ne mépriserai plus les cailloux du chemin, je ne mépriserai plus la ronce qui se change en fleur, la larve qui se transforme en papillon brillant, l'œuf sombre en colibri.

LE CAILLOU.

J'aurais pu suivre, pour arriver à ton cœur, le chemin le plus long, une série de transfigurations successives, devenir améthyste à ton doigt,

diamant à ta couronne. Certes mon bonheur eût été grand, mon orgueil démesuré. Mais j'ai préféré sauter à pieds joints dans le bonheur et la royauté.

LA PRINCESSE.

La royauté, dis-tu, tu seras mieux que roi...
je t'aime !

Mars 1859.

FRANZ ET HANNAH.

—

Franz était un jeune poète , par conséquent il était naïf. La vie—il n'avait que vingt ans — il ne la soupçonnait pas encore, et cependant il doutait de beaucoup de ses illusions.

Hannah était une magnifique et populaire jeune femme, brune aux yeux noirs, puissante et majestueuse sans cesser d'être jeune. A ses dents blanches une flamme comme à la tente soyeuse de ses longs cils. De méridionales montagnes avec leur soleil d'or et leur air vif avaient allumé peut-être tous ces reflets, toutes ces ardeurs.

Et cependant elle avait un côté, des côtés vulgaires, elle était commune sous beaucoup d'aspects. Son intelligence perdue d'ailleurs en des

roueries prématurées, ne pouvait déjà plus la prémunir contre ces vulgarités originelles.

Or, je ne vous dirai pas la fin de l'histoire, elle est connue de tous, et vous pouvez la chanter sur tous les airs.

Hannah, dont l'amant était beau, était riche, était jeune, était poète, n'eût pour lui que de froides prévenances et le trahit après quelques jours.

Que cette leçon vous profite, ô jeunes adolescents à la lyre harmonieuse, qu'elle ne vous soit pas inutile, ô cruelles syrènes à la noire chevelure.

Nous redirons seulement sur un mode attendri, ce que la victime dit au bourreau, en sa séance d'adieux.

Hannah, je t'aime. Plus tu me hais, tu ne peux haïr, c'est trop fort pour toi; plus tu me méprises, plus je te chéris. Et vois-tu, malgré la bassesse de ta vie, malgré le poison de ton cœur, les égoïsmes sans nom qui tiennent dans ton âme compagnie à tant d'autres reptiles, je ne puis cesser de te couvrir de ma tendresse. Merveille surprenante, plus tu es vile, plus tu es chère à ton esclave. Les mystères d'iniquité

que recouvrent ta soie et ton velours, ne font qu'irriter ma passion et jeter de l'huile sur ce brasier que ton regard a allumé, que ton dédain ne peut éteindre.

Quelquefois je contemple ce visage odieux et bestial que te font de perverses habitudes, eh bien ! cela encore ne peut me rendre la raison. L'abîme où tu es descendue, où te restent encore quelques étapes pour atteindre le fond, j'y ferais le plongeon, sans souci de ma dignité d'homme, de mon auréole de poète. L'or, le vice, la parure, tu veux les posséder bien larges, je te les donnerai, je me ferai le complice de tous tes crimes, pourvu que tu me permettes de venir tous les jours contempler une minute l'éclair fauve de ton regard, de t'adorer de loin à deux genoux pendant un quart d'heure.

Et une voix céleste se fit entendre dans le réduit parfumé mais ignominieux où s'accomplissaient ces bassesses.

Jeune insensé, disait la voix avec une harmonie de luth d'argent, est-ce assez de lâcheté ! Tu n'as pas honte d'énervier ta vie, ta volonté et ton intelligence aux pieds de cet opprobre vivant. Ah ! consacre les nobles ardeurs que le ciel

t'a données à des cultes plus dignes, brûle l'encens de ton cœur à la patrie, à l'art, au véritable amour! Laisse bien loin, ces sybaritismes indignes de l'homme. Écoute ma voix harmonieuse et sévère, je suis la conscience.

Avril 1859.

LA CAVATINE DU ROSSIGNOL.

Tout dort-il bien au loin ? Les bois font-ils sommeiller leurs feuilles, tout à l'heure frémissantes sous la caresse de la brise ?

Hasardons une note.

Oh qu'elle file bien à travers les labyrinthes ombreux !

Do, re, mi, fa, sol, c'est cela, mon instrument perle bien ce soir.

Où est donc ma prima-donna ! La chanteuse est gentille, parbleu. Elle a des notes de Grisi.

On ne lui proposera pas d'engagement. Trois millions par an, elle les refuserait, ma rossignolina. Le Bon Dieu seul est son impresario et elle ne lui demande que son soleil d'or, les parfums vanillés de ses buissons, sa moisson de

graines vertes et son grand ciel noir , ce ciel de la nuit peuplé d'étoiles.

Rossignol del mi cuor , crois-tu que je ne préfère pas mille fois à l'éclat de la renommée , et ton admiration, et ton amour , et l'écho harmonieux de ta voix , contr'alto de la mienne.

O rossignolina , je t'aime , vois l'étoile qui baise la cime du chêne ; comme elle est d'argent, comme elle est de velours lumineux , n'est-ce pas ! C'est la coupe de poésie qui verse à notre cœur de petit oiseau cette inspiration si brillante, tantôt tremolo mystérieux comme le mystère, tantôt gerbe ardente de notes retombant en étincelles au pied de la forêt.

Rossignol , mio caro , viens chanter plus près de moi , que la branche qui porte ton pied rose fasse incliner la mienne et que notre duo éclate à la surface silencieuse de la nuit.

Nuit majestueuse , nuit brillante, oh ! que tu es douce au rossignol et au poète. Douce parce que tu n'as pas d'hommes. Oh ! bien loin l'homme méchant qui fait taire le petit oiseau ! L'homme, ce fils de la mort, ne rêve que sang et que guerre ; et moi rossignol, et moi poète, je ne rêve qu'harmonie et bonheur. Il me faut donc la

solitude, il me faut l'éloignement des clameurs et des luttes.

Nuit majestueuse, nuit brillante, nous chantons tous deux les félicités que tu enfermes comme un noir écrin. Sans toi pas de vraie rêverie, sans toi pas de silence vrai. Que tes étoiles soient les témoins uniques de notre veillée, les vieux chênes où dorment des âmes, les seuls auditeurs de notre cantabile.

Rossignol ! caro !

Rossignolina, cara, carissima rossignolina !

Chantons plus bas, donnons à notre voix une sourdine, à peine saisissable par la clairière prochaine.

Chantons plus bas, ténor de la forêt sombre. Le bonheur veut un solfège plus adouci.

Chantons plus haut, rossignolina ! la gratitude à Dieu demande un enthousiasme plus ardemment timbré.

Mai 1859.

LA MONTAGNE.

On me nomme la montagne, et mon front de granit perdu dans les nues, tous le saluent avec respect et enthousiasme. Il est si près du ciel !..

Et pourtant, isolée dans les hauteurs de l'atmosphère, je m'attriste souvent, je rêve, je me souviens.

A l'heure où naquit le monde, je n'étais, vous m'en croirez si le cœur vous en dit, je n'étais qu'une goutte d'eau cristallisée, plus pure que le flot limpide, plus éclatante que le diamant.

Je fus recouverte d'une écorce argileuse, et je pus me couronner de verdure ; je pus, ô bonheur gracieux ! porter des roses ; je pus de mon haleine parfumer la vallée et fournir au poète

des aromes plus suaves, plus pénétrants, pour l'enchantement de sa pensée.

Dans mes flancs s'ouvrirent des cavernes, et j'y cachai la bête fauve, si détestée de l'homme, et elle a une âme pourtant, des amours, une maternité, une blanche ambroisie à donner à ses petits.

J'y cachai, protectrice toujours prête, la victime des factions, le martyr échappé au glaive, le solitaire dégoûté du monde et aspirant mon silence parfumé pour y goûter Dieu.

J'y recélai le mystère que ne voulaient pas les hommes. Dans mes grottes s'accomplirent et le projet qui sauve, et le repentir qui purifie, et l'œuvre qui scelle le génie, et l'union des cœurs que l'abîme du monde séparait.

A ma tête Dieu donna une poudre permanente, une blanche chevelure de neige et de glace, symbole de mon antiquité, de mon éternité, contraste charmant avec la persistante jeunesse de mes verdure et de mes fleurs.

Sur mes crêtes, sous mes sapins, mes chênes et mes cèdres, vinrent en foule émigrer les petits oiseaux dont l'homme cruel et hostile aux belles choses ne veut pas pour enchanter ses bois et ses

prairies. L'aigle vint régner fièrement sur mes pentes les plus abruptes ; mes hauteurs les plus sacrées sont sa patrie. Ah ! qui pourra détrôner l'aigle de son royaume des montagnes. Aigle blanc ou aigle noir, tu es chez moi dans ton logis, et la majesté de ma solitude comme de mes tristesses antiques s'harmonise bien avec la majesté de ton vol, de ton regard et de ta vie.

Et puis cette solitude fut troublée. Comme les forêts saintes qu'on coupe sans souci des dieux qu'elles cachent, comme ces bois, asile de la divine poésie qu'on émonde sacrilègement, mes sentiers à pic furent foulés par les armées, mes entrailles émues et ébranlées par la lourde marche des canons.

Ah ! pourquoi ne pas faire cheminer vos terribles engins dans la vallée ! pourquoi troubler le silence de la montagne, où se réfugient tant de douleurs et tant de rêveries !

Mais, consolons-nous, je suis la montagne qu'on ne peut déraciner, qu'on ne peut transporter hors de son lit, loin de ses racines.

Tout passera, peuples, empires, races, systèmes, moi seule je demeurerai, comme une colonne inébranlable, voyant tous les événements

comme des promenades de fourmis, du haut de mon impartial dédain.

Dieu m'a plantée, le chêne périra, l'humanité disparaîtra du sol qu'elle remue et fatigue, je vivrai encore dans l'universel silence de la planète terrestre, jusqu'à ce qu'il plaise à mon père divin de souffler sur mon écorce gigantesque et de me faire redevenir la petite goutte d'eau diamantée qu'aspire le rayon.

Juin 1859.

TEUTONIA.

O Teutonia la blonde !

Blonde Teutonia !

Terre des grandes choses et des grandes œuvres , à toi salut , à toi gloire et enthousiasme.

C'est toi qui domines le monde depuis que la race hindo-européenne a émigré de ses asiatiques savanes.

Tu portas le coup mortel à Rome antique , et l'empire puissant qu'avaient fondé les Scipion , les César et les Octave s'ébranla et croula , largement miné , sous la hache de tes Wisigoths et de tes Hérules.

Et tu remplis l'ancien monde comme un flot envahisseur , inoculant ton génie aux vieilles races énervées ; tu fondas tous les royaumes de

l'Occident, et nous portons encore tes noms avec orgueil : France, nous Gaulois, Angleterre, eux Bretons et Galls comme nous.

Le plus beau nom du monde entier est le nom de France ; eh bien ! c'est un nom germanique à nous imposé par l'invasion Teutone. Nous sommes devenus Franks, Germains par adoption. A l'empire britannique aussi, tu donnas le baptême d'un nom des bords de l'Elbe, le nom d'Angles, le vocable de Saxons.

Toutes les idées, toutes les inspirations qui courent de par le globe, qui volent en essaim chanteur sous les rayons du soleil, c'est de toi qu'ils viennent, ô blonde Teutonia !

Teutonia la blonde !

O blonde Teutonia !

Car tu es le nom, car tu es la famille de ces géants à la chevelure d'or, au glauque regard, éclos sur la pente septentrionale du grand plateau asiatique, aux jours où naquirent les jours.

Ta poésie, c'est la poésie même de l'humanité. Tu as seule compris la poésie. Rêveuse, enthousiaste, profonde, tu as révélé aux légères nations du Midi, nourries de quatrains, de petits vers, de mots de vaudevilles, les magnifi-

cences de l'inspiration et les types où s'incarne la nature pour vivre à l'éternité.

La musique des Italiens est une musique de ritournelles. Je ne parle pas de celle des Français, en ont-ils une? Toi seule, Teutonia, épanches l'harmonie, bien large, bien grandiose, comme la majestueuse nappe du Danube et du Rhin.

Meyerbeer, Beethoven, Weber, Mozart, Haydn, Haendel, voilà les maîtres. Et si je descendais aux petits, aux seconds, ne trouverais-je pas encore dans les exécutants comme dans les penseurs de l'harmonie : Niedermeyer, Lizts, Thalberg, Herz.

La patriarcale simplicité de ton caractère et de ta vie, l'hospitalière bonté de tes chaumes en fleur et de tes cœurs d'or, notre enfance en savoura le parfum dans les bibliques opuscules du chanoine viennois, de Schmidt.

Va, belle et grande Teutonia, tu as le monde. Ta philosophie a pénétré seule les profondeurs et les entrailles de la nature humaine comme les arcanes de l'inconnu. Kant, Hegel, Fichte ont abîmé les écoles primordiales et naïves.

Tes fils anglo-saxons enlacent l'Amérique en-

levée au Gênois. Ils triomphent des dernières agonies de la rébellion hindoustanique; ils ont un huitième de la terre habitable.

De Buffalora jusqu'à Sweaborg, de Colmar à Stettin, toute l'Europe c'est toi, et ton génie, parfois méconnu, coule partout comme ton sang.

Juillet 1859.

LA MORT.

La Mort n'est pas ce que vous pensez.

C'est une belle et blonde déesse, au sourire de fée, à la main fine, aux dents d'émail.

Vous l'aviez jugée un monstre, un fantôme sinistre, une apparition dont on chasse l'image.

Erreur, erreur ! la Mort est belle, je l'ai vue hier soir à la brune, elle était parée comme pour la fête. De sa voix douce comme un théorbe, elle m'a dit : Veux-tu venir ?

J'ai répondu avec hésitation. Elle avait malgré tout une si étrange beauté !

J'ai compris cependant quel doux repos on goûtait dans ses bras.

Lorsque la fatigue suprême arrive, nulle mieux ne sait bercer. Jamais elle ne refuse son

berceau sous la mousse et les fleurs au piéton fatigué, à l'homme qu'on n'aime plus ou dont on n'aime pas la vie.

O Mort ! que moelleuse est ta couche dans la prairie prochaine, sous les campanules, sous l'herbe veloutée.

Les rossignols, la bergeronnette chantent au-dessus pour donner de poétiques rêves au fatigué qui s'y repose.

Et cette tombe elle-même n'est-elle pas un nid !

Penchez votre tête, collez-la à l'herbe soyeuse qui recouvre la couche silencieuse en apparence. Un doux murmure a frappé votre oreille, c'est le bruit susurrant et suave du sommeil, de la poitrine qui s'élève et des lèvres qui respirent, et des mots qu'on rêve, et de la tête qui frôle le chevet. Mélodieux, par ma foi, ce murmure, comme le chant de la mésange, comme le monologue du bengali.

O Mort ! tu es donc bien belle, une bien poétique impresaria, puisque tu donnes à la couche de tes favoris une musique si douce et si mystérieuse.

Et chose singulière, pendant qu'on tombe là-

bas, frappé par le canon, le rifle ou la baïonnette, ici je ne vois pas du tout, au milieu de mes choux, de mes arbres, de mes cigales, les aspects sinistres de la Mort que je m'obstine à croire belle.

Il faut ces journaux de malheur, ces dépêches de perdition, pour m'apporter de ces lugubres écrits.

Nous n'avons pas mille kilomètres pour nous séparer des champs où l'on se brûle et où l'on s'empale en règle, il n'y paraît rien. Insectes bruissent, petits oiseaux modulent, — beaucoup ont émigré peut-être de leurs adriatiques orangers, — épis se dorent et se courbent, coqs s'empourprent et se pavanent, calices se dilatent au baiser du soleil.

Et l'on meurt ici pourtant, mais la Mort ici a des caresses à nulle autre pareilles.

Au détour du sentier l'on pose sa bêche, le lit est prêt dans les hautes herbes, on s'y étend, et la famille rurale vient parfois s'ébattre auprès de cette couche gaie et fleurie.

Juillet 1859.

PRIÈRE A DIEU.

Mon Dieu , fais que personne ne souffre plus au monde.

Fais que toute larme soit séchée , que tout soupir soit changé en murmure joyeux.

Que plus un idiot poursuivi par les rûes , ne soit le point de mire des bambins cruels.

S'il est des mères dénaturées qui prennent un barbare plaisir à torturer leurs petits enfants , frêles et douces créatures , fais-les mourir ces mères , sauve ces petits enfants des coups et des journées douloureuses succédant aux journées douloureuses.

Fais que pas un cheval ne soit battu , pas un

oiseau plumé par le gamin , pas un pauvre âne accablé de verges par la mégère qui lui sert de cornak.

Que toute vie pénible soit finie pour tous ces pauvres êtres.

Il est de faibles femmes , il est de débiles vieillards qui vont demandant la charité ; ah ! remplis leur sébile , pendant le sommeil sur la route poudreuse , de pièces d'or et de bonheur à jamais. Attends le cœur de l'alguazil , fais qu'il les ignore et qu'il ne fasse point aboutir leur pèlerinage à la prison.

Fais qu'il n'y ait plus d'esclaves sous le soleil , plus de martyrs , plus de persécutés.

Abolis à jamais la guerre où l'on tue les hommes , la chasse où l'on tue les cerfs et les oiseaux , la pêche où l'on fait périr le poisson aux nageoires d'or.

Ne permets plus à la cage d'emprisonner le volatile qui a besoin de la vie libre , immense de l'air ; à la bride , au mors , au harnais , de flétrir la bouche et les flancs du coursier ; à la fêrule du magister de martyriser l'enfant moins beau , moins intelligent.

Punis les fils qui insultent leur vieux père ,

les filles qui parlent durement à leur mère courbée.

Fais une compagnie d'anges et de willies à ceux qui sont tout seuls dans leur mansarde froide ; donne-leur toute l'année des hirondelles pour voisines.

Mon Dieu, fais qu'ils soient guéris, heureux, rendus à la jeunesse et à la joie, ces deux pauvres prisonniers autrichiens, blessés et mutilés que je vis l'autre jour dans leur caserne. Ils étaient là, couverts de plaies, couchés sur une paille à terre, aussi étroite qu'une planche, et leur main serrait la mienne, et ils l'entraînaient dans le trou de leurs blessures, parce que la blessure se soulage au contact de la main compatissante, et mon œil se remplissait de larmes et mon cœur se repentait de n'être pas doublé d'or.

Oh ! si leur couche doit être pour toujours leur unique demeure, fais à leur fenêtre des bords de l'Ems, des horizons bien parfumés, bien blonds, bien germaniques. Enfants des Teutons, des Slaves et des Magyars, je serai du moins votre ami inconnu et je souhaiterai votre bonheur.

Mon Dieu , fais encore que les passereaux ne conspirent plus comme ils le font quelquefois contre un passereau de nos haies et de nos sentiers. Il existe chez certains animaux les mêmes injustices et les mêmes haines que chez l'homme, à un jour donné.

Mon Dieu , fais plus , pardonne , prodigue le bonheur et la joie aux bourreaux , aux injustes , aux révolutionnaires , aux impies.... Éteins l'enfer.

Septembre 1859.

LE MOINEAU.

Je sais un petit solitaire qui a sa cellule sous les toits.

Il vit de graines comme un cénobite. Lorsqu'il a mouchérons à son dîner, c'est chère et festin, et il viole un peu sa règle.

Libre, il peut rêver dans son azur et son air parfumé, ce petit moine des toitures.

Chose singulière, il aime l'homme, l'homme qui le tourmente et le fusille. Il établit sa thébaïde près des cases humaines et il n'est seul que par en haut, faisant fréquente visite à son voisin, le fils d'Ève, comme un anachorète ennuyé.

Il ne rêve et ne médite qu'à certains jours. Aux jours de pluie et de ciel grisâtre il garde sa

claustrale retraite, mais demain s'il fait beau et soleil, au diable le moultier.

Pourquoi donc, enfants cruels, vous divertissez-vous à torturer cet ami familier qui vous aime et vous caresse, lui, même lorsque vous lui coupez les ailes et lui arrachez les plumes.

Il est des mères imbéciles qui privent un pauvre passereau dans leur chambrette, pour que leur géniture impitoyable s'en fasse un jouet, le dépouille, l'étouffe et l'étrangle, et puis un beau jour, trois jours après, une armoire, le pied lourd de la ménagère ont écrasé le passereau.

Souvent un chasseur, fort dévot à saint Hubert, très-peu à la Divinité et à la faiblesse qui mérite culte, essaie son Lefauchaux sur un moineau qui passe. Très-bien ! elle fera merveille, cette élégante arquebuse, contre les grives et les sarcelles, les ramiers et les lièvres !

Des almanachs à bonnes femmes, des manuels où le paysan s'égare, prescrivent d'inexorables Saint-Barthélemy contre le moineau ravageur, contre le charançon funeste. Eh ! mon Dieu, depuis que vous tuez ces pauvres êtres par coupes réglées, le maître de la vie, qui ne veut

pas qu'un de ces petits tombe, plus qu'un de nos cheveux, vous envoie l'oïdium, choléra des fruits, le choléra, oïdium des hommes. Il se rit de vous et de vos puériles cruautés, insectes orgueilleux qui ne vivrez pas ce soir.

Pauvre ermite du chaume ou de l'ormel, ne va donc plus caresser l'homme; il ne le mérite pas. Cherche dans le désert, dans la forêt sombre et perdue, un asile sûr.

A l'époque de la chasse, fais villégiature aux savanes asiatiques, aux marais du Bosphore. Il est des ruisseaux purs aux plages thibétaines, vas y prendre tes eaux, toi aussi, vas y mirer ta tête à la brune couronne, ta patte empourprée.

Ta solitude d'ailleurs y sera plus monastique, plus recueillie, plus voisine du ciel.

Septembre 1859.

DE LA CHASSE.

La chasse est une chose cruelle, indigne de la civilisation. Lorsque l'homme s'avisa d'organiser ce vaste assassinat contre de frêles et innocents animaux, il était frais sorti des forêts, il était féroce et carnivore comme un jaguar.

Maintenant nous croyons à la douceur de nos mœurs. Nous sommes d'une atrocité plus raffinée et plus élégante, voilà tout. Au lieu de la hache en silex et de l'élémentaire fronde, nous avons des carabines ciselées de main de maître, vrais bijoux. A ces bijoux s'est appliqué un Cellini que vous nommerez Lepage si vous voulez.

Pourtant la vie de chaque être est sacrée, elle est un don et une émanation de Dieu. Ah !

vous n'avez jamais médité, bourreaux cruels du petit oiseau et du lièvre timide, sur la dignité de la vie. Ce pauvre animal que vous tuez à plaisir au milieu de ses jeux, de sa nourriture ou de ses amours, a son prix devant le Maître d'en haut, il a une âme, moins parfaite que la nôtre, mais capable encore d'intelligence et d'amour.

Pour la distraction de vos spleens, pour la satisfaction de votre palais blasé, il vous faut une moisson de grives, de bécasses, d'alouettes.

Celles-ci, chanteuses alègres et matinales de l'épi d'or, c'est par milliers que votre filet perfide les attire et les étrangle, dépeuplant ainsi la campagne de toutes ses illusions et de toutes ses poésies.

Vous avez dressé à servir votre cruauté un féroce animal des bois, à demi transformé par la civilisation, mais toujours carnivore : le chien, loup mal dégrossi ; pas de quartier par lui à toute faible créature cachée dans l'herbe ou sous la feuillée.

Et des rois et des grands autrefois s'étaient fait un noble jeu de courre le cerf, le daim, monarques doux et majestueux des forêts. Buffon

a osé louer ce jeu , vestige de la barbarie. Il n'avait donc pas vu les larmes désespérées qui coulent de la paupière du cerf, lorsque la meute acharnée le cerne et le dévore. Il n'avait pas été témoin de ces calamités suprêmes d'un roi infortuné. L'égoïste curiosité des belles dames et des nobles veneurs ne l'avait pas saisi, indigné !

Espérons que ces royales distractions auront un terme, lorsque l'homme saura enfin s'attendrir, mieux apprécier la valeur des êtres créés.

L'Écriture dit bien que Nemrod fut un grand chasseur devant le Seigneur. Mais ce doit être une ironie. Dieu ne pouvait pas approuver cette transformation subite de la race humaine, avant l'inondation suprême nourrie seulement de fruits de pourpre, du miel du tronc et du froment d'or. De la chasse est venue la guerre ; après avoir tué les oiseaux, on a pris goût à tuer les hommes.

Octobre 1859.

LA CLOUETTE

LA CLOCHETTE ET LA CLOCHE.

LA CLOCHETTE.

Moi, la Clochette, je m'agite au cou des génisses, je balbutie mélodieusement, je murmure, je rêve le soir dans l'azur rose et la prairie sombre.

LA CLOCHE.

Moi, je chante en l'atmosphère, d'une voix grave et lente comme la prière; je mugis d'une voix pressée et menaçante comme la terreur, la menace, l'événement.

LA CLOCHETTE.

J'ai une gentille voix de chanteuse légère, des fioritures, des vocalises.

LA CLOCHE.

La basse vibrante est ma musique, tout un chœur religieux est dans mes notes que le vent grossit et accompagne.

LA CLOCHETTE.

J'aime les prairies, tout au plus les bois, et mon tintement se prête à la poésie humble, à l'inspiration solitaire, à la prière affectueuse.

LA CLOCHE.

Il me faut à moi tout un peuple agenouillé, toute une grande tristesse ou une grande joie chrétienne à mener et à couvrir de mon point d'orgue. Quand je branle au campanile des collégiales ou des primatiales, les cités se recueillent et dialoguent avec ma voix la sainte oraison.

LA CLOCHETTE.

Ma mission n'est pas si grande, je ne suis écoutée que d'un pâtre, d'une jeune fille bretonne ou normande, tout au plus d'un poète égaré.

LA CLOCHE.

Les pontifes, les rois, Dieu lui-même ton-

nent, promulguent, excommunient, bénissent par ma voix.

LA CLOCHETTE.

Oh ! je ne sais pas maudire, moi, et si les menaces sont parfois nécessaires, je me renferme dans mon rôle timide de pleureuse à la douce voix, de suppliante intermédiaire.

LA CLOCHE.

Au feu, à la tempête, au déluge, aux révolutions je prête mon éclatant marteau, et je ne garde le silence que pendant la mort du Christ, pendant les Terreurs démagogiques où il n'y a plus de Dieu.

LA CLOCHETTE.

En ces temps-là même on peut m'entendre. Il m'est pardonné en faveur de ma petitesse, de ma grêle voix, de mon agreste solitude.

LA CLOCHE.

C'est vrai, les clochettes ne se turent ni dans la Fronde ni en 93.

LA CLOCHETTE.

On pria encore dans la grotte sauvage, sur les grèves, à mon appel, inentendu des cités.

LA CLOCHE.

Je fus transformée en canons, moi, pour tuer les hommes et bouleverser les nations.

LA CLOCHETTE.

Tu étais de si beau bronze pourtant, les siècles et la foi des peuples t'avaient fondue dans de si riche airain ! Les grands et les monarques et les reines au doux visage t'avaient baptisée de si glorieux noms !!

LA CLOCHE.

Oui, mais lorsqu'on décapitait les Rois, je ne devais pas rester debout.

LA CLOCHETTE.

Bourdon de Saint-Ouen, de Saint-Remy ou de Cambrai, la piété des générations t'entourait comme d'une auréole divine.

LA CLOCHE.

Lorsqu'on chassait Dieu de ses tabernacles, je ne devais pas rester au clocher, sanctuaire aérien.

LA CLOCHETTE.

Moi, je grimpe quelquefois du cou de la gé-

nisse à la flèche du village. Quelquefois le petit et le simple sont choisis dans leur bassesse pour faire de grandes choses, et Dieu préfère parfois l'hysope des vallées au cèdre des montagnes.

Novembre 1859.

RORATE COELI DESUPER.

O Cieux, faites tomber votre rosée, et que les nues pleuvent le Juste !

Seigneur, envoyez à la terre un Sauveur, comme vous l'envoyâtes, il y a dix-huit cents ans. Jamais autant l'humanité ne fut malade, jamais autant elle ne se complut dans son iniquité.

Il n'est plus un seul homme qui aime la justice, *non est usque ad unum*.

Tous à l'envi jettent le blasphème, et sur vous, auguste et incommunicable face de Jéhovah, et sur votre représentant sur terre, et sur vos élus.

Tous s'étudient à souffleter à genoux ce qui est digne de respect et de culte. Souffleter à ge-

noux est devenu un art. On bafoue, on meurtrit, on souille, avec de belles phrases de velours, avec des phrases soumises.

N'allez pas, candide amant de la vérité, chercher à défendre celle-ci. Il vous en prendrait mal, je vous le jure, et le concert à grand orchestre des outrages ne serait que le moindre de vos châtiments.

Pour être à la mode, pour être mieux que cela encore, il faut jeter l'anathème à la foi de vos ancêtres, démenti à la tradition, injure au droit, coup de pied à la faiblesse.

Ah ! oui, le courage contre la faiblesse, contre les dépouillés, ne fut jamais si grand, si chevaleresque qu'aujourd'hui. Une chose portera le saint caractère, la majesté du passé, la débilité de la vieillesse ou de l'enfance sans armes, vite, ruons-nous contre cet ennemi. Oh ! qu'il est beau, qu'il est grand de dépouiller et d'égorger des agneaux !

Et croyez-vous que ces actes exciteront de la colère, une indignation sacrée dans certains cœurs. Hélas ! au contraire, dépit qu'on n'aille pas plus loin chez les uns, approbation muette et lâche chez les autres.

Voilà le monde, Seigneur, tel que l'impiété, la Révolution et l'hypocrisie douceuse nous l'ont fait.

Le temps de la miséricorde est passé, Seigneur, celui de la justice doit commencer terrible. Frappez avec une verge de fer et de feu sur vos ennemis. Frappez fort et longuement, surtout, sur ces hypocrites qui vous crucifieraient de nouveau si vous descendiez sur terre, qui crucifient tous les jours votre lieutenant terrestre, et qui se proclament vos zélés défenseurs.

Pour nous, le bien, la vérité, nous auront pour chevalier jusqu'au dernier soupir de notre vie. Pour la richesse plus pure que l'or, à nous léguée par les siècles écoulés, nous souffrirons tout : fers, exil, mort.

A vous inviolablement attaché, Seigneur, à vos lois, à votre empire éternel, nous ne nous séparerons jamais de celui, de ceux que vous avez constitués maîtres de vos préceptes, chefs de la société morale par vous fondée au pied du Calvaire.

Et aussi nous resterons fidèle à toutes les faiblesses et à tous les malheurs. Toutes les larmes et tous les exils nous auront pour courtisan.

Sainte puissance de la douleur, majesté ineffable de la victime ! qui peut vous le disputer en séduction sur le cœur !

Si le martyr nous sourit dans l'auréole, nous ne le repousserons pas. Il a glorifié nos pères, il est une semence qui germe au centuple. Mourir pour une noble cause, pour la cause du bien, c'est vivre à l'éternité.

Et si, dernière trompette, dernier buccin sur la colline, notre son avertisseur mourrait étouffé, l'écho n'en serait pas perdu, n'est-ce pas, Seigneur Dieu des armées, protecteur de la veuve et de l'orphelin ! A vous seul la gloire pour les siècles des siècles. •

Janvier 1860.

ANDANTE.

Ciel gris ou bleu, donne-moi ton rayon, ma pensée en a besoin.

S'il est une harmonie dans la vallée, qu'elle vienne s'accorder à mon luth.

L'ivoire s'en ternirait par le repos, les cordes d'argent s'oxyderaient dans la mollesse du sommeil.

Mais nous chanterons en cadence, en cadence nous chanterons, sans nous inquiéter trop de la mesure, sans fixer trop le regard sur le maître des mélodies, sur le coryphée à l'impérieuse baguette.

Chantons, ô mon luth fraternel, chantons.

Chantons la rose qui dort sous la neige —

vierge enfantine, elle attend sous ses longs voiles, le retour des jeunes soleils.

Le rossignol exilé.

Ah ! oui, pour le rossignol même il est des exils.

Mais ce sont des exils en fleurs ; il y peut aimer, rêver, chanter. Ce n'est qu'une patrie de rechange.

Son exil, mais il est peuplé de tous ses frères, de tous les soprani, ses rivaux, de toutes les prime-donne, ses amours.

Ne le plaignons pas, désirons-le.

O mon luth, célèbre l'étoile qui grelotte au ciel. Son rayon ne nous arrive plus que voilé par la pluie. Elle a froid, l'étoile d'argent. Chère étoile, dont le sourire nous donna tant de fois le rêve et l'inspiration, dans quelques mois les chauds rayons où ton rayon s'attiédit, et nous irons songer au bois de compagnie.

L'arbre dépouillé. Que de fois son ombre amena le repos et la fraîcheur à notre front, à nos membres ! Tronc dénudé, branches amaigries et attristées, à quelques mois aussi votre couronne blanche et rose. Et les fleurs deviendront des fruits. Et la grâce deviendra la fécondité.

Chantons en cadence, en cadence amollie mais vibrante, chantons.

Chantons les bruits intimes qui circulent dans les couloirs froids. Souvent ils se font terribles. Ce sont des âmes qui parlent, ce sont des esprits qui dialoguent, c'est Dieu qui menace.

Et quelquefois de la mélodie à ces murmures. Ah ! c'est un ange qui soupire ; c'est un enfant blond qui gémit, non du bonheur qui le couronne au ciel mais de la courte vie qu'on lui fit sur terre, du triste cœur maternel qui l'accueillit dans le val des larmes.

De jeunes femmes, — une femme jeune et belle devrait être pourtant la tendresse, le ciel — expient leur faiblesse par la mort de leur enfant. Oh ! celui qui règne aux Ténèbres n'a pas le cœur plus pervers et plus méchant.

Enfants d'un jour qui pleurez en hiver sur le crime de vos mères, demandez pardon pour elles, et peut-être, peut-être hélas ! vous l'obtiendrez.

Détourne, mon luth, détourne ton chant de ces tristesses, reviens aux sourires.

Reviens à l'espoir. Sainte espérance tu promets de favorables jours à la terre, mais aussi aux âmes. Le printemps refleurira pour les épis,

mais il reverdira aussi pour les créances et pour le bien.

Le bonheur reviendra au malheureux. S'il n'a jamais illuminé de son auréole le chaume infortuné ou la couche douloureuse, il y glissera en aumône un de ses rayons par l'humble fenêtre. Cette caresse sera suivie de beaucoup d'autres.

Ne vaut-il pas mieux, ô mon luth, croire cela, espérer cela, que de croire à l'éternité du malheur, du mal.

Tiens, et au moment où je présageais l'avènement des jeunes soleils, en voici venir un sur mon papier et sous ma plume, qui a figure toute printanière. L'acier de mon stylet baigne dans son or et joue avec sa caresse. Il est donc des bonheurs même en hiver, il est donc des joies même dans la tristesse.

Oui, l'illusion est un remède à toutes les heures désespérées de notre vie. Ne la repoussons jamais. Elle est vraie, puisqu'elle est consolante, puisqu'elle est heureuse.

Soupire un moment encore, ô mon luth, et tu rentreras dans ta robe de velours vert.

Février 1860.

ANDANTINO.

Nous irons sur le golfe de Naples, nous irons
sous l'aile de la brise.

Sous l'aile de la brise caressante, à la lueur
du ciel rose, aux parfums des orangers.

Nous irons, nacelle légère, au caprice de l'a-
venture et de la pensée, au gré du désir mobile
et de la fantaisie.

Chut ! n'entends-je pas le murmure cadencé
de la lointaine tarentelle !

File comme un poisson bariolé sur la vague
bleuâtre ; écoutons de plus près le bruit harmo-
nieux.

Oh ! comme il est bon le soir, aux rayons
mourants du soleil de Napoli, de rêver et d'en-
tendre.

L'onde vous berce, le ciel de pourpre et d'or
baigne votre regard.

Venez à moi, pensées légères, volez à moi
doux souvenirs !

Essaim riant, chantez en chœur ; jeunes illusions,
je vous donne bal, dansez légères.

Et n'est-ce pas la luciole qui passe, qui passe
lumineuse. Doux insecte, astre charmant et mobile
des nuits, salut !

Il faut ton éclat scintillant aux nuits napolitaines,
— le ver-luisant, méditatif et mystérieux,
aux sereines ténèbres de la Germanie.

Rayons de luciole, échos affaiblis de tarentelle,
ciel immense et doré, flots murmurants,
c'est en vous que gît la poésie, la poésie toute
en sourires et sans retours amers.

A l'Allemagne, j'ai demandé ses poésies profondes,
ses indéfinissables mélancolies, ses scrutations
dans le monde des esprits et des destins. Sans doute,
la félicité soucieuse qu'apportent ces pensées,
est la plus large.

Mais comme on revient souvent à ces calmes
jouissances tout en dehors, d'un pays favorisé
par l'azur et le soleil.

Venez à moi, pensées légères, volez à moi
doux souvenirs !

Essaim riant, chantez en chœur ; jeunes illusions, je vous donne bal, dansez légères.

La forme, la ligne, la couleur sont nées aux
rivages helléniques, et les italiques bords, non
moins illuminés, non moins sereins, leur pri-
rent bientôt ces trésors.

Où trouver contours plus doux que sur ce
golfe, découpé par le flot avec amour ; où cou-
leurs plus vives, où reflets plus d'or !

Peuple chanteur, dont la tarentelle est le rêve,
ah ! reste dans ce calme bonheur ; préfère aux
agitations de la politique, les jeux des Muses et
des Grâces.

N'écoute pas conseil perfide ; que ton cœur
s'ouvre aux poètes, que ton beau corps, torse
antique, ne connaisse d'autre lutte que la danse
de Tarente.

Napoli comme Athènes doit inspirer les mesu-
res régulières ; aux chants elle donnera, non la
profondeur et la rêverie, mais la forme correcte
et la chaleur.

Comme un alcyon sans tristesse, une barque
chanteuse vient d'effleurer ma nacelle.

Elle porte, doux fardeau, deux jeunes époux
qui vont à Sorrente.

Et la voix mélodieuse de leur bonheur a ca-
ressé mon oreille.

Beaux descendants des Sabins et des Samnites,
ah ! que votre félicité ne vous délaisse à aucune
heure de votre existence.

Qu'elle soit comme ce rayon,

Comme ce ciel ,

Comme cette mer paisible et parfumée.

Pure et inaltérable comme eux, éternelle
comme eux.

Venez à moi, pensées légères, volez à moi,
doux souvenirs !

Essaim riant, chantez en chœur ; jeunes illu-
sions, je vous donne bal, dansez légères.

Février 1860.

MAGDALENA.

Relève-toi, pécheresse, relève-toi.

Tu as trop savouré ce fruit de la science que
Lucifer te présenta de sa main fine et crochue.

Tu as trop follement aimé ce beau corps, ce
corps sculptural.

Ce corps que Dieu t'a fait, t'a pétri au jour
de ses chefs-d'œuvre.

Belle et blonde Magdalena, relève-toi de ta
fange. Oh ! regarde le ciel, naguère ton œil
était aussi pur.

Ton cœur plein d'amour, tu l'as versé en
parfum sur tous les cœurs. Le degré de marbre
qui précède ta demeure, tous l'ont foulé.

Et puis l'amour, et puis le plaisir ne t'ont

plus suffi ; la volupté bien ardente , l'orgie bien échevelée , tu les as fait tournoyer et bondir , et les hoquets de ton rire éclatant donnaient déjà l'ivresse.

Relève-toi , fille de Magdalum ; pécheresse , relève-toi.

Et ta parole avait une vibration plus éloquente. Encore limpide , elle savait être insolente , elle savait défier le vice à la lutte.

O Magdalena la blonde , que tu as tué de cœurs !

Ton œil avait un doux poison , un poison qui se glissait dans l'âme et la brûlait.

A ton approche , la conscience n'était plus , le devoir balbutiait , et sa voix mourante ne semblait plus qu'un radotage.

Que de fois une noble âme a suivi ta trace aimée , pour y tout perdre.

Tu ne voulais cependant que son or.

Car l'or est une de tes passions. Il te donne de quoi te parer , de quoi faire ta beauté plus belle.

Avec cet or , tu plantes des stylets d'argent dans ta chevelure , opulent trésor ; tu bois le nectar dans la coupe ciselée ; tu jettes à la ca-

naïlle qui passe la pièce brillante ; tu laves tes pieds d'albâtre dans le champagne.

Et puis quand tu l'as tout dépensé cet or, tout fait fondre dans l'ivresse ou le caprice, alors tu vas chercher les miettes de tes pareilles plus jeunes, plus en vogue. Tu te fais leur esclave ; tu endures sur ta peau jaunie leurs sarcasmes et leurs coups.

Tout n'est pas fini pour toutes avec cet esclavage. Il en est, et beaucoup, qui vont enlever du pavé froid les souillures de nos cités.

Elles furent belles cependant, elles furent courtisées et fières, ces femmes, qui aujourd'hui, fantômes déguenillés, une arme immonde à la main, une voix caverneuse aux lèvres, ramassent sous nos pieds les débris et la bourbe, pour faire la toilette aux grandes voies pleines d'air et de soleil.

Elles ont été reines, elles ont donné l'amour et la mort à plusieurs générations. Leur nom fut célèbre, leur palais fermé à qui n'avait pas d'or, beaucoup d'or.

Aujourd'hui le dernier des goujats les insulte de son pied et de sa parole.

Magdalena, toute belle Magdalena, si belle

aujourd'hui , si méprisée demain , relève - toi , je t'en conjure.

Relève - toi , parce que Dieu t'aime. Fit - il jamais marbre plus beau , plus splendidement buriné!

Et , je le sais , il y a dans ton cœur de nobles instincts. Plus d'enthousiasme , plus de tendresse palpitent en lui que dans bien d'autres qui ont mission pour cela. Tu saurais aimer , tu saurais prier.

Mais il me faut de royales parures ; il me faut un trône ; mais il me faut tout ce qui étincelle , chatoie , irrite , titille. Il me faut la vie voluptueuse comme un eden !

Il me faut le cliquetis des coupes qui rit , pleure et hurle. Il me faut un foyer où la joie arde comme une fièvre.

Il te faut tout cela , dis - tu , mais tu seras bien forcée de le quitter avant peu. Tes pareilles ne vieillissent pas , ou elles vieillissent dans l'ignominie. De sinistres punitions les attendent même dans leurs voluptés. N'attends donc pas le glas qui va sonner au clocher voisin.

Oh ! qu'il est affreux ce glas , comme il retentit froidement au cœur !

Viens au Christ, blonde et brune Magdalena.
Viens à ce beau Nazaréen. Prends ses pieds poussiéreux, — il quête si loin la brebis égarée, — prends ses pieds entre tes bras, verse sur eux le parfum de tes larmes et le parfum moins pénétrant de ton urne. Dénoue ton opulente chevelure, ces cheveux noirs dont le reflet est un rayon ; enlace les pieds divins dans leur embrassement.

Il te sera beaucoup pardonné, Magdalena, parce que tu as beaucoup aimé.

Parce que ton cœur avait comme une source, la flamme et la vie.

Tu les égaras dans la joie des sens, tu les mêlas d'un profond égoïsme ; mais tu redeviens reine du ciel aujourd'hui. Oh ! s'ouvre ce ciel, jamais sa lumière n'éclaira tête plus belle et corps plus harmonieux.

Mars 1860.

LE CHANT DE L'AGONIE.

Ah ! ce n'est pas un chant, c'est un râle.

Seigneur, j'ai crié vers toi du fond de l'abîme
où mon pied descend.

M'écouteras-tu, Seigneur !

Oh ! pitié, pitié pour ce pécheur, pour cette
créature pétrie, par toi, d'argile, d'un peu d'eau
pour les larmes, d'un peu de flamme pour la
prière et pour l'espoir.

Sur mon œil s'étend un voile. Naguère j'ai-
mais à contempler l'azur, la verdure. Tous les
tableaux de la nature se rangeaient rians dans
la galerie de mon imagination.

Je ne vois plus maintenant, même l'horizon
de mon lit.

Les objets chers et brillants que j'aimais à

contempler me fuient dans un crépuscule qui va s'effaçant toujours.

Où êtes - vous , rêves de mon œil , enchantements de ma pensée , où êtes - vous ?

Ne pouvant vous apercevoir , je cherche à vous saisir , à vous palper , à vous étreindre.

Hélas ! l'organe du toucher , jadis si délicat , si impressionnable , est mort lui aussi. Un frêle vestige à peine , quelque chose de froid et de douteux , voilà tout ce qui m'en reste.

Et pourtant , comme j'aimais à froisser le velours , le satin , les dentelles ! comme tout ce qui était doux , moelleux , élastique , ouaté donnait à mon doigt le sentiment exquis ! Je caressais avec bonheur la crinière du coursier , la frange du trône ; mon pied nu frôlait avec délices l'au-busson et le gobelin. En été , je me roulais sur la pelouse plus molle encore ; en hiver , je donnais à mes mains froides le révulsif vapoureux de la neige. Il me semblait que j'eusse chéri de manipuler les nuages et de pétrir les brumes de l'atmosphère.

A cette heure , amis , je ne sens plus votre main chère ; approchez , je ne vous vois plus ; collez votre visage , votre front au mien... Oh ! c'est du marbre contre du marbre , ou plutôt ce n'est rien...

Si ma pensée encore était intacte, dans cette défection de mes sens.

Mais non, je ne puis plus penser. Je n'ai que des souvenirs vagues, des souvenirs qui ne sont que des songes, car je crois me rappeler des choses qui ne furent jamais. Les rapports de l'homme, de la vie, de Dieu m'échappent. Comme une ronde ironique, dans ma cervelle, se présentent des rêves impossibles.

Dans cette solitude, dans cet abandon, où la vie elle-même va divorcer avec moi; dans cette tristesse suprême où les mélodies n'arrivent plus à mon oreille, les rayons à mon regard, ô mon Dieu, prends mon âme entre tes deux mains secourables. Toi seul as des moyens de parvenir à une existence brisée, de te faire entendre et voir à une agonie. Viens, oh ! viens.

Penche-toi, penche-toi plus près. Cette terre que tu as pétrie, potier divin, va se dissoudre.

Le souffle dont tu l'animas, reçois-le au départ... Ah ! la pensée est morte, la prière qui survit à la pensée, commence à mourir aussi... Adieu tout ce que j'aime... adieu poésie... adieu illusions... adieu amis... et au revoir.

Mars 1860.

LA NUIT DANS LA FORÊT.

La nuit est chose auguste par elle-même, mais il lui faut pour cela la solitude et le silence. Dans les ténèbres se cache le mystère, et l'on sait combien le mystère est divin. Pourquoi nos aïeux firent-ils aux basiliques ogivales le demi-jour, presque la nuit, tamisée par les couleurs étranges et sombres des vitraux ? Parce que l'ombre est nécessaire au recueillement, à la rêverie, à la prière ; l'obscurité silencieuse abrège la distance de Dieu à nous.

Mais venez avec moi dans la forêt immense ; là peuvent s'étendre en liberté les voiles de la nuit. Le temple est restreint dans ses limites de pierre ou de marbre ; la forêt, sanctuaire sans

bornes, me paraît un tabernacle plus saisissant du Dieu éternel.

Déjà dorment les étoiles d'argent sur le feuillage endormi lui-même, et à travers les rameaux enlacés arrive leur rêveuse lumière. Au loin, le silence s'est fait, car j'ai attendu l'heure où se couchent les rossignols. Le silence est harmonisé pourtant par un bourdonnement singulier que je n'ai jamais ouï que la nuit. Serait-ce la musique de l'air, onde sonore étouffée le jour par les bruits de la terre? Serait-ce le concert des esprits végétaux chantant sur l'écorce; le chant de la sève montant mélodieusement dans le tronc et dans les branches? Je ne sais; mais cette chanson vague, proche et lointaine à la fois, m'enivre.

O Dieu des monts et des étoiles, que ta nuit est belle au désert et dans les grands bois! Là tu te fais sentir par je ne sais quel investissement parfumé dont ton air est plein; là-bas on crie trop fort; le bruit des affaires, de la politique, du plaisir est trop assourdissant, et ta sainte parole, si douce et si grande ici, s'y perd comme un soupir de flûte. Ces arbres créés par toi aux premières heures où ta pensée voulut

devenir mère et féconde , me rapprochent de ton éternité. Jamais la cognée de l'homme n'osa violer leur sainte majesté. Les anciens avaient donné aux grands bois , à certains du moins , le titre de sacrés. Ils le sont en effet ; car dans leur épaisseur inénarrable , on se sent porté à l'adoration , à la crainte , incapable des mauvais penses , des mauvaises actions.

Si la main des bandes noires fait tomber tous les jours les monuments du passé , si la hache des philosophies perverses fait crouler à chaque heure les grands principes , les doctrines vraies , les saints amours ; si les systèmes subversifs abattent à chaque instant les pouvoirs et les dynasties séculaires ; ces monuments de la nature , protégés par le désert , resteront à notre culte , à nos nuits de rêve et de prière. Nous irons y méditer toujours sous le sceau de l'étoile muette , jusqu'à ce que , Dieu ne le veuille pas , l'homme impie y pénètre avec la destruction.

Avril 1860.

LE RENOUVEAU.

Vie et joie renaissent à la terre. Comme le Maître Divin, trois jours renfermé au tombeau et ressuscité le troisième, la nature, sa fille, son œuvre, son miroir splendide, ressuscite au lendemain de Pâques.

L'hiver avait été sa tombe. Un linceul de neige avait recouvert cette vierge. Les blés d'or s'étaient voilés, flétris et dépouillés sous la croûte de glace ; l'insecte au corsage de pourpre satinée s'était endormi à côté de la marmotte ; le froid sombre avait fermé l'aile du papillon, tari la pompe de l'abeille, éteint la lumière du soleil, alourdi le parfum suave et pénétrant, rendu muet le rossignol.

Dieu contemplait tristement du haut de son azur cette petite planète en deuil, qui roulait à ses pieds.

Mais l'expiation est finie, le calice est tout bu. Après la croix, le sépulcre, mais après le sépulcre, le triomphe. La terre vient de payer la dette annuelle, l'arrérage de la révolte d'Adam. Tous les ans le sol est maudit de nouveau, et puis, par une gracieuse permission divine, il redevient l'Eden.

Oh ! les sources de cristal vont de nouveau chanter leur douce chanson au flanc des roches. Au rayon de nouveau elles vont étinceler.

Mais les bois chanteront plus fort et plus doucement encore. A leurs feuillages immenses et reverdis s'attacheront des orgues mystérieuses agitées par le vent tiède, et le rossignol réveillé fera le contr'alto de ce magique concert.

Et moi, ne sens-je pas la résurrection se faire à mon corps, se faire à mon âme. La sève ardente monte à mes veines, à mes membres, à mon cerveau. Le corps de l'homme refleurit et rajeunit avec cette renaissance universelle. Il me semble maintenant que je transporterais des montagnes, que je soulèverais la terre, que j'ébran-

lerais le ciel. A mon cœur, il me semble qu'il y a des amours maintenant pour couvrir et embrâser tous les êtres. Non, le monde n'est pas assez grand, le firmament assez plein d'étoiles, pour égaler, pour compenser l'immensité de mes affections. C'est à cette heure que je sens l'infinité de mes désirs. — Et mon intelligence, et mes enthousiasmes, comme ils s'élargissent magnifiquement au souffle mystérieux ! j'embrasserais tout à l'heure Dieu de mes deux bras, des deux bras de mon âme bien serrés, et là, le tenant prisonnier contre ma poitrine, je lui dirais, à ce grand Dieu qui renferme lui-même à l'aise l'infini dans son sein : Jéhovah ! tu es mien, tu es mon âme, tu es mon cœur.

Ma haine contre le mal, contre l'injustice, devient plus sauvage, plus terrible. Les traîtres, les spoliateurs, les persécuteurs du droit et de l'innocence, je les bourrelerais avec une haine amoureuse, sanglante !...

Oh ! chantez le Renouveau, vous tous qui vivez, depuis le minéral endormi au fond de sa veine rocheuse jusqu'à l'homme, amour et pensée vivants, jusqu'à l'ange, homme plus parfait. Chantez êtres sans numération possible qui pen-

plez l'infiniment petit, mais qui pouvez vivre, aimer, haïr, combattre; sylphes aux ailes d'émeraude qui êtes les esprits des champs et dont la feuille parfumée porte le repos; rossignols, *primi tenori* des bois; bœufs mystiques et majestueux, dont l'Égypte adora le front intelligent; arbres et plantes des solitudes dont les familles ne sont comptées qu'aux cieux des cieux.

Mai 1860.

LES FARANDOLES ET LE CAPTIF.

LES FARANDOLES.

Ohé, Ohé joyeuses farandoles, entrelaçons nos rapides anneaux, courons folles et entraînées ! de la joie à tous les cœurs, de l'ivresse à toutes les têtes ! Un ardent soleil nous brûle, les fleurs et la jeunesse sont dans nos mains et sur notre front.

LE CAPTIF.

Oh ! qu'il fait noir dans mon cachot ! La paille y est glacée, car la terre est bien froide au souterrain. Si je pouvais au moins respirer quelques gorgées, quelques atomes de cet air si pur, si parfumé du dehors. Il me semble que ce serait déjà la liberté.

LES FARANDOLES.

Peut-on faire autre chose dans la jeunesse qu'aimer et jouir, enlacer les chaînons mobiles de la danse, envoyer des sourires de sympathie à tous les rayons et à toute la nature. Ohé, ohé joyeuses farandoles, mêlez-vous, enivrez-vous, point de lendemain pour le bonheur !

LE CAPTIF.

Ah ! la vie humaine peut-elle se concentrer entre quatre murailles de fer. J'ai moi aussi joui du soleil, de la liberté et de la vie. Moi que trois pieds carrés enferment comme une camisole de force, je trouvais le monde trop petit, l'univers trop étroit pour mes élans et mes aspirations que rien ne pouvait satisfaire et que les limites du grand Cosmos, de l'espace étranglaient. L'infini m'était une prison, que dirai-je de ma geôle ! O beau soleil d'or, ô ciel d'azur quand vous reverrai-je !

LES FARANDOLES.

Il n'est point de larmes sur la terre puisque nous rions tous ici. Non, c'est un mensonge,

il n'y a point de souffrance, point de malheureux, point de désespoir.

LE CAPTIF.

J'étais né pour porter la couronne et mes sujets m'ont fait captif. Le diadème devait étinceler à mon front et les rides de la proscription s'y creusent de larges entailles. Mais, ô Dieu, protecteur de tout ce qui souffre, il est d'autres malheureux que moi, soulage-les, délivre-les, bénis-les, et moi le dernier de tous.

LES FARANDOLES.

Au diable les soucis, les peines. Loin d'ici les visages importuns que la plainte contracte; loin, bien loin les pleureurs obstinés. Qu'avons-nous besoin d'élégies !

LE CAPTIF.

Mon Dieu, s'il faut ma vie pour le bonheur de ceux dont ta droite me fit roi, si l'échafaud est nécessaire pour expier les erreurs de mon peuple et les miennes, prends-la. Que mon sacrifice te soit agréable, Seigneur, et s'il ne m'est plus donné de revoir les riantes plages de mon royaume, si je dois succéder à tant de victimes

dont ce pavé froid reçut discrètement les larmes, du moins je verrai les splendeurs de ta demeure et le sourire suave de ta face.

LES FARANDOLES.

Folie de penser à l'avenir, folie de penser aux choses sérieuses. La meilleure philosophie est de jouir toujours sans croire à la vieillesse. Il est des cachots, dit-on, il est des proscrits, il est des martyrs, mais nous ne les voyons pas, et nous voyons le soleil, la mer bleue, les montagnes à la croupe d'or, les fleurs dont l'été enivre l'arôme. Ohé, ohé les farandoles !

LE CAPTIF.

Pourtant je suis homme encore. Personne ne viendra-t-il me délivrer, me rendre le sceptre qui est bien à moi !... Pardonne, mon Dieu, à ce retour d'humaine nature. Ma vie est entre les mains, et si la coupe doit être bue toute, un autre, et plus grand que moi, l'a épuisée.

Mai 1860.

LE CHAT.

C'est une petite chatte blanche que je possède. Si la grâce s'incarnait en un corps, elle n'en prendrait pas d'autre que celui de ce charmant animal. Plus blanche que la blanche hermine, elle veille attentivement à ne pas laisser souiller sa robe immaculée, à la cendre de l'âtre, à la poussière de l'escalier, aux moisissures des toits.

Bien souvent je me suis dit en face de ce petit mufle, gracieux et féroce à la fois : Tigre rapetissé, tombé de tes djungles hindoues sur mes chenets, il est encore sur ton front, dans ton regard, ce signe sinistre des monstres que recèlent les grands bois.

Elle se plie, se replie, s'assouplit, se pelotonne, s'allonge, s'amincit comme une bille de

caoutchouc, mais avec une langueur délicieuse de mouvements, une mollesse abandonnée d'inflexions et de poses. Apparaissent une faible bête de nos murailles, plus rapide que l'éclair la chatte a fondu sur la victime. C'est toujours un tigre mal apprivoisé. La manière de bondir, de recueillir le bond avant de le lancer est toujours le même.

Dès qu'un parfum animal vient titiller la narine délicate et mobile de ma petite tigresse, vite un de ces miaulements sourds et rauques, faibles sans doute parce que ma chatte est un enfant, mais qui semblent la miniature de ces stridentes menaces des forêts devant lesquelles fuit le noir habitant de Coromandel.

A d'autres instants, ma porte est fermée. Elle revient de ses pèlerinages (1) dans l'escalier sombre. Un gémissement de supplication à cet huis sans fente hospitalière, mais si mince, si insaisissable... Je finis par entendre pourtant, et joyeuse elle bondit encore, elle miaule avec une note de jappement dans la voix, elle grimpe le long de mon corps comme sur un mât, de ma chaise comme sur une muraille. Deux mois,

(1) Le soir.

voilà son âge, et il n'est pas de mousse de quinze ans qui jouisse d'une pareille agilité et d'une pareille adresse.

Bientôt mes genoux lui servent de couche, elle y pose en croix ses pattes à palme rose, prenant bien garde de laisser saillir ses ongles fins et acérés. Tout à l'heure une proie, l'appétit, le désir de jouer l'appelleront, mon haut-de-chausses sera transpercé par ces aiguilles.

Elle sautera à terre, et pas un clown si leste, si caoutchouc qu'il soit, ne pourra concourir avec mon petit clown de race féline. Chacun de ses jeux, chacune de ses fuites est un tour de force à primer.

J'admire quelquefois la lueur humide et enfantine de son œil, voilé de cils blancs et longs comme de longs fils, sa moustache, fort claire sans doute, mais plus démesurée et plus insolente que celle du plus vieux mousquetaire.

Et puis, n'y a-t-il pas une âme, un amour même, et une reconnaissance dans ce corps gracieux, hypocrite et féroce, recherchant ma demeure, mes genoux, et dormant plus paisible sous mon aile.

AUX TÉNÈBRES.

Ténèbres augustes, salut !

J'aime vos mystères et vos grandeurs sans limites.

Vous tenez en vous la terreur enfermée, et qui s'approche de vous, craint, tremble et révère.

Loin de vous la grâce, le charme, le sourire ; mais près de vous la majesté, l'effroi, le fantastique, l'infini.

A la nuit vous donnez les voiles qui la rendent hospitalière, vaste et secrète.

Au cachot ses horreurs et ses angoisses.

A l'abîme ses épouvantements et son fond vague, introuvable, où l'on descend toujours.

A l'Océan, dans ces régions de la vague où

l'ancre interroge sans réponse, ses immensités sans nom, sans latitude et sans carte — l'œil n'y est point admis à voir.

Aux souterrains des cloîtres, des vieux castels, des beffrois, les histoires frissonnantes, les récits, pâture interminable des veillées, où la torche résineuse de l'auditoire semble frémir de peur avec lui.

Merveilleuse mise en scène de ces lieux que le soleil d'or et le ciel d'azur ne visitèrent jamais, vous êtes la puissante ressource du romancier qui y descend et qui ne s'en rend compte. A l'Anne Radcliffe, au Lewis, au Ducray-Duminil, à tous autres dramaturges, conventionnels ou naïfs, vous amenez séduit, enchaîné le public, le lecteur, que dominant si bien les impressions grandioses, indéfinies, voisines de la mort.

S'il est une sépulture majestueuse à donner dans nos temples à un prince, à un guerrier, à un bienfaiteur des nations, on vous empruntera beaucoup, et ce avec sagesse. Vous donnerez une pénombre de plus aux fenêtres, une teinte foncée de plus aux vitraux, un habit au catafalque, au cercueil et à l'autel.

Dans ces demi-ténèbres, s'élance plus saisissant, plus rempli de menaces et de larmes, le *Dies iræ*.

Mais si en plein jour, en pleine joie, en plein soleil, je veux rêver, me recueillir, prier, chanter la poésie au fond de mon cœur, je ferai à mon regard des ténèbres factices en fermant l'œil, rideau de mon âme, les rideaux, œil de ma chambrette. Ces ténèbres roses, grâce à la tunique de ma paupière, éloigneront les choses profanes de la vie, referont de mon âme un sanctuaire.

Et puis, considérées plus largement, plus hautes et plus profondes, les ténèbres sont toute la poésie, tout l'éclat, tout le prestige, quoi qu'on en die. Les ténèbres de l'histoire, les ténèbres de la tradition, des mythologies font vaguer l'intelligence dans des rêves sans fin, dans des conjectures illuminées, dans des incertitudes plus belles que la réalité.

Dans le vrai même, il est des ténèbres sacrées. Dieu, les mystères du culte, ne sont-ils pas environnés de ténèbres insondables où la foi se plonge avec délices !

LE MOINEAU BLESSÉ.

Oh ! le beau soleil d'or qu'il fait aujourd'hui !
comme tout est pur et parfumé dans les champs
et l'atmosphère.

Le cœur doit aimer aujourd'hui, le cœur ne
peut être méchant devant ces sourires de la na-
ture.

Je suis venu dans la solitude pour rêver et
prier. C'est dire que les bruits mystérieux, les
bourdonnements, les chants de rossignols, les
harmonies insaisissables de la végétation, seront
seuls tolérés et recherchés par moi.

Hélas ! j'avais compté sans le chasseur !

Un coup de feu a retenti ; est-ce un ennemi
de la patrie qui vient de tomber, un malfaiteur,

un être dangereux dont la société se délivre avec droit ?

Non, c'est un pauvre petit passereau.

Qu'a-t-il fait, ce passereau, pour s'affaïsser sous le plomb ? Il sautillait, il gazouillait, il vivifiait de sa gaîté naïve et pétillante l'ombrage et le chaume. Mieux, il recherchait l'homme, pour le caresser et s'ajouter à sa famille.

On l'en a récompensé par un coup de fusil.

Encore s'il était mort, mais il n'est qu'entamé et sanglant par le projectile meurtrier. Il s'est traîné d'un vol boiteux sur un arbre proche, et là, il agonise, la tête dans son plumage.

Pauvre et cher passereau, que ne puis-je te rendre la vie et la santé, comme on la rend à l'homme, la plupart du temps si indigne de la recouvrer, si méchant, si cruel !

Que ne puis-je bander ta blessure et y répandre le baume réparateur !

En ce moment, tu regardes encore d'un œil voilé par la mort, ces paysages qui te furent si chers, ces bois où fut ton nid natal, ce toit où les gamins ingrats payèrent ton affection de tant de coups de pierre.

Tu rêves à tes amours perdus, à ta compagne

qui ne sait pas ton sort, aux riantes aurores où pas toujours les chasseurs ne vinrent troubler les recueils rustiques, à ces heures azurées et ensoleillées où tu pus babiller libre, aimer sans trouble-fête, glaner ta nourriture d'or sous les perles de rosée.

Ta courte vie ne fut que de quelques jours; l'homme voudrait vivre toujours, mais il ne peut souffrir que tant d'êtres puérils et charmants, bienfaiteurs et enchanteurs de sa demeure, vivent trop longtemps à côté de lui.

Pauvre moineau, pauvre solitaire des chaumes, des charmilles et des chesnaies, t'attendais-tu à ce coup de mort, sous un rayon si caressant! Croyais-tu, à ce lever de jour si limpide et si rose, que le soleil de midi ne lui-rail pas pour toi et que le soir tu ne ferais plus le récitatif du rossignol!

Mais la douleur se fait plus vive, les dernières forces abandonnent le petit oiseau. A la dernière couche de l'homme, il est des consolateurs, des amis, des enfants; on lui fait le lit plus doux, on environne son dernier souffle de larmes sympathiques, de parfums et de paroles caressantes. Au pauvre passereau, la branche

rugueuse pour couche d'agonie, pas une âme consolatrice, pas un passereau ami ; seul, tout seul il meurt, et non sans le droit d'attendre un nouveau coup de mousquet pour l'achever.

Enfin, les palpitations suprêmes s'affaiblissent elles-mêmes, le sang du pauvre oiseau a suffisamment coulé, son petit corps, naguère si léger et si espiègle, est devenu un peloton informe, et son âme innocente s'est envolée dans les bras de Dieu, j'en ai l'espoir.

Octobre 1860.

LES CHOSES BRISÉES.

Rien ne demeure entier dans ce monde, et compter sur une permanence inaltérable serait une illusion.

Les illusions sont si belles, si vraies cependant !

Et même dans la chute d'une illusion, dans sa mort, il y a quelquefois une suave mélancolie qui nous fait croire à sa résurrection.

Oui, tout se brise, tout tombe en fragments. L'amphore de la jeune fille à la fontaine, et Greuze en fait une charmante toile : *La cruche cassée*. Ce sont bien des sous perdus, une eau limpide échappée, un nuage sur un beau front.

L'épée d'un vaillant, au moment des Révolu-

tions, des spoliations, des félonies. Il ne veut plus servir un pouvoir faux et injuste, une intronisation violente. En tronçons, il lance son glaive, ce glaive si souvent victorieux, contre la muraille. Mais souvent il serait plus utile de conserver ce fer pour combattre à outrance contre cette injustice, contre ces monstruosités. Non, chevaliers, non ne brisez pas votre arme : ses coups et votre sang ne détruiront pas, mais ébranleront, et la dernière secousse du bélier sera donnée par d'autres.

L'avenir brisé. A bien des êtres grands et dignes, le bonheur comme la gloire sont refusés ; la calomnie, l'égoïsme suppriment la place ; la puissance et l'ineptie conjointes barrent le chemin et écrasent l'élan. Qu'il est cruel de voir de loin la terre promise, l'horizon d'or, et de ne le pouvoir jamais saisir ! Ou c'est une femme dont la faiblesse a retranché l'honneur et l'espérance. Plus d'avenir pour elle. Jeunesse, beauté, sourires, enchantements, rien ne peut contre cet avenir sombre et muré. Elle est là sur la borne du sentier, abîmée dans sa douleur, et nul ne viendra la consoler, la soutenir.

Le cœur brisé. La mort d'un être cher, l'in-

gratitude d'un objet aimé, la dureté des hommes impitoyables, la conspiration des dédains jaloux ou des influences méchantes, le triomphe universel du mal et le martyre de tout ce qu'il y a de juste dans le monde, la passion sans cesse renouvelée de tout ce qu'il y a d'auguste, de saint et de faible sur la terre; tout cela brise le cœur, et la sueur de l'agonie passe parfois sur le front, les larmes ne trouvent plus d'issue même dans ce brisement, car l'orage sèche et tarit souvent plus qu'il ne mouille et rafraîchit.

La vie brisée. Après tous ces déchirements, que reste-t-il à secouer, à casser comme un vase et à réduire en poudre, si ce n'est l'existence fragile sur laquelle ont passé tant d'émotions. Argile frêle, l'homme lui-même, témoin de tant de désastres, victime de tant de mécomptes, laisse au vent des tempêtes, les débris de son corps et de sa vie, heureux encore de ne les pas abandonner souvent au feu des mousquets, au boulet des canons rayés, au pistolet de l'assassin. Ce dernier brisement, ce brisement de la vie est à souhaiter d'ailleurs quand le spectacle est si pénible à voir, l'injustice des choses terrestres si universelle.

Une seule chose ne se brise pas , c'est vous ,
 Dieu vengeur et rémunérateur, c'est la justice
 éternelle, c'est notre avenir d'outre-tombe.
 Contre ces choses-là les engins et les secousses
 de la terre n'ont pas de prise.

Octobre 1860.

L'OR ET LE BOIS.

Deux matières qui se valent.

L'or paie tout, illumine tout, ennoblit tout.

Le bois est le moyen de l'or.

N'est-ce pas le tronc des grands pins qui porte la voile en éventail !

N'est-ce pas la poutre reliée à la poutre par la gomme résineuse et odorante, qui va quêter l'or aux plages californiennes !

L'or est trop rare pour nous faire un abri, le marbre lui-même ne peut servir que de parois à nos demeures, il ne protégera pas notre tête contre les pluies et l'ouragan. Au bois seul cette mission.

L'or achète les consciences, trafique des em-

pires, triomphe de la virginité, de la vertu, de la chevalerie ; le bois sert d'asile à la simplicité des mœurs, à la chasteté du cénobite, à l'hospitalité frugale du laboureur. L'or masque beaucoup de vices dans les palais, le bois enchâsse beaucoup de vertus sous le chaume.

L'or a servi de bijoux, de hochets, de distinctions chez les peuples dégénérés, amollis. Le bois formait la charrue de Cincinnatus dans Rome antique, cette charrue aimée qu'il préférait à la dictature et au trône capitolin.

L'or on le cherche avec peine, on le trouve avec effort dans le placer noir et squalide, dans la vase du fleuve. Le bois fait l'ornement, l'orgueil de nos forêts, et la cognée brillante l'abat avec solennité sous le rayon. Mât de la prairie, il se couronne au printemps de banderolles : ces banderolles, ce sont les fleurs, les feuillages éclatants.

Nous prenons, il est vrai, l'or pour les objets les plus délicats de notre civilisation. Il sert à nos meubles les plus exquis, sa couleur de soleil lui en fait une vocation. Mais il est d'aussi riches matières dans le bois. Ebène, il donne à nos bahuts un reflet de l'Erèbe, l'éclat

sombre de la nuit. Acajou, une pourpre métallique à nos consoles rehaussées par le carrare.

L'or ne guérit rien, il donne la maladie, la peste, la douleur sans nom, la mort. Favorisant les passions, surexcitant les jouissances, il mène à la tombe précoce par le sentier rapide des plaisirs. Au contraire, le bois guérit, préserve, recompose. Il vous sauve de la fièvre sous la figure du quinquina, des putrides infirmités sous le visage de cannelle; gayac, il vous rachète des douleurs innommées.

A ses branches se suspendent dorées ou empourprées ces grappes, ces siliques, s'arrondissent ces fruits que l'or peut à peine rançonner quelquefois.

La race humaine a péri par un arbre de doute et de révolte, elle a été sauvée par le bois.

Vous êtes nés dans le bois, le bois sera votre dernier vêtement.

Votre vie est éclosée dans un berceau, le noyer reçoit tous les soirs vos membres fatigués, un cercueil enfermera votre dernier sommeil.

Novembre 1860.

UNE APPARITION.

Hier à la veillée, j'avais porté mes pas dans la solitude. Que voulez-vous, je la préfère au bruit des cités.

Il arrive souvent que dans le silence, l'éloignement des habitations, la sombreur des bois, une sorte d'hallucination s'empare de l'esprit.

Peu d'étoiles dans le ciel, ce soir-là. Je crus apercevoir, j'aperçus, qui sait, à quelques pas devant moi, un fantôme drapé dans de longs voiles blancs.

Sa taille était d'une femme amaigrie, son visage pâle mais gracieux, sa démarche molle et un peu attristée.

Elle s'arrêta au pied d'un arbre, et comme

fatiguée d'une course pénible, elle s'adossa au tronc. Je n'avais pas peur, j'aime les fantômes, il en faut à mon imagination, à ma pensée. Malheureux celui qui ne vit pas un peu et beaucoup dans le domaine des merveilles.

Une voix presque insaisissable, mais d'une douceur que je n'oublierai jamais, sortit de ce corps presque diaphane :

— Ami, me dit-elle, car les hommes qui fréquentent les bois et les ombres sont nos amis ; tu es sans doute un rêveur. On les aime peu dans le monde, et cependant seuls ils possèdent la réalité, si peu découverte dans les positivismes de la terre. Veux-tu me laisser tirer ta bonne aventure. Ne crains pas, malgré mes blanches tuniques, je ne suis pas plus lugubre que la Lenormant ; beaucoup moins trompeuse je suis que la plupart des magnétiseurs courus par la vogue.

— Je le veux bien, mais âme douce et déjà chère, tu ne suis pas les règles les plus élémentaires de la littérature. Tu ménages peu les transitions et tu affectionnes, je crois, l'exorde *ex abrupto*.

— Rêveur, la familiarité est la condition né-

cessaire de nos mœurs à nous. Ne vois-tu pas comment toi-même as brisé déjà la glace. Entre les serviteurs de Dame Poésie et les exilés d'outre-tombe, il n'y a que la main.

— C'est vrai, mais qui es-tu ?

— Une femme aimée, poursuivie quelques jours et abandonnée toute une vie.

— Histoire universelle.

— Mais vraie.

— Hélas ! quand donc l'homme se piquera-t-il de loyauté, de dévouement, de poésie.

— Préfères-tu la gloire ou la richesse ?

— Je voudrais les deux.

— Trop exigeant.

— J'aime mieux la gloire, alors.

— Pour arriver à la gloire, il faut suivre un sentier étroit, pierreux, presque perpendiculaire. C'est le chemin de la roche Tarpéienne.

— N'importe.

— Beaucoup se croient appelés à la gloire, quelques-uns y arrivent. On est déjà sur le couronnement de la montagne que les rivaux vous précipitent en bas.

— N'importe.

— La richesse vaut mieux. Peu de bruit,

beaucoup de jouissances. Toutes les ivresses sous la main.

— Vivre pauvre et glorieux, ô la belle chose !

— La gloire, tu l'auras peut-être, mais la plupart des élus de la gloire furent des martyrs.

Novembre 1860.

SUR LE RIO DE LA PLATA.

Il est bon de voguer ici.

Des rives, il n'en est pas, ou si lointaines, si lointaines que l'œil les perd.

Une mer sans vagues, un lac sans sommeil de mort.

Il y a bien en Allemagne un Danube, petite mer germanique où se baignent je ne sais combien de royaumes ; un Rhin où se mire le génie de la race teutonique, bleu courant que doivent affectionner les willies.

Dans la Gaule, nous avons la Loire, plus terrible que la mer, car son grain de sable est une chaîne de montagnes, et ce grain de sable gigantesque, elle le brise.

La Garonne, trait d'union entre deux océans.

Le Rhône qui marie l'Orient à l'Occident, la civilisation antique à la civilisation moderne.

En Chine, pays immense où l'homme multiplie comme la fourmi, des fleuves de toute couleur : bleu, jaune, rouge, couronnent de leurs flots bariolés le pied des tours de porcelaine.

Eh bien ! ce n'est rien de par Dieu, que ces fleuves immenses, bigarrés, mystérieux, historiques. Mon Rio de la Plata les avalerait comme un sorbet, n'en voudrait pas pour affluents. L'Océan seul est l'aîné du Rio.

Si je daigne armer mon œil d'un télescope, les deux rives de cette mer paisible, et où la tempête n'est que le courant rapide, m'apparaîtront couvertes d'une végétation de rêve... la verdure y est noyée dans la verdure, les fleurs aux larges calices s'y épanouissent par milliards et envoient leurs arômes pénétrants à tous les points de l'horizon. Vanilliers, tulipiers, sassafras, choux-palmistes parfument ma route, émanations caressantes d'êtres, visibles seulement avec une lunette d'approche.

Dans ces lianes luxuriantes et inextricables qui font la nuit à la forêt déjà si épaisse, des

jaguars , des renards bleus par milliers. Sur les rameaux des myriades de flamants , de colibris , de perruches , fleurs vivantes et jasantes à côté des fleurs muettes.

Et ma barque vole , vole légère ; aile d'oiseau moins rapide , moins caressante au flot. C'est une pirogue d'indien , flèche lancée à travers l'onde. J'aime ces troncs d'arbre dont la zagaie a été la seule herminette.

Et la mélodie du flot coupé par la proue s'unit au bruissement lointain des feuillages agités par la brise.

Et ma pensée s'endort enivrée , s'endort dans cette immense caresse de Dieu , moins fréquemment sentie sur les rivages d'Occident.

Novembre 1860.

LES DEUX TENTATIONS.

Voici le jeune homme de vingt ans , paré de ses beaux cheveux blonds ou noirs , épais comme une forêt soyeuse ; paré de son œil vif , de sa marche fière , de ses illusions.

Il est plein de l'attrayante majesté de la virile jeunesse , mais il a moins de force morale qu'on ne pourrait le supposer.

A côté de lui a passé la courtisane , opulente de corps et opulente de parure. Ses tuniques insolentes n'ont plus de limites et font un événement au milieu de la voie ; son visage est fardé , cérusé , plâtré , vermillonné , tapagé. Ses sourires et ses regards sont toute une science de fausseté. Un je ne sais quoi de cruel, en forme le

fond. Ils glacent l'âme comme le magnétisme de la vipère.

Mais à vingt ans, et souvent bien plus tard, on se laisse si facilement prendre à cet art expérimenté et savant, à ces tromperies émérites. Le jeune homme va succomber. Non, de nobles tendances survivent en lui. Je ne me laisserai pas aller à de viles préoccupations. Je laisserai la courtisane à sa tanière, et je ne veux pas des plaisirs vénéneux, des joies dont on a honte.

Mais à deux pas l'attend la volupté sous une figure plus gracieuse, plus ingénue. C'est toujours la même chanson avec un refrain plus mélodieux, plus jeune. A force de candeur, l'adolescente qui trame son filet sous les rayons du printemps et sous l'ombrage des grands bois, dans la boutique populaire ou aux vitres limpides de l'atelier, fait de l'art à son insu, et le jeune débutant de la vie souillera son cœur avec moins de remords.

Se laissera-t-il aller ? Tomberai-je dans ces mailles où s'enlacent les roses et où la tendre poésie sourit ?

J'ai de l'or, beaucoup d'or ; je puis me donner des bonheurs sans nombre et sans mesure ;

mais je trouve, après réflexion, que les plaisirs n'ont pas assez d'arôme ici; la volupté n'est pas assez idéale, assez parfumée!

Le jeune éphèbe a quelquefois de ces retours d'expérience et d'homme blasé.

Mais il sera trompé toujours, trompé plus finement, plus aristocratiquement; dupe toute-fois et voué à de plus tristes déceptions encore.

Maintenant voici une tentation d'un autre genre. Lequel des deux termes du dilemme accepterez-vous?

D'un côté, vous l'avez vu, la volupté dégradante, puis ingénue, puis les fallacieuses caresses du monde. Dans cet humble couloir, au contraire, pleure un pauvre enfant, un pauvre jeune homme, de votre âge peut-être, que la misère entoure de toutes ses angoisses. Il est loin de ses montagnes, loin de sa mère, loin de toute joie et de tout espoir. Il s'est réfugié là, à l'abri de l'alguazil, parce que la société humaine ne veut pas qu'on pleure et qu'on ait faim. Laissez-vous tenter par ses larmes, par sa faiblesse, par son abandon. Arrachez-le à la geôle qui s'ouvre si facilement pour recueillir les douleurs et les désespoirs du malheureux. Versez votre or sur

ses blessures. Cet or, par un divin mystère,
devient un baume. Laissez-vous aller à cette
tentation, ne passez pas insoucieux, et la vo-
lupté ici sera sans remords, sereine comme l'azur,
pure comme le cristal.

Décembre 1860.

LE VÉSUVÉ ET L'ETNA.

—

LE VÉSUVÉ.

Je suis la montagne de feu, dont la planète mal refroidie, qu'on appelle la terre, se fait un exutoire. Mon sommet n'est plus couronné de ces neiges blanches et éternelles qui font la gloire des autres cimes. Un diadème de flamme l'environne, un panache de rouge fumée le domine.

L'ETNA.

Toutes ces choses sont à ma crête comme à la tienne, à mon sein comme à ton cratère.

LE VÉSUVÉ.

Dans mon flanc, l'élément terrible s'est fait un passage régulier. Un fleuve coule et fait son

lit dans mes entrailles. Ce n'est pas une onde limpide, un cristal écumeux, c'est une vague incandescente et lumineuse, mais lumineuse d'une sombre lueur. Qui pourra cohabiter avec ces flots sinistres ?

L'ETNA.

J'ai des colères et des flammes peut-être plus terribles que les tiennes, car j'ai ma racine au fond des mers, de ces mers que sillonnèrent les barques et la civilisation antiques, les gracieuses et parfois menaçantes fictions de l'Hellade. Le Tartare est sous mes pieds, ou plutôt je le vomis souvent en lave étincelante. Charybde et Sylla me sont de vieilles connaissances, et le nautonnier disparu pourra redire nos étranges affinités.

LE VÉSUVÉ.

Ne suis-je pas posé, moi aussi, sur les rives roses de la mer parthénopéenne !

L'ETNA.

Je domine la Sicile comme un géant. Les cyclopes ont forgé sur mes enclumes ; les Pélasges ont remué les blocs titaniques dont les couches s'accumulèrent sur mes pentes.

LE VÉSUVÉ.

Caprée n'est pas loin de moi, et Tibère n'a pas eu loin à marcher pour rejoindre mes châti-
ments et expier les infamies dont Suétone a pu
faiblement esquisser le trait.

L'ETNA.

De mes fureurs, de mes éruptions j'interrom-
pais à peine les sanglantes vengeances de Denys,
les monstrueuses folies des chevriers panormi-
tains et les orgies de Messane. Tout a péri bien
des fois à côté et autour de moi. J'ai vu des
révolutions, des iniquités, des trahisons sans
nombre, et je ne sais parfois qui me retient de
vomir tout le reste de mes laves et de renverser
dans l'Adriatique, d'une convulsion suprême,
tout le vieux territoire des Sicules.

LE VÉSUVÉ.

Hélas ! je ne sais quel fut de nous deux le té-
moin le plus douloureux et le plus souvent tenté
de venger une suprême fois les crimes et les
félonies.

L'ETNA.

Malgré mes soufres et mes flammes, je me

pare d'orangers et j'envoie aux bleus horizons
mes pourpres reflets avec mes balsamiques sen-
teurs.

LE VÉSUVÉ.

Dans mes cendres le lacryma-christi prend son
émail d'or et sa vapeur aromatique.

L'ETNA.

J'ai fait des ruines bien souvent.

LE VÉSUVÉ.

J'ai enterré Pompeia et Herculanium, mais
avec une caressante sollicitude, comme un enfant
que sa mère entoure de bandelettes.

L'ETNA.

J'ai sainte Rosalie.

LE VÉSUVÉ.

Mais j'ai saint Janvier.

L'ETNA.

Et peut-être Dieu me réserve à de vengeresses
destinées, dont l'univers saura le mot.

Décembre 1860.

DES LARMES AU SOURIRE.

Ce chemin se fait tous les jours, toutes les heures. Ballottée, notre frêle vie va des unes à l'autre, avec une flexibilité singulière.

Nous débutons par les larmes. A la première lueur de la vie, l'enfant pleure, le sourire ne vient que plus tard.

Ses premières expansions sont des gémissements et des plaintes. La douleur est sa compagne à l'instant où son faible corps peut le plus souffrir. La joie ne voudra élire domicile dans son cœur que lorsqu'il sera plus fort.

Et toute l'existence se passe ainsi à osciller entre le rire, beaucoup trop fréquemment peu motivé, les larmes dont la cause est le plus souvent réelle.

Un rien nous donne cette douce agitation, ce doux gonflement du cœur, amenant aux lèvres un gracieux épanouissement — qui fait étinceler dans la bouche de grenade de la jeune femme, tout un humide écrin.

Dans nos jours d'adolescence, nous rions bien des fois, pour le rire lui-même, ou parce qu'on rit à côté de nous. Électrique frémissement, le rire parcourt les foules, les auditoires, les peuples, l'humanité.

Pourquoi ?

Je n'en sais rien ; ils n'en savent rien.

Si Molière déride le front des hommes intelligents, bien plus souvent la farce grossière et sans sel amène le fracas sonore des rires populaires dans la salle comble.

Une voix amie, un visage illuminé, la jeunesse, l'enfance, la tendresse, la nature en fleur et en fête, font naître le sourire en notre cœur, et, contagieusement, nous le communiquons à tout ce qui nous entoure alors.

Mais vite ce ciel bleu se fond en pluie. Il ne faut pas que la joie soit une hôtesse trop lente et trop importune de notre âme. Nous avons ri pour rien, nous pleurerons beaucoup pour beaucoup.

Elle est inouïe la quantité de larmes que recèle la source vive ouverte en notre cœur. C'est le flanc de la roche qui ne tarit jamais, parce qu'il est trop près de la nue. Les fontaines terrestres se vident; cette citerne intime est toujours ranimée comme la pierre exceptionnelle dont nous venons de dire la possibilité près de l'azur.

Nous pleurons sous les coups des maîtres sévères; sous les reproches sanglants et parfois immérités; sous le froid, sous les nuits d'insomnie. La séparation des objets chers; l'exil du foyer; l'isolement dans le désert des grandes villes; la faim quelquefois, nous font pleurer. Quelquefois l'insouciance de l'âge ou du caractère viennent mêler, comme une éclaircie de soleil, un sourire à ces angoisses.

Puis la mort vient frapper nos proches, nos amis, nous pleurons encore, nous pleurons toujours.

La source va s'enflant, au lieu de diminuer. Nous pleurons d'enthousiasme, nous pleurons d'indignation, nous pleurons même de joie, et le rire enfante les larmes comme l'aurore la rosée. Enfin, notre œil s'éteint dans la tombe, et alors seulement la source est épuisée.

LE CHANT DU SOURD-MUET.

Je lis à chaque heure dans le livre ou dans le geste les mots : harmonie, mélodie, musique, enivrement de la voix, du cuivre et de l'ivoire.

Je vois de mon œil avide et incapable, la lyre, le hautbois, le clavecin.

Comment les hommes se passionnent-ils pour ces objets bizarres ; comment les caressent-ils avec tant de tendresse et de patience de leurs doigts agiles ou de leurs lèvres tour à tour épanouies et serrées ?

C'est là un mystère pour moi.

Une porte de mon cœur serait-elle murée, et me manquerait-il le sens le plus intime, le plus voisin de l'âme ?

Souvent, dans cette prison de mon organisme, car je sens bien que mon œil et ma main ne peuvent tout saisir, dans cette geôle, je sens un tressaillement, un je ne sais quoi qui frémit et que je perçois par un organe inconnu. Serait-ce l'harmonie? On prétend qu'elle est quelquefois vague. Dans ma langue imparfaite, j'appellerais bruissements, bourdonnements, ces soupçons, ces premières formes; et leur cadence suavement modulée gonfle et rabaisse, comme un baiser, les touches d'un clavier intérieur, du clavier de mon âme — hommes qui ne gesticulez pas comme nous, vous donnez ce nom, je crois, à la machine délicate qui vous donne le plus l'harmonie.

Chers bruissements qui rendez le mieux à ma pensée cette poésie, trop pâle et trop morte dans les pages froides, continuez vos accords; bercez, bercez mon cœur solitaire. Le regard m'a beaucoup donné, mais la lumière, la couleur, le sourire, n'ont empli qu'à moitié l'urne si profonde et si désireuse ouverte en moi.

Mieux accentués, plus nets, plus fermes, moins ténus et moins frêles, vous y verseriez le flot.

Souvent j'ai vu se mêler les chœurs de danse,

et ce mouvement gracieux, réglé, confondu et séparé tour à tour, me donnait l'idée d'un rythme. Les livres me révélaient le rythme des vers, et si les uns et les autres ne le donnaient qu'à ma rétine, la divination d'une mesure plus enchanteresse naissait de leur contact tout naturellement.

Cette divination était comme toutes les divinations du monde, un peu nébuleuse. Elle l'est encore.

Mais je la chercherai cette douce harmonie, je la poursuivrai comme un chasseur la proie ; à sa quête je ne regretterai ni les heures, ni les efforts, ni les nuits d'insomnie.

Suave et belle maîtresse, elle aura ma vie et ma servitude. Pour boire la parole, non plus mimée, non plus gesticulée, mais coulant en miel et en céleste murmure, de ses lèvres et de ses dents, je me ferai son esclave, son chien familier. Et justement, le désir, la passion, font naître en moi la révélation complète... Oh ! sur la terre et aux étoiles, se peut-il rêver une volupté plus pénétrante et plus inénarrable.

Janvier 1864.

DANS LA BRUME.

Nuage au-dessus, nue au-dessous, nue à côté,
nue partout, voilà où je marche, voilà ma route
et mon manteau.

Oh ! qu'elle est grise cette brume, qu'elle est
noire parfois, et qu'on y voit de mystères ou de
néant !

Aborderai-je à quelque port, à quelque de-
meure hospitalière, à quelque borne qui puisse
me servir d'orientation ?

Non, marche toujours dans le brouillard, à
l'aventure, vers la roche où ton pied faillira,
vers le torrent où ta tête plongera.

Ou si c'est la grande ville que tu parcoures,
les voies te seront méconnaissables, tu gagneras
le grand fleuve en croyant redemander l'asile de

ta mansarde, et demain l'alguazil retrouvera sous l'onde noire ton cadavre....

Les fanaux qui brillent aux belles nuits ou aux nuits sans brume, de façon à rendre jalouses les étoiles, ne percent point ce brouillard de mort. L'air combustible brûle à peine pour éclairer sa petite maison de cristal. Hélas ! hélas ! on apprendra demain que l'homme audacieux qui travaille dans les nuits a égorgé le piéton égaré dans le brouillard.

Sur la place publique, à deux pas des brillants hôtels et du fantassin monotone, il a coupé le cou de cet adolescent ou de ce vieillard. Il ne leur a pas permis de crier. La brume, cette cruelle, cette sourde-muette, était sa complice. — Il a emporté leur or dans son repaire, et leur sang, il l'a épongé dans le brouillard...

Et bien d'autres iniquités se commettront sous ce voile docile....

Mais ne marchons-nous pas dans une autre brume plus épaisse et contemporaine de l'autre ?

Nos cœurs et nos pensées ne sont-ils pas recouverts d'un épais brouillard.

L'avenir n'est-il pas aussi la demeure introuvable, la borne qu'on ne peut saisir.

Où allons-nous ? Que deviendrons-nous ?

Je n'en sais rien ! Je n'en sais rien !

Demandez à plus haut que moi, demandez à plus savant que moi, demandez à qui règne aux étoiles !

Je marche comme vous, dans le brouillard, dans la brume. J'en respire l'air méphytique à pleins poumons ; mais, de par Dieu, je ne vois rien devant moi : un pas est mon horizon. Qu'arrivera-t-il ? Pourquoi telle chose se fait-elle ainsi ? Quelles sont les causes, quels sont les ressorts ?

Société, famille, avenir, bien, vertu, gloire, poésie, chers trésors, où serez-vous demain, où serez-vous ce soir ?

En attendant, continuons de donner tête baissée dans le nuage qui nous environne. Plus l'heure avance, plus il devient noir. Crèvera-t-il en orage ? Oh ! non, pas encore ; il n'est pas assez gros. L'anarchie des idées, des sentiments, des croyances, des philosophies, des systèmes, des politiques, n'est pas assez complète comme cela.

Brume silencieuse, ne me dis pas, non, ne me dis pas ce que ton sein recèle.

BERCEAUX QUI ÉMIGRENT.

Les voici rangés sur le quai, prêts à partir pour de lointaines plages.

Ils sont nombreux comme les flocons de neige de l'hiver.

Pauvres petits, leurs hôtes n'ont pu jouir qu'une heure du sol natal.

Oh ! vous qui naissez, vivez et mourez à l'ombre du toit paternel, au rayon du soleil qui réchauffa vos aïeux, bénissez votre sort.

Couvées innocentes, hier à peine elles ont commencé à piauler et gémir.

Aujourd'hui, les vagues de la mer vont les bercer, et le chant terrible des laves en fureur sera souvent leur cantilène de nourrice.

Ils quittent leur terre d'Europe, au premier souffle de leur vie, parce que cette terre dévore ses habitants, parce que ce sol craque sous les pieds, parce qu'il y poussera bientôt plus de baïonnettes que d'épis.

Ne leur vaut-il pas mieux au creux de la savane, suspendre leur hamac aux branches des sassafras et des palmistes ! Ne leur vaut-il pas mieux se faire une nation et une patrie nouvelles dans l'éclaircie des grandes forêts vierges — à côté des Peaux-Rouges, moins cruels et moins sophistes que nos hommes à face pâle ; — et ils murmureront là-bas les sons, toujours si mélodieux pour un cœur simple, de leur allemand ou de leur basque !

Petits enfants qui dormez sur la rive à côté des tumultes de notre négoce et de l'égoïsme de nos affaires ; petits blondins éclos sur les rives de l'Elbe et du Rhin, ou même sur la route française, parce que vos jeunes mères ont trop hâté leur départ ; charmants colis, posés à côté des futailles, des boucauts et des caissons, vous ne pleurerez au moins, vous, que pour réclamer le lait maternel, vous ne gémirez que de froid peut-être, mais vos mères ont amassé dans votre nid

toute leur laine et toutes les plumes de leur colombier. Vos pères pleureront , eux , de quitter la région simple et douce où l'on s'attache si bien au clocher , où l'on rêve près des flots bleus , où l'on nourrit les grandes vertus et où l'on prépare les mâles courages pour châtier l'injustice. Ils se feront une petite Germanie transatlantique , mais ce n'est jamais la première.

Et aussi toute la bourgade a voulu suivre. La vieille aïeule n'a pas voulu rester dans le foyer désert ; sur sa couche de mort, on la porte à bord du paquebot. Elle y expirera du moins au milieu des siens , car la patrie est encore plus intime dans la famille ; les hommes de notre sang et de notre race forment plus encore ce lien sacré que le sol lui-même.

Il faut aussi des berceaux vides , car tous ne sont pas nés , les couvées ne sont pas complètes ; beaucoup naîtront pendant la traversée , et le sillon fuyant tracé dans l'onde , sera le seul pays natal que l'on pourra certainement assigner à plusieurs de ces petits Germains , émigrés avant de voir le jour.

Février 1861.

AU - DELA DE L'ÉTOILE.

Je vois quelque chose au-dessus d'elle ; je désire quelque chose au-dessus de son rayon d'argent.

Sans doute la terre a bien des magnificences, bien des joies, bien des enivrements, mais après les avoir poursuivis d'une course fiévreuse et lassée, je vois souvent, toujours, qu'ils ne sont pas ce que je pensais.

Le masque levé, ces dominos étincelants ne sont que de pâles figures, de vulgaires visages.

A la science, je demanderai ses calmes voluptés, ses découvertes dont le remords ne suit pas la trace. Mais je n'y trouverai pas le bonheur parfait, la joie sans nuage. La science creuse et

enfle. Le vide qu'elle produit est plein d'un malaise vague et d'un mal au cœur que je ne saurais dire. C'est du bonheur gris que donne la science.

Arrière donc ces félicités glaciales, et qui remontent à la gorge si on les absorbe avidement comme une nourriture.

Trouverai-je la satisfaction complète dans le sourire d'un objet aimé; je l'ai dit, après des illusions qui entr'ouvrent le ciel, le plus désolant prosaïsme. Nulle part la déception n'est plus ironique et le rêve moins saisi.

Mais la gloire, la gloire, ce fantôme si splendide! l'ambition couronnée! oh! que l'on me donne des empires à gouverner, des révolutions à comprimer d'une main de fer, des nations barbares à civiliser et à polir, des continents nouveaux à coloniser. Tout cela n'est rien pour ma soif de feu, tout cela est bagatelle pour l'abîme béant qui désire et s'élargit toujours au fond de mon âme. Réunissez sur ma tête et la tiare et la couronne, mettez dans mes mains et la crosse et le sceptre, et l'épée et la main de justice. Imposez à mon front le droit sacré, le droit antique que donnent les saintes ampoules

et l'hérédité séculaire, ou le pouvoir nouveau que confèrent les événements étranges, rien de tout cela ne satisfera mon cœur. Toutes vos royautés, tous vos empires, tous vos pontificats amassés, et quelquefois unis peut-être d'un adultère lien, danseront à l'aise dans ce cœur vaste comme l'infini, vide comme le néant.

D'ailleurs le métier de roi est un fort triste métier par le temps qui court. Mères, faites plutôt de vos fils des tisserands ou des laboureurs, que des rois de la terre ou des rois de la pensée, car ces deux couronnes se valent; et il vaut mieux encore la première, tombant parfois avec gloire et conservant son droit, que la seconde s'abaissant dans la misère ou dans le mal.

Au-delà de l'étoile, il me faut quelque chose, car je le sens, les mondes et les étoiles ajoutés à ma possession, livrés à la caresse de ma main et à l'enlacement de mes bras, ne leur suffiraient point; il me faut quelque chose dont aucune limite ne borne l'étendue, dont aucune ride n'altère le sourire.

Mars 1864.

LA MEULE DE FOIN.

C'est la colline d'or qui se dresse au milieu du champ.

Au milieu de la prairie, ce cône s'élève, mais il n'est pas seul. De nombreux voisins forment avec lui la chaîne de montagnes.

Elles ne sont ni bien hautes, ni bien larges, mais elles n'ont ni gorges, ni ravins, ni vals profonds, ni caverne où se cache le brigand.

Leurs entrailles ne recèlent ni le fer terrible, ni l'or éclatant, mais la fleur encore empourprée malgré la sécheresse, mais le jaune diadème de la céréale, dont le commerce ne veut pas encore, et que le grand bœuf mange, comme l'homme mange son froment.

Leurs flancs ne sont pas de roche dure et aiguë, mais d'herbe molle et veloutée. Le vigneron et la faneuse peuvent s'y reposer quand le soleil épargne la prairie.

Dans cette meule de foin, il y a bien des choses. C'est tout un monde de plantes, de brins, de ramules, de fleurettes, qui a contribué à la former.

Le trèfle s'y marie à la luzerne, et souvent à la crèche le coursier réjouit son œil aussi bien que ses lèvres, de ce pittoresque feuillage, aujourd'hui sec et rapetissé, qu'il aimait tant dans la pâture estivale.

Au filament, à la tige, verte naguère, blanchâtre jadis, l'ardeur du rayon, l'absence de la sève et de l'onde ont produit une teinte bistrée. Au lieu de fourrage on dirait des épis, c'est le même reflet métallique, la même robe blonde.

Tout ce que le pré comptait de parfums s'est réuni là.

Tout ce que la vache flairait joyeuse, tout ce que la bergère cueillait pour son chaperon ou son rouge corset, tout ce que le poète aimait en rêvant dans la solitude, tout cela coupé, enfoui, perdu, dort dans la meule de foin.

Aussi de son sein s'exhale une immense et saine odeur qui invite à la rêverie, au souvenir, à la santé. Encens lointain des meules, tu montes vers Dieu le soir, lorsque la lune commence à sourire à l'horizon; tu montes vers l'homme du désert aussi, vers le penseur, vers celui qui chante et vers celui qui prie.

Tu leur apportes le sentiment des choses intimes, des choses pures, des choses que l'on ne sait pas ici-bas.

Et puis l'étoile clignotante s'endort juste au-dessus de la meule, comme sur un oreiller.

Sous la lumière mystérieuse, la colline d'herbages parfumés semble grandir encore sa silhouette et prendre une fantastique physionomie.

Mais voici le jour que la meule va déménager. On la déracine plus facilement qu'une montagne.

Un chariot traîné par deux génisses emporte le coteau mouvant. Dans le sentier, il ne laisse plus de place au piéton, inondé par la blonde chevelure de la meule.

Arrivée dans la grande ville, elle regarde curieusement par la fenêtre des premiers étages ;

elle jette ses soyeux filaments au nez rose et mutin des jeunes filles au balcon; elle marche immense et majestueuse, triomphe à pas comptés de l'herbe des prairies et de la petite fleur des champs.

1860.

ITALIA, GERMANIA.

ITALIA.

ITALIA.

Miserere mei, miserere!

GERMANIA.

Je veux bien avoir pitié de toi, si tu consens à être ce que tu fus jadis, la patrie des arts, la patrie des lettres, la terre natale de l'inspiration, mais si tu veux être la terre des Guelfes et des Gibelins, la terre de l'anarchie, le foyer de la révolte, pas de pitié, pas de merci!

ITALIA.

Miserere mei, secundum magnam...

GERMANIA.

Te voilà bien toujours, prosternée et trem-

blante lorsque le châtiment arrive — orgueilleuse et insultante lorsque l'impunité sûre te couronne. Mais tu as assez prodigué à mes blondes générations, si douces, si patientes, le mépris, l'injure. Mes *Tedeschi* sont longanimes, mais il est un terme à tout, et leur vengeance, tu le sais, est terrible!...

ITALIA.

Miserere mei, secundum magnam misericordiam... miserere, miserere!

GERMANIA.

Tu crois mes Tudesques étrangers à l'art et à la poésie. En réalité ils sont plus poètes et plus artistes que tes enfants. Leur chant est plus large, leur inspiration plus profonde. Leur harmonie a quelque chose de plus puissant que tes frivoles cantilènes. C'est l'orchestration de toute la race teutonique, accompagnée des grandes voix du Rhin, du Danube et de la mer du Nord. Ils rêvent des choses grandioses; ils font les philosophies immenses et spiritualistes, quelquefois sceptiques jusqu'à la terreur, parce qu'ils ont les défauts de leurs qualités. Pas un hiéroglyphe ne leur est muet, pas un palimpseste

confus. Ils ont la lyre et ils ont la science unies d'un étroit embrassement. Toi, depuis longtemps, tu t'amuses à renverser tout bien, à baffouer tout droit, à lutter contre toute victime à terre. Comme menu-plaisir tu arraches le cigare aux lèvres de mes kayserliks, consignés à ne rien dire.

ITALIA.

Miserere !

GERMANIA.

Non, non, pas de pitié. Sus mes pandours, que pas un épi ne reste debout, que pas une tête brune ne lève le front. Exterminons pour jamais ce qui n'a cessé d'ailleurs, depuis Varus, de tourmenter les peuples.

ITALIA.

Miserere mei, secundum magnam misericordiam tuam !

GERMANIA.

Ah ! mais il est des enfants, mais il est des femmes, mais il est des êtres frêles ou vieilliss, dans cette région que je hais. Épargnons-les, sauvons-les, mettons les à l'abri de notre épée !

Et puis franchement, quelques hommes ne font-ils pas tout le tumulte que j'entends. Oui, les âmes sympathiques forment l'immense majorité même dans la terre de Catilina et de Sforze. Ceux-ci trouveront aussi refuge dans nos rangs épais.

ITALIA.

Miserere!

GERMANIA.

Ta monotone psalmodie ne touche pas mon cœur; il est de bronze pour tes iniquités, trop longtemps pardonnées. Mais ce cœur, il est de cire molle pour tes enfants et tes femmes, pour tes vieillards et tes victimes.

ITALIA.

Miserere mei, secundum magnam...

GERMANIA.

Grandes sont mes magnanimités comme les flots de la Baltique et les plaines de la Souabe; ardentes mes vengeances comme ton soleil et ton Vésuve.

Avril 1861.

PAS MÊME A UN BOULE - DOGUE.

Non, ne faites pas de la peine, même à un boule-dogue.

L'autre jour, je marchais dans un sentier moitié rural, semi-urbain, et je roulais des pensées tour à tour tristes et joyeuses, favorisé par la solitude et les serpentements de la voie.

Distract, regardant sans voir, je heurtai — non je ne le touchai pas — je fis peur, par mon ombre et mon approche qui semblait fondre sur lui, à un petit boule-dogue qui dormait et rêvait au soleil.

Il crut que je venais sur lui pour le maltraiter, et s'échappa rapide en poussant un petit grognement plaintif.

J'avais donc dérangé de ses douces somnolences et de ses songeries un être vivant, une créature de Dieu, je lui avais laissé croire que je voulais le battre. Hélas, tous les êtres de ce bas monde sont si accoutumés aux coups et aux sévices !...

J'en ai eu du remords pendant huit jours, j'en ai du remords encore.

Et qu'on ne dise pas : c'était un boule-dogue, un animal laid et féroce.

Et pourquoi, parce qu'il a eu le malheur de naître ainsi, le maltraiter davantage ! Était-il le maître de son origine et de sa destinée ! Empêchons-le de faire du mal, soit, parce que tout mal doit être proscrit, mais n'allons pas aux bêtes farouches, aux monstres, faire la vie dure ; ils savent souffrir et pleurer.

— Tigre, panthère, reptile hideux, tout doit sa vie au Maître des cieux, tout a droit au respect, à la pitié et à l'amour.

Ce petit boule-dogue a gémi sur la paille d'un berceau ; il a sucé un lait maternel, il aura ses rêveries, ses courses errantes, ses tendresses, sa postérité, son logis de prédilection.

La terreur que l'homme inspire à tous ses es-

claves, à toutes ses victimes est si grande, que, vous l'avez vu, ce chien a tremblé devant une ombre inoffensive.

Oh ! qu'il vaudrait bien mieux attirer toute créature à notre suite par l'attraction de la douceur et des soins délicats.

Dieu nous en tiendrait compte bien sûr, et ces devoirs dont personne ne parle, dont aucun code ne porte la trace, aucun décalogue le vestige, auraient leur récompense aussi.

Pauvre petit boule-dogue, ton visage sinistre n'avait pas encore toute son expression de férocité. Les grâces de l'enfance, ses naïvetés, avaient malgré tout gravé leur empreinte sur ta face. Ton œil n'avait pas encore toute la fauve lueur du chien qui déchire plus ardemment, tes crocs n'avaient pas encore cet émail et ce relief qui les rend si menaçants aux innocentes proies.

Je t'ai revu souvent par la pensée, et je voudrais bien que tu ne fusses jamais cruel, pour récompenser mes regrets.

Avril 1864.

HEURE TARDIVE.

Aux prairies, aux vignes, aux bois, cette heure a sonné, et l'étoile s'est allumée sur les sombres voiles de la nuit.

Ce n'est pas comme dans la cité. Un vaste incendie de lumières étincelantes embrase les carrefours, jette ses reflets sur la cohue, amollit les caresses veloutées de l'étoffe aux étalages et donne de nouvelles facettes aux diamants des joailliers.

Mais aux bois et aux prairies, plus de cette foule qui serre le cœur. Les hommes sont loin, et l'on peut abandonner son cœur et sa pensée à l'immensité silencieuse.

Les bornes des champs s'élargissent dans les

ténèbres, et comme le sentier perdu sera toujours plus cher, on s'aventure dans ses sinuosités, vers l'inconnu. Et l'inconnu où peut-il se trouver ailleurs que dans les bois, les monts et les savanes! A la ville, la nuit elle-même, éclatante comme le jour, plus peuplée que lui, est sans aucun mystère.

Chose singulière, le laboureur aime peu les poésies du soir, aux ténèbres et dans la solitude; harassé de son soleil et de sa glèbe, il recherche l'asile enfumé de la chaumière, et se faisant une ville en miniature de son hameau, il l'anime des passions de la cité, qu'il va fidèlement voir à toutes les foires et que la voie de fer lui rend trop voisine.

Laissons toutes ces mesquineries humaines, et berçons-nous dans la rêverie, qui monte toujours plus douce et plus vague à mesure que la nuit se fait plus profonde.

Les nuages se sont complètement effacés du ciel, et pas un rayon ne se perd dans cette sombreur transparente.

La chouette fait entendre dans le lointain sa plainte étrange et périodique. Toutes les minutes ce cri monotone et suave retentit à tra-

vers les ondes aériennes que ne trouble plus aucun bruit.

On avait prétendu que la chouette avait une voix sinistre. Encore un préjugé. L'oiseau des nuits a sa partie aussi dans le grand concert ; il chante ses joies, ses tristesses et ses désirs. Aussi fier que le rossignol, il ne veut pas être des chœurs, il veut toujours faire les soli.

En même temps l'animal, que l'homme appelle sauvage, et qui ne l'est que parce qu'il fuit ses tyrannies, sort de sa retraite souterraine et boisée. On n'entend pas sa marche sur le sol, mais on voit se dessiner sa silhouette brune, repoussée par le buisson et ombrée par les ronces du chemin. C'est le renard, c'est le loup qui vont en quête de la nourriture. Ils n'ont que cette heure-là pour vivre, errer, s'enivrer d'air et de rayons. Et quels rayons ! ceux des astres d'argent, car le soleil leur est refusé par nous.

Mai 1864

DE BORDEAUX A LORMONT.

Je veux faire un voyage aujourd'hui, mais il ne sera pas long. La riante bourgade qui se déploie en éventail sur les coteaux de l'autre rive sera mon but.

Je n'aurai pas les gloires et les découvertes d'un Colomb, d'un Cook, d'un Lapeyrouse, mais je n'aurai pas leurs déboires ou leur sinistre destinée. Je ne m'enfoncerai pas comme sir John Franklin dans les mystères étranges et ténébreux des glaces polaires, mais je suis sûr de revenir ce soir au toit familial comme l'oiseau à son nid.

Une lieue à peine sépare Lormont de Bordeaux; le grand fleuve est jeté entre les deux,

entre l'opulente cité et le rustique bourg, et ses flots caressent impartialement le quai majestueux de l'une et la berge gazonnée de l'autre.

Le cri du batelier s'est fait entendre. Vite dans l'yole rapide et partons; la marée descend, le temps est beau. Voilà que la fraîcheur de l'onde et un parfum *sui generis*, sain et un peu âcre, un parfum né de l'eau des grands fleuves, viennent m'inviter à la poésie.

L'aviron léger fait glisser l'yole comme une anguille sur la plaine humide. Plaine c'est bien le mot; oui, les anciens avaient eu raison de nommer *æquor* la surface de la mer sans orage ou des rivières au large lit.

La vie n'est point ici faite comme sur le sol terrestre; là-bas on se sent mouvoir, marcher, l'on agit en tout avec une sorte de travail. Ici, rôle purement passif, somnolence délicieuse où l'on a conscience cependant du soi, de la vie, des choses, et où l'illusion se fait de merveilleuses issues vers l'intelligence et vers le cœur.

La nacelle est une couche, le gondolier l'endormeur. L'œil n'est pas tout à fait fermé; de sa paupière demi-soulevée assez de regard pour boire le soleil d'or, le ciel d'azur et les petits

flocons de nuages ouatés qui passent à l'horizon.

Ne donnons pas trop aux rêveries, et ne faisons pas à ce magnifique port l'injustice de ne le pas voir. Dans notre petit voyage, nous n'aurons que deux escales, celle du départ et celle de l'arrivée.

Nourrissons donc un peu notre esprit des souvenirs de l'une et des aspects de l'autre.

Montesquieu admirait cet immense croissant dessiné par le contour de la Garonne et où se donnent rendez-vous tous les vaisseaux commerçants de l'Europe. Certes, de son temps, la rade bordelaise était belle, la ceinture en était formée de palais, mais aujourd'hui ces palais se sont multipliés, on dirait que Bordeaux est habité par une population de Rois, et il est tel principicule d'Allemagne, beaucoup moins bien logé que tel armateur de Bordeaux.

Notre barque se faufile à travers les carènes de toutes les nations et de tous les langages. C'est une vraie Babel aquatique. Ici un vaste clipper américain avec sa coque noire et vernie comme l'ébène; plus loin une goëlette hollandaise, vêtue d'une robe rayée et gentille, qu'on

époussette et savonne toutes les semaines — chaque galiote des Pays-Bas, dans notre port, est un bijou de propreté luxueuse. — Ce trois-mâts barque vient des Antilles, chargé de la fève inspiratrice ;

Que Virgile ignorait et qu'adorait Voltaire.

Là des norwégiens, des suédois et leur équipage à la chevelure blond-pâle. De ce côté des Finlandais, des Courlandais, des Russes, charriant vers nos rives les troncs d'arbre que les pôles envoient, sur les vagues fidèles, aux côtes de la Baltique.

Et les poupes espagnoles, et les vergues havanaises, et les lougres flamands.

Le fleuve se fait plus solitaire, moins chargé de pavillons bariolés, le but de notre course va être atteint.

Ce n'est pas que des périls n'aient quelquefois menacé les pilotes des nacelles à l'approche de cet humble port. Il est là des tournants, des fonds perfides, des piquets où la barque va heurter et chavirer.

Enfin, mon vieux matelot m'a sauvé de cette

partie dangereuse de l'odyssée ; c'est un vétéran de Trafalgar ; il est bronzé par l'air chaud des latitudes tropicales , et malgré ses cheveux blancs il a le bras nerveux et sûr.

Voilà donc la bourgade lormontaise. Sa grande rue, presque l'unique, serpente en grimpant dans les flancs de la colline ; une vieille église à la tour massive et chenue y recueille la prière, et des ombrages semés sur toutes les pentes du coteau y cachent la rêverie. Nous irons dans ces retraites, non sans jeter un regard souriant sur toutes les hôtelleries joyeuses, groupées plus près de la rive, chantant sous la treille, et où se célèbrent chaque dimanche les noces de Gamache.

Ce bruit n'atteindra pas le taillis où nous irons penser aux choses d'en haut et aux choses du cœur. Les souvenirs y accourront en foule, leur musique n'apporte pas le trouble, mais de notre solitude nous n'exilerons pourtant pas les rossignols.

Septembre 1860.

A L'INSAISSABLE.

O toi que l'on ne peut voir, que l'on ne peut
toucher ; dont la face n'a jamais lui à l'horizon !

Toi dont le corps est plus aérien qu'une âme,
dont l'âme même est un vague soupçon , dis-moi
pour quel motif tu caches ton visage , tu te dé-
robes à l'esprit chercheur , au cœur désireux.

Tu n'es pas un être , mais tu es ce quelque
chose qui reste après la satisfaction du vœu ,
après la satiété du plaisir , après le calice tout
bu du bonheur — ce quelque chose dont le nom
ne se rencontre pas au vocabulaire humain , mais
dont une sourde inquiétude sait bien révéler
l'absence.

Tu es ce qui manque à nos joies , ce qui est

au-dessus de nos admirations, ce que nous voudrions voir de plus au front de nos terrestres divinités.

Si l'on parvient au but longtemps cherché, que se passe-t-il en notre poitrine, battant si rapide? Quelques minutes d'ivresse, et puis le dégoût amer, parce que l'Insaississable a fui.

Quel est l'homme si heureux, si couronné, si royal dont la main a fixé l'Insaississable!

A quel César, à quel Sylla, s'est inféodé l'Insaississable! Sous le doigt de marbre de quelle Cléopâtre, de quelle Zénobie, s'est arrêté ce terrible, ce mystérieux fantôme!

A Mithridate, à Charlemagne, à Tancrède, à Louis XIV, il a refusé son intimité, sa cohabitation. Son contact parfumé ou brûlant, il l'a nié aux plus belles hétaires de l'antiquité, comme aux reines des États modernes et de la pensée contemporaine.

D'ailleurs tout le monde l'a voulu, sans le définir, sans le caractériser, sans lui donner ce nom d'Insaississable, qui n'est pas même un nom.

On a bien senti et exprimé parfois un certain vague de l'âme, mais on ne savait qu'il est cette poursuite incessante de nos facultés. Ce serait

Dieu manquant à l'infini de nos aspirations, je le veux bien, mais il me semble qu'avec lui nous voudrions posséder autre chose de plus voisin de notre cœur, de plus petit, de plus à la faible taille de ce faible cœur, et pourtant qui ne veut dans aucune étude, dans aucun plaisir, dans aucune découverte, se laisser prendre.

Tu es dans la fleur du sentier, cher Insaisissable, tu es dans la montagne dont la neige couronne le front, dans l'onde qui jaillit de la roche et chante son murmure monotone. Tu es dans la grande mer, dont le fond est plein de secrets, dont les vagues vertes recèlent tant de drames éteints. Tu es dans la grande cité, hier prairie où pâturaient les bœufs, aujourd'hui vaste palais de marbre à compartiments, où grouille, se démène et babille, un peuple de princes, mieux vêtus que les rois de Sparte et d'Athènes — leurs pères étaient les pasteurs de ce grand pâturage dont Carthage ou Babylone ressuscitée a pris la place.

Tu es dans la nature, tu es dans l'art. Nos amours terrestres ne sont que toi, toujours quêté, toujours pleuré, toujours menteur. Tu illumines notre jeunesse d'illusions, et tu les

fais tomber, ricaneur et fuyant sans cesse, en pétales flétries, sous notre œil dupé, sous notre main vide.

Dans l'azur tu te tiens aussi, pour n'être pas appréhendé, et dans les groupes d'étoiles on te cherche encore, sans entrevoir ton sourire.

1860.

lais tomber, ricane et luyant sans cesse, en
pétates flétries, sous notre œil dupe, sous notre
main vide. Dans l'air, tu le tiens aussi, pour n'être pas
appréhendé, et dans les groupes d'étoiles on le

LES SAVANES DES TOITS.

Elles s'étendent comme celles de l'Atlantide, à perte du regard, car l'homme a fait de ses demeures des régions et des zones qui n'en finissent plus.

Cette immensité se relie mieux, s'interrompt moins sur les toitures, parce qu'il n'est là d'autre borne jalouse que le relief des lucarnes, la teinte des ardoises, la mosaïque différemment disposée des tuiles.

Et ces savanes ont-elles des arbres, des palmiers, des catalpas comme les savanes américaines? Non, mais des mousses veloutées, dont le tapis alterne avec les branches de violier odorant, germes porté par la brise dans les fissures

— ces interstices sont de la terre végétale entre les assises.

Et les hautes cheminées, celles qui descendent, monumentales, sur les foyers opulents, comme les grès soupiraux qui portent au vent l'haleine de l'âtre dépouillé, émaillent, forêt de clochetons, végétation gigantesque ou svelte de pierre, l'espace incommensurable sous lequel se meut la fourmilière humaine.

Nous l'avons dit tout à l'heure, il est des reliefs de lucarnes, des saillies, des pentes; cela représente et réédite les accidents de la montagne.

Il y a des cimes et des vallées sur les grandes toitures.

Mais il y a surtout le silence et le calme. Audessous, bruit, passions, guerre, crimes, intrigues, mesquines ambitions. Une fois le grenier dépassé, plus rien que l'air large et pur, le ciel bleu, limpiquement étendu sur ces plages solitaires des grands toits et semblant s'y mêler placide. Plus rien que la pensée sereine, la prière entendue, Dieu voisin.

La liberté règne sur les toits. Le citoyen des toits n'a plus aucune vétille de la terre à subir.

Aussi voyez-vous les chats émigrer sur les toitures. Là est leur patrie. Solitaires au poil d'ébène ou au poil de neige, ils n'ont plus à attendre la tyrannie de l'homme qui arrête ses invasions à l'orée des lucarnes.

Quelquefois cependant un couvreur pénètre par là-haut, et tout à coup les tranquilles possesseurs de ce domaine de déguerpier d'un pied léger.

Ils ne pouvaient croire que le tyran à face pâle put jamais faire connaissance avec ce territoire sacré.

Rassurez-vous, chats rêveurs et solitaires, ce n'est qu'une fois par hasard... Le pied et la main de l'homme ne touchent que rarement à ce faite. Des choses moins hautes l'appellent : l'or, la volupté, la lutte pour un grain de sable.

Parfois à l'angle d'un logis, au-dessus de la mansarde, se dessine comme un sphynx d'albâtre, une créature féline. Son œil est fixe, sa tête réfléchie. Elle contemple cette vague immensité, et elle médite ; car n'en doutez pas, les animaux pensent aussi et murmurent des chants intérieurs dont nous ne saisirons jamais le secret.

Et le nuage rose descend avec le soir et le soleil fatigué, sur la haute savane qui nous domine, et la lune aime surtout à trembler sur ce calme paysage.

Laisserons-nous aux chats seuls, la jouissance de ce monde où se réfugie la poésie, chassée de nos tumultes ! Oui, parce que nous ôterions encore le bonheur et la liberté à de pauvres êtres, affranchis là de notre capricieux pouvoir.

1860.

LES MISÈRES D'UN ROI.

Un Roi peut être plus malheureux que le dernier des derniers. Il naît couvert de pourpre et de gloire apparente, mais on pleure beaucoup quelquefois sur son avenir. Sa mère sait ce qui attend les Rois, et déplore cette nouvelle victime.

Encore enfant, il peut voir ses jeux interrompus par une Révolution, et Louis XVII passer des bras de Marie-Antoinette dans ceux de Simon. Alors plus de joies, plus de naïfs orgueils; toutes ses caresses, tous ses abandons, toutes ses générosités sont accueillies par les coups d'un féroce clubiste, par ses blasphèmes et cette haine sauvage des grandes races royales

que rien ne peut apaiser dans les cœurs de boue.

Il meurt dans quelque tanière de vieille tour, au lieu de vivre dans un Versailles ou dans un St-James, et les restes de son petit cadavre, abîmé à plaisir dans des tortures à mince dose, sont emportés furtivement dans un cimetière de faubourg.

Plus grand, il a à choisir entre l'échafaud de Charles I^{er}, celui de Louis XVI, ou bien la geôle de Jean le Bon, celle de Charles le Simple, ou plus souvent encore l'exil de Charles II, de Jacques II et de tous les derniers Stuarts, celui de Louis XVIII, de Charles X, du duc d'Angoulême, des princes d'Espagne, du jeune et héroïque Roi de Naples, de tous les princes italiens de l'époque actuelle. Si ce rejeton des Rois est une femme, le couperet, qui ne pardonne ni à la grâce, ni à la faiblesse, ni à l'innocence, saura bien l'atteindre sous la majestueuse figure de Marie-Antoinette, sous l'angélique visage de M^{me} Elisabeth. L'assassinat, plus souterrain, plus perfide que la guillotine, décimera le duc d'Enghien, le duc de Berry, le duc de Bourbon, les enfants d'Edouard. Enfin, les plus grandes

personnalités des séculaires dynasties, seront frappées par un glaive plus aigu que le poignard de Louvel, par un couteau plus acéré et plus ignominieux que le fer de la machine révolutionnaire : par la calomnie. Cette parole venimeuse bavera sur les hommes de l'histoire qui sont des monuments : sur Louis XIV, à la grandeur duquel ne peuvent pardonner les mesquineries contemporaines ; sur les Bourbons de Naples du dix-huitième siècle ; sur Louis XVI, lui-même, ce saint monarque dont tout le crime fut la bonté, sur tant d'autres qui n'ont pas voulu laisser à la Révolution le loisir de les détruire et qui sont morts à la tâche.

On vous tue, on vous couvre d'opprobre, on fait de vous, aux yeux des masses aveuglées, des sortes de monstres, hors la loi commune ; mais consolez-vous, ô Rois, notre parole et notre amour vous seront toujours une frêle cuirasse. Nous pleurerons avec vous et nous mourrons avec vous.

Avril 1864.

AUX HANNETONS.

Hanne, hanne, hanneton, vole, vole, vole!
hanne, hanne, hanneton, vole, vole donc!

Insectes printaniers aux ailes d'or, voici votre jour arrivé. Vous avez dormi tout l'hiver dans quelque trou mystérieux, et vous venez maintenant bourdonner sur les arbres en fleurs, sur les buissons qui se parent.

Hanne, hanne, hanneton, vole, vole, vole!

Entendez-vous l'invitation enfantine; elle est gracieuse, paraît-il, et vous pouvez vous y fier.

Erreur profonde, insectes innocents, l'enfant est votre bourreau. Comme l'homme, il ne peut martyriser de grands animaux : le bœuf patient sous l'aiguillon, le coursier généreux sous le fouet, le lion qu'il traque dans les derniers

asiles de ses forêts, l'âne dont il méconnaît l'intelligence et la douceur en l'accablant de fardeaux, de sarcasmes et de coups.

L'enfant ne martyrise que les petits oiseaux et les hannetons. Il ne fait pas grâce aux autres insectes rustiques, cependant. Tout lui est bon pourvu que ce soit faible.

A un fil il attache le hanneton crédule, il emprisonne son vol à quelques centimètres, et par la faim, et par les sévices, il le force à voler malgré ses lassitudes, malgré ses sommeils. Ce jouet ne peut lui être que de quelques heures, l'enfant n'est pas moins capricieux que cruel; au bout d'une heure le hanneton a les ailes coupées, et un quart d'heure après on lui arrache sa vie candide destinée à l'aubépine et à l'herbe fleurie.

Hanne, hanne, hanneton, vole, vole, vole! hanne, hanne, hanneton, vole, vole donc! Si tu ne veux pas voler...

Voyez-vous la menace. Que d'êtres même parmi les hommes ne naissent ainsi que pour vendre leur force, l'harmonie de leur voix, l'amour de leur cœur, le souffle de leur génie pour un morceau de pain!

Hanne, hanne, hanneton, vole, vole, vole !

Mais je ne puis plus voler, je voudrais la solitude, je voudrais le repos, je voudrais mon creux d'arbre pour rêver.

Allons donc amuseur public, veux-tu bien chanter, veux-tu bien rire, veux-tu bien faire des phrases d'or et de marbre, des strophes de feu. Si tu ne veux pas nous bercer ou nous éblouir, nous couperons tes ailes, nous refuserons le pain, la coupe, le toit et l'avenir à tes efforts.

Hanne, hanne, hanneton, vole, vole, vole !
Hanne, hanne, hanneton, vole, vole donc ! Si tu ne veux pas voler, tu n'auras pas....

Pourquoi pullulez vous ainsi, insectes voués aux mains impitoyables de l'enfance, pourquoi vous trouve-t-on par myriades dans les sentiers champêtres !

Ah ! c'est qu'il faut le nombre aux victimes ; il les faut entassées pour donner au bourreau plus d'infamie, au martyr plus de tendresse désarmée, une auréole plus douce et plus mouillée de larmes. Les oiseaux ne sont pas seulement la proie des races puériles, l'homme fait, à certains mois de l'année, fond sur leurs nids, leurs essaims et leurs chants, comme un fléau. C'est

une belle fête de par Dieu , que l'ouverture de la chasse !

Faibles devant le fort, innocents devant le glaive, seront tenus toujours de tomber, mais Dieu a des réparations , croyez-le bien.

Hannetons d'or, dont un parfum repoussant est le seul défaut, ne naissez pas, je vous en conjure, ne naissez pas l'année prochaine.

Juin 1861.

JE VEUX CHANTER TOUJOURS.

Oui toujours ! malgré les bruits, malgré les clameurs qui étouffent la voix.

Oh ! hurlez, sifflez, ébranlez le sol avec vos locomotives, vos grues qui portent le rocher à la cîme des constructions, je chanterai, je chanterai toujours.

Que m'importent les folies et les vulgarités humaines, il me faut des illusions, il faut des fêtes et des mélancolies à mon cœur.

Je chanterai toujours !

Oh ! douces espérances, venez à mon âme consolée ! Douces espérances, doux espoirs bénis, venez, venez.

On ricane là-bas, on se moque de tout ; pas

une parole d'enthousiasme, pas un élan d'amour.

Je chanterai toujours, oui toujours.

On veut gagner de l'or, beaucoup d'or, et vite, vite, comme l'électricité. A nous les millions, et des millions encore, et des millions sans cesse, parce que le plaisir et l'orgueil sont au prix des richesses.

Je veux chanter toujours.

Ce n'est plus Notre-Dame, ce n'est plus St-Pierre de Rome ou le Munster de Cologne ou le dôme de Milan, c'est la Bourse de Paris qui est le temple, le panthéon des temps modernes. Une époque matérialiste, ironique et dorée peut-elle autre chose être que panthéiste.

Je chanterai toujours, toujours, toujours, comme la flûte dans la nuit solitaire, comme le rossignol dans le bois rempli d'étoiles et de lune.

La poésie est non aux poètes, mais aux faiseurs ; rêver, aimer, prier ne sont plus de la poésie, c'est le néant qu'il faut chanter, l'illumination artificielle produite par une civilisation sans Dieu, et le silence terrible qui l'ensevelira demain.

Je ne chanterai point cela, jamais, jamais.

Le ciel n'est plus rien pour cette poésie et cette civilisation ; c'est un dôme de rosée , un pavillon de gouttes d'eau ; la terre , une pétrification , une ardeur volcanique refroidie. Des choses enchanteresses : fleurs, aurore, petits oiseaux , grands chênes , blés d'or , astres d'argent , rien de conservé , si ce n'est peut-être quelquefois pour servir de décor et d'oripeau. La pièce finie , tout ce fatras est renversé et mis au magasin.

Je chanterai toute ma vie et les étoiles et les roses , et les épis d'or et les vieux ormes où j'ai entendu des voix. Non jamais mon frêle luth ne se lassera de louer toutes ces belles , toutes ces gracieuses choses.

Les hommes font consister la gloire dans livrer beaucoup de batailles , tuer beaucoup , estropier beaucoup , se montrer galant homme à relever une provocation , manier l'épée ou le pistolet en vrai spadassin ; ou différemment , à bien parader sur un mail public , à porter la toilette du gentleman comme un Brummel ou comme un d'Orsay. Posséder la plus rapide cavale , l'étalon le plus souvent primé , la plus belle maîtresse , voilà la gloire humaine.

Je chanterai toujours.

Pour cette gloire, les hommes sacrifient tout
avenir.

Cela leur est assez beau.

Cela leur est assez grand.

Cela leur est assez éternel.

Je chanterai toujours, toujours; je chanterai
l'enfance, la jeunesse, l'enivrement des grandes
pensées et des saints désirs; le diadème dont se
couronne le génie, la lyre dont le service est à
la divinité comme à la faiblesse; l'angélique
grâce d'une femme pure et aimée; la pauvreté
que personne ne loue et qui recèle Dieu sous ses
haillons; je chanterai le ciel, notre promesse,
Dieu, notre récompense.

Juin 1861.

LE DEUIL D'UN CHAT.

Ce petit être que j'aimais tant a disparu.

Voilà trois grands jours que je l'appelle, et lui si docile à mon évocation caressante ne répond plus. Petit ami au pelage d'hermine où donc as-tu émigré ?

Trouveras-tu loin de ton maître ces soins délicats, maternels ; cette main toujours douce , ce lait toujours écumeux , ces reliefs toujours appropriés à ton appétit déjà vorace !

Ah ! j'ai des soupçons douloureux , des serrements de cœur.

J'ai , l'autre soir , entendu un gros chien qui aboyait furieusement ; ne fondait-il pas sur mon infortuné matou ! Des miaulements de détresse

m'ont paru répondre à ces colères, et puis rien... le silence s'était fait... mon pauvre chat était mort sans doute étranglé.... Ah ! ces miaulements plaintifs me retentissent toujours au cœur depuis lors. La nuit, le blanc petit fantôme vient se dresser devant moi, son dos se gonfle encore sous ma main comme à l'instant de ses prévenances et de mes affections. Vous qui ne pleurez jamais, vous qui n'aimez jamais, vous rirez de ces larmes qui s'échappent de mon œil ; mais riez, riez à votre guise, moi je pleurerai mon ami.

Peut-être aussi quelque méchant — il y a des hommes si méchants dans le monde — a-t-il tué mon chat... Encore s'il l'avait tué sans le faire souffrir ! Peut-être quelque artisan des tonnelleres l'a-t-il pris dans un piège, pour satisfaire ses appétences étranges et l'offrir en un plat au banquet de ses confrères.

La chasse aux matous est organisée dans les tonnelleres, et comme le Roi et le grand seigneur se permettent le cerf, se donnent la jouissance princière et sanglante de ses courses, de ses abois et de ses larmes, ainsi l'ouvrier vinicole s'octroie le luxe des matous.

Oh ! que je les hais , tous ces chasseurs , royaux et populaires ! Que j'aime et que je plains leurs victimes innocentes !

Peut-être , car c'est maintenant la foire , un saltimbanque a-t-il volé mon chat pour en faire un chat savant. Quel besoin mon chat a-t-il de science ! Pourvu qu'il sache aimer son maître , vaguer sur les toits , faire des gentilleses , allonger son corps dans des poses charmantes et voluptueuses , rêver et dormir sur mes genoux , n'est-ce pas assez !

Enfin je me perds en conjectures pénibles. S'il est mort, je voudrais au moins que son agonie ait été douce, qu'on ne l'ait pas torturé, comme on s'amuse à le faire à tant d'êtres faibles.

Qui sait ! dans quelque lointain grenier , il songe peut-être à moi , il m'appelle et ne sait retrouver son chemin.

Dois-je initier le public à mon chagrin , faire réclamer mon chat ! on se rira du pauvre poète ; comprend-on la valeur des créatures petites et aimantes , comprend-on que leur perte puisse causer une espèce de désespoir !

Hélas , hélas , je vais me résigner. Je conserverai le doux et triste souvenir de ma pauvre

petite bête dans ce sanctuaire où ne pénètrent pas les profanes, et sur ses destins je penserai ce que je voudrai, sans rien craindre des philosophies.

Mais, ô miracle, un cri empressé vient de frapper mon oreille. C'est mon chat qui sollicite à la porte. Le voici rapide, amaigri, joyeux, impatient. Il m'accable de caresses, de rons-rons; sa queue se dresse et s'agite. D'où viens-tu petit vagabond, et que tu m'as coûté de larmes.

Mais tout est oublié; ton festin est prêt et ne me quitte plus.

Juin 1864.

LA CELLULE.

Elle est la compagne toujours gardée par le lévite. Elle est son horizon et son univers.

Quinze heures au moins sur vingt-quatre, il vit dans son étroite enceinte.

Aussi la pare-t-il avec amour, avec ces propretés luxueuses, avec ces soins délicats dont la vestale et le lévite seuls ont le secret.

Les murs blancs comme neige sont constellés de petits tableaux, de croix, de fleurs.

Un autel familial porte tout ce que la main industrielle a pu tresser de guirlandes, de fioritures de papier; l'étoffe, le lin, le carton y ont été mis en charpie, en vapeur... le jardinet a été dépouillé de ses trésors les plus odorants,

et une relique précieuse occupe la place d'honneur, un tabernacle en miniature.

Sur la table de bois, déjà vermoulue, mais déguisée par une tenture bleuâtre, se range la bibliothèque du lévite.

Théologie, philosophie, quelque peu de littérature et d'histoire, quatre ou cinq bouquins achetés hier à l'encan publié par un confrère, et alimenté sans cesse par les héritages des vieux pasteurs de village qui ne laissent point d'héritiers.

Après les pages arides de la *Tolosana* ou des *Institutiones philosophicæ*, quelques vers des maîtres, quelques pages du Grand Siècle redonnent du ton à l'esprit, de la fraîcheur aux sécheresses de l'âme. Mais surtout ce petit livre, précieusement enveloppé d'une tunique de taffetas noir, est l'élixir, le cordial. Je lis à sa première page : *Imitation de Jésus-Christ*.

Plus haut encore, plus souvent, toujours ouvert, le volume saint, la Bible. Que de jouissances, que d'ivresses dans ces sublimes versets ! Poésie étincelante et enchanteresse de Job, de David et de Salomon ; d'Isaïe, d'Ezéchiel, de Nathan et de Moïse, tu peuples à toi seule et tu

illumines la cellule du pauvre lévite. Par toi la vie, l'immensité, le rêve lui sont ouverts.

De ce côté la couche ; sur un support de fer les matelas recouverts par la laine grise et modeste, et pas de rideaux. C'est plus de mollesse qu'il n'en faut pour un corps jeune et généreux. Jamais le trouble, le remords, l'insomnie n'approchèrent de ce paisible sommeil, de cette poitrine toujours également soulevée par le rythme doux de la respiration. Que cela ressemble peu au râlè de certaines couches opulentes. — A cinq heures, la cloche argentine relève le dormeur qui n'a fait qu'une traite de somme depuis le couvre-feu, accablé qu'il était par les fatigues de l'oraison, de la *Tolosana* et des jeux du soir.

Sur la fenêtre, œil toujours ouvert sur les jardins fleuris, se sont amicalement glissées des semences de plantules. Le clerc ne les chasse point, ne les arrachera jamais, parce qu'elles lui font un nouveau et plus intime jardinet. Bien plutôt, il leur aumônera l'eau rafraîchissante, partageant son amphore avec elles, et si un oiseau, si un lézard viennent poser leur nid sur ses rebords, il leur donnera l'hospitalité, charmé d'avoir des compagnons de cellule.

Car si *cella continuata dulcescit*, il se fait quelquefois des aspirations et des regrets vers ce monde dont l'écho affaibli arrive au-dessus des grands murs, et dont l'existence commence à être soupçonnée par l'âme de vingt ans.

Juin 1861.

TARATALLA.

—

Taratalla, Taratalla, Taratalla !

Je suis le fou ou le Roi des Espagnes, je suis
Taratalla, Taratalla !

Taratalla, Taratalla !

On me dit fou, c'est une erreur, je suis
grand, grand voyez-vous comme le monde, haut
comme le ciel. Quelquefois je me compare aux
montagnes, aux plus hauts pics de la Sierra, ce
sont des pygmées à côté de ma taille. Je leur
pose la main sur l'épaule d'un air de protection,
et ils se trouvent enorgueillis de par Dieu !

Car on ne voit pas tous les jours un person-
nage comme moi, un personnage comme Tara-
talla.

Je règne sur l'un et l'autre hémisphère. Incas

et caciques sont mes vassaux ; grands d'Espagne sont mes valets.

Taratalla , Taratalla !

Charles-Quint, on l'a dit grand, on l'a dit un souverain puissant et vainqueur. Allons donc, c'était un nain devant Taratalla. Devant le fou qui vous parle, c'était un prince de Monaco.

Moi, Taratalla, Roi des Espagnes, des Indes, des Amériques et des mondes, je règne et je gouverne parce que je suis le fils du soleil, le premier-né de l'azur, le frère des étoiles.

Taratalla , Taratalla !

A l'aquilon, à la brise, à l'aurore je donne des ordres, et ils volent rapides messagers.

Taratalla , Taratalla !

La mer, l'Océan sont mes coupes de colère ; je les verse sur les régions qui me déplaisent, et parfois lorsqu'une fureur me saisit, dans une vague j'ensevelis la coque de noix imprudente sur laquelle s'aventure le nautonnier.

Taratalla !

Il est des dynasties qui se partagent et se disputent le monde. Je ris de leurs prétentions. Moi seul, je suis le Roi, sacré par Dieu, sans père et sans fils, éternellement jeune, éternelle-

ment maître des peuples, éternellement à l'abri des révolutions.

Insectes ne vous déchirez donc plus et rendez hommage à Taratalla.

Cependant ce Taratalla que vous voyez si puissant, si grand et si beau, est tourmenté par une épine qui lui est restée au cœur.

Oh ! ne vous promenez pas dans les buissons.

Une jeune Espagnole a frappé d'un regard le grand Taratalla.

Cet être si grandiose a sans doute un talon vulnérable.

Depuis ce jour, depuis ce regard, Taratalla vague dans les chemins, dans les carrefours, l'œil morne, le pas égaré.

Taratalla, Taratalla, pauvre Taratalla !

Sur ses épaules royales s'allongent les haillons, s'effritent les loques.

Pauvre Taratalla !

Et les gamins de Castille le poursuivent, et l'enfant malicieux est le vainqueur du grand Taratalla.

Qui rendra donc à Taratalla le calme, la raison et sa chaumière sous les olives.

L'ALGUE ET LE NOYÉ.

L'ALGUE.

Étalons nos panaches bleus, coquettons sur l'onde, à ses humides caresses tendons désireusement nos fils, dormeuses vertes et parfumées que nous sommes.

LE NOYÉ.

Oh ! que l'abîme se fait profond, mon pied n'a plus de soutien, mon œil se couvre de voiles; que c'est haut, que c'est grand, que c'est terrible cette eau qui me cerne de toutes parts.

L'ALGUE.

J'aime à sommeiller dans la fraîcheur de l'eau blonde. Elle m'agite doucement, et le flot qui

tourbillonne au-dessus de ma tête a des harmonies suaves et monotones pour moi... c'est de la musique qui me berce.

LE NOYÉ.

Le grondement qui bruisse autour de mon corps, de mon cadavre déjà, est quelque chose de sinistre. Il me semble que tous les fleuves, que tout l'Océan me passe à travers les oreilles, à travers le crâne, et comme je n'ai plus de force, à la dérive je m'en vais, feuille frêle, sous le courant.

L'ALGUE.

Ah ! me traverse l'Atlantique tout entier, sur mon feuillage lubréfié que passent toutes les vagues et toutes les mers du globe, ce ne sera qu'un baiser.

LE NOYÉ.

Mon âme elle-même, ma pensée sont envahies par le flot. Je n'ai plus qu'une idée nébuleuse des choses. A travers un brouillard de mort, à travers un lointain infini je vois les objets, les souvenirs, la vie de tout à l'heure.

L'ALGUE.

Je ne pense qu'aux mousses de velours, au

coquillage étincelant, à l'alcyon de neige dont le chant et le vol rasant les lames. La roche de cristal reçoit parfois mes pérégrinations et je la garde dans mes souvenirs.

LE NOYÉ.

Oh ! qui me sauvera , qui m'arrachera de cette mort terrible dont je ne veux point. Non je ne veux pas mourir ; je suis jeune, riche, heureux... je l'étais du moins. Je me cramponnerai plutôt à la vague elle-même, aux reliefs du flot. Mais je déraisonne ; il faut mourir, il faut rester étouffé sous l'eau qui monte, monte toujours.

L'ALGUE.

J'aime mes compagnes ; la plante chevelue des mers a aussi ses affections. A toutes je voudrais le flot caressant, le bonheur.

LE NOYÉ.

Une âme secourable, une main de salut me serait si chère. Est-il des êtres aimants et pitoyables au fond des mers, au sein des fleuves ?

L'ALGUE.

Si mes filaments pouvaient apporter le bien-être et le salut à quelque être vivant, que je

serais heureuse ! On m'a dit que les mousses d'argent des roches islandaises donnaient la guérison et la vie. Ne sont-elles pas mes sœurs.

LE NOYÉ.

Je vais m'attacher à cette algue que j'aperçois. Peut-être me donnera-t-elle le temps d'attendre le secours efficace.

L'ALGUE.

Que n'ai-je plus de force, moins de mollesse, pour soutenir cet infortuné ! Sa vie, comme la mienne, ne peut résister au tourbillon humide.

LE NOYÉ.

Hélas, ma dernière espérance se brise, adieu vie et bonheur, adieu terre ! et toi, chère et douce algue, que j'emporte mutilée, merci.

Juin 1864.

LE CHANT DES HULANS.

Vole, mon coursier, vole, et hue, hue, cours, vole, tourbillonne !

C'est l'escadron, l'escadron tempêtueux des hulans, escadron de fer, escadron de feu, escadron de mort.

Vole, vole, mon coursier !

Cours et tombe comme une bombe sur cette terre révoltée.

On n'a pas assez d'injures pour nous. Ce sont des cosaques germaniques, ce sont des Croates, ce sont des sauvages.

Eh bien ! oui nous le sommes, mais pour le bien, mais pour le droit, mais pour toutes les saintes choses, trop patiemment crucifiées.

Hulans debout sur la selle, hulans volez et frappez, frappez comme la grêle vengeresse, frappez comme la foudre.

Hulans aux armes, hulans chargez.

Oh! qu'il est beau le cheval de neige des hulans!

C'est le symbole immaculé des causes que jamais une tache n'a salies, que jamais une félonie n'a souillées, que jamais une trahison n'a voilées d'un crêpe.

Hulans debout!

Vivent, vivent les hulans, qui passent drus comme l'avalanche, sonores comme l'orage, rapides et brillants comme l'étincelle.

Ce ne sont pas des troupes humaines voués à la spoliation, au mal, à l'esprit ténébreux, qui pourront lutter contre vous, lumineuses légions.

Hulans debout, hulans chargez!

Vivent, vivent les hulans, les hulans à la pelisse de pourpre, aux brandebourgs d'or.

Hulans debout, hulans chargez!

Que me font à moi, hulan, les sauterelles qui s'épaississent dans la vallée; je les dissiperai comme un rayon dissipe le nuage, comme un vent impétueux abat la poussière.

Hulans debout, hulans chargez !

N'entends-je pas au loin la trompette éclatante. Elle sonne le boute-selle. Mon cheval hennit joyeux. De ses naseaux s'échappe la vapeur désireuse.

Hulans debout, hulans chargez !

Il va s'élancer ce fier animal, dont la crinière se hérisse, flot d'albâtre, il va se ruer contre ces tourbes qui s'agitent dans la plaine.

Hulans debout, hulans chargez !

Attention, le feldzeugmestre a commandé, nos lignes d'infanterie s'ébranlent.

Par saint Etienne et saint Cyrille, ne va-t-on pas charger !

Nos officiers se consultent. Les trompettes sont aux lèvres de nouveau.

En avant !

Oh ! que la tempête est terrible !

Hulans debout, hulans chargez !

Vivent, vivent les hulans. La mort les précède et les suit. Leur grande épée fourrage, comme dans les grandes prairies la faucille. Hulans, pas de relâche, hulans, pas de merci.

Leur glaive d'argent devient tout rouge. Il se baigne dans le sang.

Assez hulans , assez !

Votre mission est remplie, vous avez châtié ,
vous avez vaincu.

Mais si la révolte recommence , mais si l'injus-
tice se redresse, hulans debout, hulans chargez !

Que votre tourbillon ne s'arrête que devant
le silence et sur les faisceaux d'armes brisées.

Hulans debout , hulans chargez !

Croix et couronne relèvent de votre épée.

Hulans debout !

Juin 1864

MADemoISELLE CAPRINA.

Mademoiselle Caprina, la connaissez-vous !
oh ! la gente demoiselle, oh ! la gracieuse bachelette ! Mais capricieuse en diable ; autrement serait-elle Caprina !

C'est la chèvre de la pente qui est Mademoiselle Caprina.

Ah ! oui, Mademoiselle Caprina, faites des vôtres, suspendez-vous comme une liane, perchez-vous comme un oiseau.

Caprina, ma gentille, Caprina, ma bien-aimée !

Caprina, c'est la richesse du pâtre, sa compagne, la compagne du poète aussi.

N'est-elle pas jolie, Caprina, avec son œil de

feu, son poil noir et lustré, son visage mutin, sa barbe de capucin et de zouave !

Fi donc ! que c'est vilain, Mademoiselle, d'avoir de la barbe.

Mais cette barbe ne donne qu'un relief de plus à la figure éveillée de ma Caprina. Elle a une beauté si étrange, ma vagabonde des rochers !

Caprina porte aussi des cornes.

Fi donc ! Mademoiselle Caprina, que c'est vilain d'avoir des cornes !

Mais ces cornes sont d'ivoire bruni. Elles se contournent avec toute la pétulance, tout l'air mauvais sujet de ma Caprina.

Caprina se lève matin, allez ! Elle ne fait pas de sommes paresseux sur sa couche de paille et dans son réduit qu'un mince rayon éclaire.

Au premier sourire de l'aurore, Caprina est sur la pente à brouter son déjeuner.

Déjeuner frugal mais parfumé. Le thym, la marjolaine, l'herbe menue et fleurie, voilà son repas.

Mais elle affectionne surtout le changement ; c'est une inconstante, cette petite Caprina.

De roche en roche, de sentier perdu en sentier perdu, elle gagne les distances, et moi,

dormeur obstiné dans ma chaumière ou ma cellule, j'ai laissé le soleil illuminer mon chevet !

Misérable sire que je suis, et où est donc Caprina, Caprina mon trésor, Caprina ma compagne !

Caprina, oh ! Caprina.

Caprina, petite Caprinetta, chère petite Caprinettula, Caprinettita, Caprinettina ! Viens, ma chérie, viens ; viens, où es-tu, Caprinettina de mes amours !

Rien, rien.

Oh ! Caprina est perdue.

Pauvre Caprina !

Caprina, Caprinettina !

Un cri grêle et lointain a retenti.

Merci, Notre-Dame de Bon-Secours Vierge protectrice du pâtre et du poète. Merci, mille fois merci, Saint Antoine de Padoue, bon Saint qui fais retrouver les enfants, les chèvres, les illusions et les trésors perdus.

Voici Caprina qui arrive au grand galop comme un coursier échappé de l'écurie. Elle se jette sur moi, me comble de caresses, me donne de petits coups de corne affectueux.

Ce n'est pas bien, Mademoiselle Caprina, ce

que vous venez de faire. Ce n'est pas gentil du tout. Pourquoi désertier l'étable si matin, pourquoi laisser votre maître qui vous aime tant, et lui donner de si vives inquiétudes !

Elle se colle à mes habits, me grimpe à travers la poitrine ; comme elle m'aime ma Caprina.

Caprina, tu es bien aimable, bien belle ; ma nourrice, mon trésor et ma compagne, toi dont les sœurs furent les mères des satyres, je te donnerai un réduit neuf, une litière parfumée, la vie libre tout un jour, à condition que tu reviennes fidèlement, entends-tu bien.

Juin 1861.

LA SÉPULTURE D'UN CANARI.

Il est mort le petit oiseau doré qui faisait la joie de la chambrette, et donnait l'illusion du rossignol à la solitude enfumée du logis.

Son agonie a été longue, mais il ne se plaignait pas; les animaux plus résignés que l'homme, ne se plaignent qu'à l'instant du coup, et jamais sous les atteintes de l'infirmité. Ils savourent leur douleur paisiblement et attendent la délivrance, bien longue à venir parfois.

Le canari agonisait la tête dans ses plumes, le plumage hérissé, le corps roulé en boule. Ses palpitations le gonflaient plus précipitamment.

Il ne mangeait plus depuis plusieurs jours, son vase rempli de mil d'or était toujours plein,

sa petite auge de faïence toujours rasante d'eau limpide.

Le doux chant qui enivrait la chambrette, qui donnait à la fenêtre sombre et attristée un faux air de printemps, était mort avant l'oiseau, et le bec azuré, naguère si preste à saisir le grain, s'était jauni, pâli sous le mal cruel.

Enfin quand le malheur n'a plus été douteux, que l'oiseau sur son bâton n'a plus été qu'un corps sans vie, et que sa tête s'est échappée des plumes, on a songé à l'ensevelir, il nous était si cher !

Mais j'oubliais qu'il a été mourir pendant la nuit au bas de la cage. Sans doute, dans l'agonie, un rêve heureux l'a déçu encore, une illusion l'a rendu à la santé, au chant et au bonheur. Il a voulu gagner sa mangeoire, sautiller sur ses bâtons, voir le ciel. Il est tombé et ne s'est plus relevé... pauvre canari !

Nous l'avons gardé plusieurs jours avant de l'ensevelir. Sa cage était dans le même état, sa mangeoire pleine, son auge comblée. Il nous fallait encore quelque temps l'illusion de sa vie, et le voir au moins dormant, près du barreau d'archal, du dernier sommeil. Plus de chants,

il est vrai, mais si, grâce à Dieu, ce petit cadavre pouvait ressusciter!...

Hélas, plus d'espoir trompeur à se faire, il est mort, bien mort, et les larmes nous restent seules.

On l'a enveloppé d'un petit linceul de soie, après avoir posé sa tête dans ses plumes, pour qu'il n'ait jamais froid dans le somme suprême et dans l'humidité du sol. On l'a entouré de ce qu'il aimait tant pendant sa courte et frêle existence : de quelques grains de mil, d'un peu de gâteau feuilleté, d'un morceau de ce galet rose où il venait aiguïser son bec fatigué, de quelques fleurs desséchées, parure autrefois de la fenêtre.

Il verra tout cela, il becquetera tout cela, dans ses réveils mystérieux ; il se souviendra de nous.

Après avoir dans le cimetière creusé une fosse en miniature — il était si petit, le petit oiseau — on l'y pose dedans, comme la mère pose l'enfant dans son berceau, tout doucement, tout doucement, pour ne pas le réveiller. Et ensuite, mais avec des pleurs, des sanglots qui redoublent, on remet la terre, on ferme le trou funèbre.

On ne le verra plus, le petit oiseau, on ne l'entendra plus.

Mais on viendra souvent près de sa tombe; ne sait-on pas où elle est! près des chrétiens qui dorment et attendent le grand jour, l'oiseau dort aussi, pour les charmer de ses chants, dans les grandes nuits oubliées, et surtout lorsque l'aurore lumineuse et sans crépuscule viendra leur dire d'une voix suave : Debout.

Juin 1864.

LE LIT DU VOLCAN.

Le fleuve a sa couche où dorment ses flots d'argent, le ruisseau a le sien, moins ample et moins profond, le tigre a sa couche dans les lianes soyeuses et les fourrés drus, le renard dans le terrier sombre, l'oiseau dans le nid parfumé qui se balance aux branches du tilleul, le nautonnier dans le hamac, nid bercé par la brise, le pauvre sur la dépouille de l'épi, le riche sur la soie et l'édredon.

Mais le volcan a le sien aussi, lit brûlant et terrible, où l'âme satanique s'endort sur l'oreiller de feu, s'étend sur les laves en fusion, couche molle certes et qui cède sous le poids !

Dans ce lit mystérieux, le volcan fait venir

parfois, compagnes de son sinistre sommeil, des victimes innocentes, des femmes, des enfants, des chèvres. Son cratère béant les fascine, les fait tomber dans le traquenard sans fond, et couchés dans la flamme, ils sont bientôt recouverts de ses flots....

Et puis de ce somme agité, la montagne brûlante passe à la torpeur léthargique. Elle reste un an, dix ans, vingt siècles, sans enterrer des villes, sans flétrir les champs et les vignes qui s'arrondissent autour de son cratère — un cratère, une coupe ! où l'on boit la flamme dévorante, un calice où l'on aspire la liqueur de mort, l'élixir aux rouges reflets que Lucifer mixtionne.

Cette apparente mort, cette apathie muette du volcan, ne sera pas éternelle, croyez-le bien ; un jour il se réveillera plus féroce ; les laves s'étaient gonflées dans son mystérieux laboratoire, elles avaient pris la force d'engloutir un monde.

N'entendez-vous pas ses sourds grondements ! La menace est insensible encore, mais elle grandit par degrés, elle deviendra l'épouvante.

Alors la montagne se délivrera du fruit meur-

trier dont elle était grosse ; elle le rendra avec un fracas que les royaumes entendront et que les îles de l'Océan n'ignoreront pas.

Canons rayés des puissances terrestres, obusiers, Armstrong, mortiers Cavalli, instruments de carnage, allez donc lutter avec cet engin immense que Dieu manie d'un de ses doigts.

Allez donc mesurer vos boulets de bronze et vos bombes de fer, avec les roches enflammées que vomit le volcan de Dieu.

Mais il a dit tout ce qu'il avait à dire ; il a fait passer sa colère, et l'ouragan de feu a tué assez de milliers d'hommes, enseveli assez de villes, tué assez de moissons et de vignes au fruit de pourpre. Il a besoin de redormir.

Tout doucement il se couche dans son lit de cendres fumantes, et là bien chaud, bien voluptueusement étendu, il dormira un couple de siècles, jusqu'à ce que la pléthore le reprenne, que la fièvre l'agite et que la soif de destruction le tourmente de nouveau.

A côté de lui, la chaumière dormira, et la fleur du lentisque, et l'étoile le soir, et le berger demi-nu, avec ses brebis noires, sous le rayon du midi.

Juin 1864.

FUSEAU RAPIDE.

Fuseau rapide, tourne, tourne au foyer de la jeune fille.

Elle est seule avec son fuseau.

Spirale légère, décris un tourbillon sous son doigt agile — un tourbillon où puissent s'entrevoir des esprits caressants.

Des sylphes, ces sylphes roses que le doigt de la fillette est si puissant à évoquer.

Fuseau rapide, tourne, vole, chante ton sifflement mélodieux.

Tu permets à la fileuse de songer.

Songer est si doux dans la solitude.

Et puis la jeune fille ne manque pas de thèmes de songeries.

C'est le passé, la courte enfance, les vaches au grelot argentin, gardées dans les vastes prairies; c'est le soir tout couronné de rayons d'or et bientôt tout auréolé d'étoiles, c'est la vieille église du village où tant de joies, tant d'illuminations secrètes; c'est la veillée aux entretiens charmants, aux histoires frissonnantes, au gâteau frémissant dans la poêle de l'âtre — c'est l'aspiration inconnue, c'est le soupçon de l'avenir, c'est l'enchantement profane — c'est aussi le départ des conscrits, beaux jeunes hommes que la mort appelle; c'est le passage du Roi; qu'il était beau ce Roi de France et de Navarre sur son coursier!

Fuseau rapide, tourne et tourbillonne sous les doigts de la jeune fille.

Ce sifflement monotone et suave, n'est-il pas un écho affaibli de la fête villageoise! Toutes étaient parées ce jour-là de leurs plus beaux atours.

Tourne et vole, fuseau rapide.

Et moi je n'avais que ma robe de bure, nette par exemple comme un sol parisis; je n'avais que mes bas de laine bleue, ma coiffe blanche comme l'alcyon, et pour tout luxe ma petite croix d'or à la Jeannette.

Mais j'avais mes joues roses , mes yeux noirs
et mon épaisse chevelure aux sombres reflets.

Tourne et vole , fuseau rapide.

Elles étaient jalouses de moi , encore , et ne
pouvaient croire qu'on fût belle sans parure.

Tourne et vole , fuseau rapide.

Je fus la reine malgré tout , la reine du vil-
lage. Oh ! ce n'est pas tout à fait la Reine de
Versailles....

Mais c'est encore fort gentil.

Tourne et vole , fuseau rapide.

Souvent je cueille des bluets et des margue-
rites , les seuls bijoux que me permette mon in-
digeance.

Eh bien ! franchement , ils font très-bien , ces
joyaux rustiques , sur ma bure et mon fichu.

Tourne , fuseau rapide.

Ah ! qu'il est fin ce chanvre ; comme il fera de
beau linge à la chaumière ! J'en ai donné la
graine aux passereaux.

Une portion , je la réserve pour le retour de
l'hirondelle. C'est notre amie , nous lui devons
sa part de nourriture.

Tourne , fuseau rapide.

Pour elle et ses petits.

N'aurai-je pas un jour moi aussi , ma nichée
mélodieuse, ma couvée d'enfants roses et blonds !

Tourne, fuseau rapide.

Je crois que mon chanvre s'en va , un dernier
roulement de fuseau, et tout est dit.

Juin 1864.

JONCHÉE PERDUE.

On m'a cueillie dans le pré, pour me faire servir à de bien hauts destins.

Je vais au crépuscule, demain soir, m'étendre en tapis sous les pas de Dieu, et Dieu, mon créateur, mon père, me foulera de ses pieds bénis.

Oh ! comme elle sent bon la jonchée de la fête au Bon Dieu.

Jeunes garçons et jeunes filles, achetez de la jonchée, vous la verserez en gracieuses gerbes sur le pavé de vos grandes voies.

Cette jonchée, c'est le roseau à la tige raide, la luzerne, la campanule, le fenouil vert-sombre, le thym, le serpolet, dérobés pour un jour au lièvre des varennnes.

Jeunes garçons et jeunes filles, achetez de la jonchée.

Les laboureurs ont tressé les faisceaux — ce n'est point des épis, ce n'est point la pâture du coursier, mais les herbes, chevelure de l'onde, broderie du sentier creux, — les faneuses ont lié les fagots odorants.

Vite à la ville les marchandes, tout le monde veut parer son seuil, tout le monde veut faire un aubusson de fleurs et de verdure à l'hostie adorable.

Qui veut de la jonchée, qui veut de la jonchée!
Jeunes garçons et jeunes filles, achetez donc de la jonchée, achetez les campanules et les bluets, les primevères et les soucis, pour les mêler aux roses, et faites neiger tout ce nuage sur le soleil qu'on porte en triomphe.

Qui veut de la jonchée !

Moi, j'en veux, moi je veux que ma porte soit déguisée sous les voiles de lin, que le pas qui la précède soit un parterre, un eden, où mon Sauveur s'arrête une minute pour savourer un parfum et aumôner un sourire.

Garnissez mon seuil jusqu'au faite; rendez le sol de la voie moelleux comme un édredon, sous

les fleurettes et les herbages, pour que le céleste triomphateur ne s'y sente pas porter.

Jonchée, jonchée, de la jonchée !

Qu'elle est belle cette vaste et longue prairie, merveilleusement improvisée sur la voie, émaillée de fleurs couchées et sillonnée de glaives verdâtres à l'inoffensive lame.

Jetez beaucoup de roses sur ce lit vert. Effeuil-
lez tous vos trésors, ô jeunes filles ! Ne gardez
rien, ô jardins fleuris !

De la jonchée, qui veut, qui veut de la jon-
chée !

OEillets, tulipes, renoncules, tombez de votre
tige, répandez en pluie vos pétales sur la foule,
sur les blonds enfants de chœur, sur les prêtres
d'or, sur les rouges martyrs.

Que cheveux blancs et toisons brunes soient
parés en ce jour de la feuille de rose, négligem-
ment tombée.

Que de toute toiture tombe une avalanche
parfumée, de toute fenêtre une moisson du prin-
temps.

Mais je parle bien vite et je chante bien fort.
Le ciel est gris, il devient noir, il sera la tem-
pête ce soir, il sera la tempête demain.

Hélas, hélas ! jeunes garçons et jeunes filles
repliez votre joie, repliez dans le bahut vos
beaux atours.

Le Bon Dieu ne veut pas sortir.

Hélas, hélas ! pauvre jonchée, on me ramènera
à la prairie, au ruisseau, au sentier creux, mais
j'y reviendrai flétrie et morte.

Ou l'on me jettera dédaigneusement dans le
carrefour, non pour parer mais pour débayer.

Pauvre fleurette, herbe parfumée, je ne mérite
pas ce sort ; mon Dieu, donne-nous un rayon !

Juin 1864.

BELLE ET BULLE.

Belle et bulle, mais c'est tout un, bulle et belle, belle et bulle, ne semble-t-il pas chanter toujours la même cantilène.

Belle et bulle, bulle et belle.

Belle est changeante, volage, évaporée ; c'est le flocon, c'est le nuage, c'est l'étoile vagabonde qui file le soir.

Belle et bulle, bulle et belle.

La bulle de savon, d'onde claire ou de bouillie effervescente, est remplie de roses lueurs, de cristallins mystères, c'est un prisme, un flambeau magique. Mais une seconde, et la merveille est morte.

Belle et bulle, bulle et belle.

La belle est bien belle, allez ! elle est charmante, oh ! que d'ivresses dans son sourire et dans son œil noir.

Belle et bulle.

Mais avant que l'aiguille ait chanté l'heure sur le cadran, plus d'ivresses, plus de charmes, le désenchantement le plus complet.

Bulle et belle.

La bulle vole comme un oiseau, mais pas haut, pas haut du tout.

Belle et bulle, bulle et belle.

Quelques centimètres, parfois la hauteur de la toiture, et le ballon rose s'évanouit.

Bulle et belle.

La belle a des atours frais comme la rose, gracieux comme l'aurore, légers comme la brise.

La bulle ne se pèserait pas — du doigt caressant et insensible on la crève.

Belle et bulle, bulle et belle.

La belle voltige comme la bulle et l'oiseau. Rien n'égale sa prestesse, si ce n'est son impuissance de fatigue.

Bulle et belle.

Donnez à la belle la prairie vaste, le salon illuminé ; nymphe, bayadère ou reine, elle fera

de la prairie et du salon une arène pour sa danse légère et jamais lassée. La bulle disparaît tôt, la belle danse vingt-quatre heures de suite.

Enfants, vous aimez trop les bulles.

Hommes, vous aimez trop les belles.

Au lieu de ce globe savonneux, que n'étudiez-vous le rudiment, que ne cherchez-vous à devenir des hommes !

Au lieu de la femme, légère, changeante et dangereuse, hommes, que ne faites-vous des efforts pour être de vrais hommes !

Enfants, vous avez des thèmes et des versions à faire, et non des bulles de savon.

Hommes, vous avez la pensée, le pouvoir, la poésie, et non point seulement des chiffons gracieux, des jouets frivoles à poursuivre.

Belle et bulle, bulle et belle.

Malgré tout c'est bien joli, bien délicat, bien mystérieux qu'une bulle se gonflant au bout du chalumeau.

Belle et bulle.

Malgré tout propos amer, c'est bien ravissant qu'une belle à l'œil noir, au sourire d'ivoire humide.

Bulle et belle.

Tu diras tout ce que tu voudras, philosophe
chagrin, j'aime la bulle, j'aime la belle.

Il les faut aimer aussi, mais il faut aimer
avant ce qui importe plus.

Belle et bulle, bulle et belle.

La bulle finit tout à l'heure, la belle meurt
demain.

Bulle et belle.

Pensée, pouvoir, poésie sont éternels.

Belle et bulle.

O philosophe de Sorbonne, je ne puis croire
que le charme enivrant ait un lendemain de
mort.

Bulle et belle.

Aimons ce qui est beau, ce qui est doux,
mais reportons à Dieu l'image passagère.

Belle et bulle.

Juin 1861.

AUX ESCLAVES.

CHANT DE GUERRE.

Malheureux esclaves de l'Amérique du Nord !
Vos larmes ont monté jusqu'au Dieu vengeur.
Un ange lui a présenté depuis longtemps déjà ,
cette amère coupe.

Malheureux esclaves noirs !
Vos sanglots et vos angoisses ont attendri le
cœur de ce père de tous les hommes , irrité ses
colères terribles !

Oppresseurs des infortunés , oh ! qu'il est
affreux de tomber dans les mains du Dieu
vivant.

Parce que votre peau est d'ébène , votre che-
velure de flocons laineux , faut-il faire de votre

corps une plaie sur laquelle le questionnaire frappe toujours et que son fouet élargit toujours!

Malheureux esclaves noirs de l'Amérique du Nord !

Assez longtemps les gentlemen de la Virginie, les planteurs des Carolines se sont fait un jeu de vos larmes et de votre vie. Assez longtemps les ladies aux yeux bleus, les belles misses, parées de grâce, de distinction, de poésie, vous ont lacéré les chairs de leurs ongles roses, à vous pauvres négresses leurs nourrices, vous ont labouré le cou et la poitrine, de leurs épingles d'or, à vous caméristes au sombre teint.

Assez longtemps on vous a fait brûler à petit feu pour les menus plaisirs du châtelain de la sucrerie.

Assez longtemps on vous a fait produire la fève de Moka et la toison vaporeuse du cotonnier; assez longtemps sous la verge du commandeur on vous a fait enfanter les millions, pour avoir en retour un morceau de manioc.

Il est temps, esclaves, levez-vous; exterminiez, brûlez, massacrez.

Pas de grâce, ni à la jeunesse, ni à l'enfance, ni à la femme. Ces faibles et hypocrites persécu-

teurs vous tortureraient avec plus de raffinement.

Baignez-vous dans leur sang impie.

Allumez un incendie immense qui aille serpentant des Alleghanys jusqu'aux montagnes Rocheuses.

Ne choisissez pas les instruments de mort, ou plutôt choisissez-les bien cruels, de façon à faire expier plusieurs siècles de tyrannie et de martyre.

Esclaves, allons, que ne vous comptez-vous ! vous êtes dix contre un.

De vos flots noirs et pressés vous absorberiez cette population blanche et molle qui ne sait que bourreler, rire et faire des petits vers de salon.

Aux armes, esclaves noirs, aux armes !

Montrez-vous comme à St-Domingue, une race qui sent l'injure, et ne peut pardonner un joug rivé dans les larmes et dans le sang.

Moins de douceur que ces esclaves, nos anciens esclaves, ils ont trop fait merci.

Levez-vous, pauvres noirs que l'on sépare de leur douce couvée de famille, que l'on bat dès le berceau, que l'on vend comme du sucre et du coton, que l'on chasse avec des bêtes féroces dressées *ad hoc*.

Souvenez-vous du mot inique de La Fayette :
« L'insurrection est le plus saint des devoirs. »
En ce jour le blasphème devient une vérité et
un axiome.

Ne laissez pas une tête vive sous le poignard,
une vie intacte sous le rifle, une toiture fermée
sous la flamme.

Juin 1864.

PERLE DANS LA VASE.

Cette boule d'argent qui brille au cou de la jeune fille, au doigt de la mariée, à la riche reliure du missel de prix, dormait dans la vase naguère.

Ce lit était doux, bien doux, mou comme un édredon, n'est-ce pas !

Eh bien ! il a fallu le quitter. La perle n'était pas ce que vous la voyez à cette heure. Elle avait un visage tout squalide, tout noir.

On a dû la débarbouiller, car la pauvrete n'était pas présentable. Avec ses immondices elle se fût exposée à un affront. La porte du palais lui eût été fermée, le sein qu'elle voulait l'eût repoussée honteusement.

Maintenant sa toilette est accomplie. Quel délicieux globe d'opale, et comme elle s'ajoutera bien à ses sœurs pour faire le collier !

Au fond des mers et dans son lit de vase, elle était née je ne sais comme. Son berceau fut posé dans cette coquille exquise que vous aspirez si avidement, ô gourmets, dans cette coquille que vous cultivez comme on cultive les épis.

Malheureusement les huîtres de nos graves et de nos salines d'Occident n'ont pas de perles.

Nous transformerions nos fleuves en bassins nourriciers, et toutes nos jeunes filles auraient des colliers étincelants, toutes nos jeunes filles, devenues reines, arrondiraient cette couronne autour de leur cou.

De leur cou de cygne, de leur cou brun.

Pour la prendre dans la couche où elle dormait, insoucieuse de ses brillantes destinées, il a fallu un homme que les vagues n'épouvantent point : un plongeur.

Le chasseur de la perle est un homme intrépide, allez ! il se promène au fond de l'Océan comme dans son domaine, et sans cornue, sans alambic, il a trouvé en rien de temps la pierre philosophale.

Cette charmante pierre philosophale que les archiduchesses porteront à leur tunique, les pontifes à leur graduel.

Dans la fange noire et visqueuse, son œil exercé, sa main habile, ont deviné une pierre précieuse.

D'un doigt léger, il la sépare de sa bourbe ; il va lui faire une célébrité.

Peut-être, grosse comme un œuf, elle se vendra un million après avoir couru tous les marchés de l'Europe. Peut-être, joyau royal, ira-t-elle tenir compagnie au Régent. Peut-être sera-t-elle la rançon d'une vie princière vouée à l'échafaud ; peut-être, gage d'audacieuses aspirations, d'un fol amour, de mystères étranges, de duperies sans nom, la perle de la vase jouera-t-elle le rôle d'un diamant inestimable, et remplacera-t-elle le bijou de Boehmer et Bossange, comme nerf d'un grand procès.

Perle oubliée au fond des mers, si tu as de l'ambition, cette aventure te plaira ; si tu aimais le repos et les délices de l'obscurité, tu regretteras ta retraite au fond des abîmes.

RIZZIO ET MONALDESCHI.

J'ai parlé des Italiens, et on a pu croire que je les ai en horreur. Non, non, je ne déteste pas les Italiens, j'ai dit ceux que je n'aime pas, mais j'admire cette grande et belle race, vouée à l'art pour le prodiguer en chefs-d'œuvre, vouée à l'art pour lui servir de modèles : œils de feu, galbes césariens, figures classiques, tailles de statue.

J'aime les Italiens, dont la voix perce les voûtes de la Sixtine pour aller au ciel ; j'aime Rubini et Mario dont la note est une perle qu'on paie à prix d'or.

Cette perle ils l'ont hélas ! et depuis longtemps, cachée dans leur écrin.

Je plains les Italiens qui furent malheureux.

Je plains Rizzio et Monaldeschi.

Victimes tous les deux, morts tous les deux de mort tragique et loin de leur pays, loin de leur ciel rose, ils ont dû bien souffrir.

Un poignard homicide trancha leurs jours, et ce fut à mes yeux une abominable injustice, un crime que l'histoire ne peut pardonner.

L'un fut tué parce qu'on haïssait sa Reine, la plus belle, la plus attendrissante, la plus majestueuse et la plus douce de toutes les Reines-martyres : Marie Stuart.

L'autre fut occis parce que sa Reine, une pédante, une Trissotin en jupons, une du Châtelet anticipée, l'avait pris tout à coup en féroce haine.

Effaçons du dyptique glorieux de la Maison de Wittelsbach, le nom de Christine de Bavière, de la branche de Simmeren, fille de Gustave-Adolphe et Reine de Suède.

Son Grand-Écuyer, un Italien, eut le malheur de lui déplaire, pourquoi ? l'histoire le cherchera longtemps....

Cette énigme ira rejoindre dans les ténèbres l'énigme des Templiers, du Masque de fer et tant d'autres....

Monaldeschi ne pouvait déplaire deux fois à la Reine célibataire, abdicataire, vagabonde, disciple de Descartes.

Dans la galerie de Fontainebleau, on dit à Monaldeschi de mourir; devant la femme vindicative, des estafiers assaillirent l'Italien, et son cadavre fut bientôt étendu sanglant sur les dalles de marbre.

Pauvre Monaldeschi !

La Reine s'enveloppa dans l'inviolabilité de sa race et de sa Royauté.

L'adoration de la Royauté était grande alors, et je la partage.

Mais un peu plus tôt le grand ministre des Rois, le grand cardinal de Luçon, n'eût pas balancé peut-être à envoyer Christine rejoindre les Montmorency, les Chalais et les Cinq-Mars.

Il épargna, c'est vrai, Gaston d'Orléans.

Un peu plus tard, le Grand Roi n'eût pas balancé à châtier la Reine prévaricatrice, la Reine qui compromettait les Rois.

Pauvre Rizzio, pauvre Monaldeschi !

Rizzio était Piémontais, d'une race de malheur, mais je ne lui en veux pas plus pour cela.

Il fut malheureux, et tout est dit.

Déjà boîteux, contrefait, infirme, il était plus iniquement frappé que Monaldeschi peut-être.

Pauvre Monaldeschi, pauvre Rizzio !

Deux châteaux fastiques furent leur séjour : Holy-Rood, où Charles X, expulsé brutalement par une émeute et un parent félon, venait réclamer l'abri du palais Stuart; Fontainebleau où le successeur du Christ était, il y a cinquante ans, traîné comme un malfaiteur, par les gendarmes, pour n'en sortir jamais si l'on avait pu.

Juin 1864.

LE SAC A DRAGÉES.

Sac à dragées, sac à malice, sac à parfums, on l'a oublié dans cette vieille chambre.

Il a conservé sa fraîcheur et sa jeunesse du dix-huitième siècle, jeunesse un peu conventionnelle, un peu vieillotte, un peu aigrette, mais toujours charmante et frivole, n'en doutez pas.

Il est de soie verte; la main blanche et fine qui l'a cousu, qui l'a piqué et brodé sur ses entournures, elle est aujourd'hui sèche, décharnée et centenaire, ou bien c'est un ossement dans une tombe couronnée de verdure.

Il me semble qu'autrefois, dans la même chambre, j'ai vu un autre sac à dragées, en soie changeante celui-ci, en soie gorge de pigeon.

Tous les deux avaient été coupés dans l'étoffe d'une robe, de ces robes brillantes et mélodieuses dans leur frou-frou qui caressaient de leur queue, de leur traîne, les allées sableuses de Versailles, du parc de St-Cloud ou des castels de la province, lointaines imitations de ces magnificences.

Quelquefois un laquais brodé d'or, un nègre lilliputien, un Zamore, jouet grotesque et chéri, portait solennellement la traîne et se perdait dans ses plis immenses.

L'ombrelle était de même étoffe, et mon sac à dragées fut peut-être taillé dans une façon trop grande, dans une façon d'ombrelle, de ces délicieux parasols qui défendaient le charmant visage des marquises, les traits roses et mutins couronnés de neige, les sourires pleins d'art des grandes dames, la démarche mollement accentuée des vicomtesses ou des conseillères.

Il y a de tout dans mon sac à dragées.

Même des dragées, même des bonbons.

Le dix-huitième siècle m'a laissé des dragées toutes fraîches, toutes colorées encore de leur robe verte et bleue; elles n'ont pas ranci du tout, et l'on croirait que Madame la Marquise ou Madame la Présidente les ont oubliées hier

au soir sur la cheminée de marbre, pour les utiliser ce matin dans la bouche avide de quelque bambin leur neveu, dans la boîte aux pastilles de quelque abbé commendataire, dans la pochette de quelque auteur aux gages ou sur le hausse-col de quelque sous-lieutenant de Royal-Champagne, à peine sorti des cadets.

Que de parfums dans ce sac aux dragées ! On sent bien là un siècle qui ne vivait que dans l'ambre et le musc.

O délicieux siècle !

Depuis Sa Majesté Très-Chrétienne Louis XV, jusqu'au dernier brigadier de maréchaussée ; depuis Madame la Dauphine jusqu'au dernier huis-sier au Parlement, et comtesses et bourgeoises, tout le monde était parfumé, ambré, musqué.

Ce sac à bonbons à servi à bien des politesses gracieuses. Par son moyen se liaient les unions, les rapports ; par ses sucreries vendues à l'Annonciade, s'établissaient sur le mail, les doux entretiens ; et que de fadeurs charmantes, que de conversations à la Riccoboni se bâtissaient par son secours ! On disait des riens pendant des heures, mais les bonbons vaporeux faisaient tout passer.

Tiens, justement, il y a deux ou trois de ces globules roses au fond du sac.

Messieurs les confiseurs du temps jadis étaient parbleu de charmants artistes ! Ils faisaient d'excellentes choses.

Ce long et puéril siècle est passé, mort depuis longtemps, et malgré la Révolution que ses incuries nous ont léguée, il nous fera toujours sourire d'un sympathique sourire.

Juin 1864.

TRACE AIMÉE.

Depuis dix ans je la poursuis, je la cherche, la saisirai-je un jour !

Non, car à toutes les voies, à tous les carrefours je l'ai quêtée. A tous les chemins perdus, je l'ai demandée.

Et ils ne m'ont rien dit. Pas la moindre révélation n'est sortie de leur mutisme, que je crois une complicité fatale.

Dieu ne veut pas sans doute que je retrouve cette trace. Elle me donnerait trop de bonheur, un bonheur trop pénétrant, trop voisin de son ciel.

Dieu est un dieu jaloux. Il est la beauté in-créée, la beauté dont toute beauté terrestre n'est pas même la copie vague.

Mais, ô beauté toujours ancienne et toujours nouvelle, notre faible cœur est bien loin de vous, notre œil ne vous voit pas. S'il pouvait un seul instant contempler le sourire inénarrable de votre visage, il ne voudrait plus que vous, il n'aspirerait plus qu'à vous, et sa passion pour vous briserait l'être humain comme un vase d'argile.

Cette trace aimée, au contraire, elle est restée aussi vive que le premier jour. Je l'avais vue, je m'étais enivré de son regard, de sa beauté et de son âme.

Il ne le fallait pas, sans doute, et voilà pourquoi je l'ai perdue.

Non, ne poursuivez pas trop ardemment une trace aimée, vous en seriez puni, et cette trace jamais plus votre pas ne la rencontrerait.

Depuis dix ans, j'ai vu tout ce que la terre offre d'enchantements, j'ai goûté de quelques-uns, jamais rien n'a pu me rendre le visage aimé, visage qui ne se contemple qu'une fois en la vie.

On ne doit adorer que Dieu ; je m'étais laissé aller à adorer l'œuvre ravissante de ses mains ; il a pris mon illusion et l'a fait voler en éclats sur le sol.

N'adorez point d'autre dieu que le Dieu Très-Haut, le Dieu du ciel et de la terre, et ne vous faites point d'idoles devant sa face, car l'idolâtrie est punie de mort.

Peuples des premiers jours, vous avez sans doute subi le magnétisme que j'ai subi moi-même. Le rayon, l'aurore, la rosée, la fleur épanouie, le bœuf majestueux, la compagne, l'Ève ravissante de votre course terrestre, avaient trop séduit votre cœur et enivré vos yeux. Vous êtes tombés dans le crime d'idolâtrie, et vous en avez été cruellement châtiés. Sur les ruines de vos temples de marbre et de vos autels d'or a poussé la ronce, a grouillé le reptile, et il faut toute la science moderne pour découvrir votre cadavre.

Oh ! qui me rendra la trace aimée !

Cette trace, elle est morte pour toi, à d'autres son sourire, à d'autres ses enchantements. Dieu ne veut pas l'idolâtrie.

Il est bien cruel pourtant de perdre à jamais la trace à laquelle on attachait sa vie. Non, je ne la perdrai pas, je la chercherai cent ans encore !

Elle est morte pour toi, la trace aimée.

Dois-je me résigner à cet anathème, dois-je

abandonner la trace aimée, cette trace qui découverte me ferait mourir de saisissement joyeux.

Elle est morte pour toi la trace aimée.

Hélas ! c'est avec larmes que j'accepte la sentence, et toujours un vague rayon d'espoir....

Elle est morte pour toi la trace aimée.

Juin 1864.

LES DEUX AURORES.

Aussi brillantes l'une que l'autre.

Plus fraîche, plus jeune, plus riante la première.

Plus splendide, plus majestueuse, plus illuminée la seconde.

On donne des doigts de rose à la première, et avec ces doigts charmants on lui fait ouvrir les orientales portes par lesquelles s'élance le soleil.

L'autre n'a pas des heures fixes ; dans cette nuit affreuse du pôle nord où les ténèbres et le froid terrible ne nourrissent presque plus aucune vie, elle s'embrase tout d'un coup comme un feu d'artifice. Tissue de pourpre et d'or, elle s'étend comme une draperie étincelante sur

la sombre voûte des cieux, jamais azurée, jamais constellée dans ces climats de mort.

Et l'ours gigantesque au pelage blanc s'arrête sur son glaçon — nacelle immense — pour contempler l'aurore boréale, et l'Eskimau égaré sur sa peau de phoque dans les dernières latitudes polaires, prie ravi et recherche sa voie au moyen du magique fanal.

L'aurore d'Occident éclaire des fleurs et de la verdure. Sa boréale sœur illumine des rochers immenses de glace — qui se promènent et s'entrechoquent avec fureur au-dessus de l'Océan, — des steppes de neige, d'effroyables savanes à perte de vue.

La première aurore, notre gentille aurore aux doigts de rose, se baigne de rosée tous les matins, et les gouttes de son bain limpide, elle les épand sur la prairie, sur le vallon, sur la colline. Perles, elles s'attachent en collier aux pétales de la fleurette.

La boréale aurore trempe ses rayons d'or enflammé dans une mer sans fond et dont les vagues noires déferlent avec furie contre les montagnes sombres, flots énormes congelés, et que les siècles ne fondront pas.

A l'aurore de nos vallées et de nos plaines l'alouette s'éveille, le pinson commence à fredonner, la mésange balbutie mélodieusement pour se faire le bec et la voix, le chat s'étire voluptueusement sur les toitures.

A l'aurore polaire, les phoques, les ours et les Lapons sont en liesse, mais tout seuls, mais éblouis, parce que leurs maigres troupeaux peuplent à peine quelques points de l'immensurable solitude, et que leur regard n'est accoutumé qu'aux ténèbres.

L'alouette salue l'aurore occidentale d'un cha-pelet rapide de fioritures argentines. L'ours gigantesque à la robe de neige accueille l'aurore boréale d'un immense hurlement dont les glaçons répètent au loin l'écho.

Faites votre prière du matin devant la gentille aurore, ô vous tous êtres des bois et des coteaux, la pâture va venir tout à l'heure, la manne va descendre dans un instant.

Graines, herbages parfumés, lait écumeux pour les petits.

Faites votre prière solennelle devant la splendide illumination que Dieu vous envoie. C'est la grande fête, dont l'année ne renouvelle pas

souvent les frais et la mise en scène. Faites votre prière solennelle, Eskimaux au visage horrible, Lapons à la taille enfantine, ours à la taille de géant, phoques au visage humain.

Bénie sois-tu, aurore, sourire de Dieu sur les glaces !

Juin 1864.

LA MARCHÉ DES NATIONS.

Marche, course, walse ou galop !

Oui, les nations sont entraînées d'un suprême élan.

Germania, Slavia, Gallia, et la terre lointaine des Sines, et Britannia, fille de Germania — non par le vocable; elle l'a abandonné, — et même Iberia !

Peuples où marchez-vous, peuples où courez-vous comme des coursiers effarés !

Nous allons à la conquête, nous allons à la domination, à la spoliation parfois, à l'avenir !

Qui d'entre vous l'emportera ? O fils de Japhet à la face pâle, qui d'entre vous règnera sur le monde ?

Moi, Germania, je mettrai le joug sur les fils de mon père Japhet, sur les fils de ses fils et les fils de ses filles.

O blonde Germania !

Moi, Britannia, je veux le monde, je veux tout dépouiller pour tout posséder.

Peut-être pour tout gagner, tu perdras tout, ô blanche Britannia !

J'honore ton génie, je le trouve splendide, mais pourquoi mettre au panier la chevalerie des Plantagenet et des Cœur-de-Lion.

Moi, Slavia, je partagerai le globe terrestre avec Germania, ma blonde sœur, ma sœur aimée.

Oui, Slavia, mère des hommes forts, mère des hommes qui restent debout même après la mort, oui, Slavia, je crois que notre planète finira par t'incomber.

Aigle blanc, aigle noir, oiseaux à l'aile sonore et terrible, vous partagerez la vallée terrestre, la grande savane des fils d'Adam.

O blonde Slavia, blonde Germania, sa sœur et sa compagne, mères toutes les deux des hommes forts !

Il ne nous faut pas tant parler, il nous faut

courir comme des étalons au galop ! Adieu, rhéteur !

Moi, que tu as nommée à peine, moi, la chaude Iberia aux cheveux bruns, j'ai ma mission aussi, et je courrai peut-être aussi vite que les deux grandes filles de Japhet dont je suis peut-être l'aînée, la sœur incontestablement. Je recoudrai les Pyrénées à l'Atlas ; de la Méditerranée je me ferai un fossé guéable pour restituer l'Afrique à l'Hispania, l'Hispania à l'Afrique.

Qui nous dit qu'à l'origine ces deux terres ne furent pas unies !

Je supprimerai le déchirement.

En marche, en marche, volez ô aigle blanc, volez ô aigle noir !

A double tête, à serres invincibles !

Slavia la forte, Slavia la belle, entraînez dans votre redowa joyeuse et les Serbes et les Croates, et les Slovaques et les Ruthènes, et les fils de Wilna et les palatins de Léopol.

Laissez Germania rêver et chanter illuminée dans son tournoiement éternel, tourbillon de poésie, walse où se bercent les willies.

Accueillez dans vos spirales mélodieuses et balancées, les bonds gracieux d'Iberia, d'Iberia

l'Africaine avec ses tambourins et ses castagnettes.

En marche, en marche !

Pauvre Gallia, toi qui fus la chérie de Japhet, la plus fine, la plus gracieuse, la plus loyale, tu ne prendras donc pas ta place dans la grande marche des nations !

Tu ne redeviendras donc pas la chevalière, la victorieuse, la muse légère et brillante, la maîtresse du chœur souvent !

Juin 1864.

J'AIME LA SORCIÈRE.

Oh ! la vieille guenon, dit tout le village,
mais elle ne mourra jamais.

Jamais, jamais.

Non, jamais elle ne mourra la sorcière aux
yeux de feu.

Vous la détestez et moi je l'aime.

Je l'aime précisément parce que vous la dé-
testez.

Haines aveugles font bien vite naître dans cer-
tains cœurs affectueuse compassion.

Elle est maigre comme un cadavre qui n'a
plus de chairs... elle a les cheveux d'un blanc
roussi qui sent le bûcher... ses dents sont ab-
sentes depuis longtemps, et sa voix ne chevrotte
pas plus que sa tête courbée.

J'aime la sorcière.

Elle habite une tanière dont le renard ferait fi.

Elle n'y est pas seule. Abhorrée de tous, elle possède l'amour d'un vieux chat noir, d'une chouette aux yeux étranges et d'un lézard à la robe mordorée.

A la différence de tous ceux qui aiment sur cette terre, ils ne lui font jamais de peine, ils ne la contrarient jamais; tous les jours ils ont pour cette créature si disgracieuse toutes les plus tendres attentions, tous les plus prévenants témoignages.

Ils se laissent caresser par elle, et n'en savent comment exprimer leur bonheur.

N'est-ce pas bien touchant et bien digne de nous couvrir de honte!

Elle jette des sorts sur vos troupeaux, sur vos enfants, dites-vous.

En effet, soixante ans de moins pesaient sur sa tête chenue; elle était blonde alors, brune peut-être, je n'en sais rien, mais belle à coup sûr. Son œil était de flamme, sa bouche édentée aujourd'hui contenait trente-deux perles éclatantes, et ses lèvres de rose, et ses fraîches

joues , et sa démarche de nymphe , et sa voix argentine jetaient des sorts de tous côtés.

Oh ! combien ont été ensorcelés par cette petite magicienne !

Combien ont conservé le sortilège toute leur vie !

Elle n'avait pas de tanière alors , mais une chambrette où tout riait , où tout brillait , où tout chantait comme elle.

Les rayons s'y donnaient rendez-vous.

Gentilshommes et bourgeois , cavaliers et têtes-rondes voulaient à chaque instant envahir son logis.

Mais , défense expresse :

Beaucoup voulaient , peu réussissaient.

Aujourd'hui plus de cavaliers , plus de têtes-rondes ; un vieux chat noir , une chouette , un lézard , voilà les courtisans de la sorcière aux cheveux bruns et aux dents blanches , non , aux cheveux blancs et aux lèvres vides.

Elle était un culte alors , un culte impie , puisqu'on n'en doit qu'à Dieu . Aujourd'hui c'est une terreur.

Rivale de Dieu naguère , elle l'est aujourd'hui de Satan.

Sa puissance a changé de forme, mais elle est bien grande toujours.

Il est bien dur, cependant, de n'être aimée de personne après avoir été follement chérie de tant de cœurs. Bien cruel d'être en horreur à la jeune fille qui passe, au bambin qui se détourne, effrayé, de la hutte.

J'aime la sorcière.

On eût donné fortune et vie pour un de ses sourires ; combien de démenches se sont allumées à son seuil clos !

Le rustique enfant des épis donnerait volontiers vingt pistoles pour ne pas rencontrer la sorcière maudite.

Mais moi, j'aime la sorcière.

Juin 1864.

MUSIQUE DE LA PIÈCE D'OR.

Tin, tin, tin, din de lin de lin.

Suave cantilène !

Douce chanson !

**Quelle voix de soprano te peut être rivale !
Quel gosier de prima-donna !**

Tin, tin, tin, din de lin de lin.

**C'est la musique qui chante au cœur l'espé-
rance, que faire en effet sans pièces d'or !**

De lin de lin.

**Que n'as-tu beaucoup de compagnes, pièce
d'or au visage rayonnant !**

**Sans toi, rien ; pas de sourires, pas de dettes
payées, pas de fête au riant soleil, pas de len-
demain.**

Chante, ô douce musique de la pièce d'or,

chante dans le gousset plein , dans la bourse de soie.

Fais le duo , fais le trio , fais le septuor cela vaudra mieux ; chante en chœur argentin , cela vaudra mieux encore.

Tin , tin , tin , de lin de lin.

Que de joies paiera ta petite figure jaune. C'est un talisman , une amulette , une lampe d'Aladin , une baguette de fée.

Sans pièces d'or , pauvre sire , ne t'avance pas. Il n'a pas d'or , fi le vilain !

Pas de parchemins , pas de génie qui vaille la pièce d'or , la pièce d'or féconde et qui a fait beaucoup de petits.

Tin tin tin.

Place vite à Messire de la pièce d'or.

Tin tin tin.

C'est la clé de la mansarde , ce sont les médailles académiques dont le clair cliquetis vous a paru la pièce d'or.

Arrière , arrière. Laquais , chassez donc Messire du sixième étage , Monseigneur Pierre ou Jacques d'Églantine !

S'il aime les jeux floraux , libre à lui , nous préférons les jeux de bourse.

Tin tin tin.

Ah ! j'ai gagné beaucoup de pièces d'or. Elles chantent joyeuses dans mon porte-monnaie.

Il s'agit de les faire danser maintenant.

Elles sont si légères , elles redouteront à merveille.

Non , poète , ne fais pas cela ; toutes les danseuses : fillettes ou pièces d'or, sont volages et fallaces.

Cil est fol qui s'y fie.

Qu'en ferai-je donc de mes pièces d'or !

Admire leur émail tout d'abord , bois leur rayon de ton regard inaccoutumé.

Et puis , nabab que tu es , pare ton logis de toutes les plus fraîches fleurs. Fais un autel à ce petit Corrège , fais un bahut à ces livres chéris , un pardessus immaculé à cette couche , un rideau de neige à cette fenêtre.

Un bonheur à ta vieille mère , un souvenir à ton village , une part de ton festin à ceux qui n'en ont jamais.

Après cela ta chambrette pourra s'emplir de joyeux couplets , des couplets du printemps et de la jeunesse.

A propos , n'oublie ni tes serins au plumage

pâle, ni les passereaux, tes voisins, ni les hirondelles, tes hôtes.

Que tout ait part au banquet, même le moucheron d'argent.

Chantez tous en chœur : jeune poète, hirondelles, passereaux, petites pièces d'or qui donnez la joie à tout ce monde.

Juin 1861.

LA RUE DU SOLEIL.

Hélas, Messire Apollo n'y pénétra jamais.

Il aurait trop peur de s'y compromettre.

De s'y commettre avec une foule de choses immondes, de murs qui pourrissent, de guêpes qui bourdonnent, de reptiles qui grouillent, de saumures vieilles qui croupissent.

Quelle magnifique ironie !

La rue du Soleil.

Par cette voie sans lumière et sans pavé, il semble qu'on descende tout droit au logis de Monseigneur Satanas.

Et cependant, il fut autrefois, il y a deux mille ans peut-être, il fut un ravin fleuri, parfumé, tout illuminé de rayons, tout paré d'au-

rore et de rosée, tout fréquenté par les petits oiseaux, à la place de ce trou infect.

Que de fois, la fillette alla s'y parer de reines-marguerites!

S'y mirer dans le cristal, dormant au fond, encadré par la verdure soyeuse!

A cette heure des fromages, et dans chacun l'ermite de La Fontaine, des poissons dont les nageoires d'or et la cuirasse d'azur se sont flétries sous le sel rongeur et l'humidité malsaine des souterrains.

A cette heure de pauvres femmes chétives cachées dans les greniers, des portefaix blêmes qui vont quérir les choses infectes au fond de ces doks noirs.

De ces doks noirs qui s'étendent sous le sol.

O pauvre rue du Soleil!

Quand donc Phœbus Apollo voudra-t-il jeter un regard de compassion sur la voie dont il est le parrain, mais qu'il n'a jamais vue!

Un seul regard du blond frère de Diane la béatifierait.

Mais jamais!

La rue du Soleil sera toujours le sentier sombre dont le piéton joyeux se détourne, que le voyageur ne veut pas savoir.

Peut-être au moins que la lune ou l'étoile ont visité parfois la rue délaissée par son patron !

Non jamais la lune n'a tremblé, la rêveuse, la pensive, sur cette voie ; jamais l'étoile n'y a glissé un de ses rayons caressants.

A l'horreur, aux ténèbres de la rue du Soleil, pas même un doux reflet de mélancolie.

C'est une tristesse morne, sans parfum, qui serre le cœur.

Dans les rues solitaires poussent quelquefois, entre les cailloux, de petites fleurs, de l'herbe.

Mais non dans la rue du Soleil.

Toute végétation gracieuse est étouffée par les âcres senteurs, toute sève et toute onde bienfaisante aspirée par les caves putrides.

J'aime tant l'herbe dans les rues, et elle me console si bien des luxes insolents et des tumultes ricaneurs !

Aux palais même, Dieu jette parfois cette fraîche ironie.

Eh bien ! dans la rue du Soleil, pas moyen de retrouver ce qui pare souvent les splendides carrefours, malgré les proscriptions de l'édilité et la faucille des constables.

La rue du Soleil ne veut ni rayons, ni verdures, ni bouffées d'air à pleins poumons.

Et cependant, elle veut quelquefois peut-être
la chansonnette argentine de la fillette au cin-
quième étage.

Juin 1864.

LES REINES ENCHANTÉES.

Une de ces aurores, j'étais allé en pèlerinage chez la nature printanière.

La journée s'écoula dans la contemplation de toutes les merveilles qu'elle recèle en ses solitudes, comme de discrètes parures.

C'était le soir, à l'heure mystérieuse, où le jour et la nuit marient leurs clartés et leurs ombres.

Je me laissai moi-même magnétiser par cette influence de la végétation qui monte à la tête et au cœur, et semble attirer les créatures humaines vers les créatures végétales, pour les unir, les identifier, réaliser l'une des faces de l'amour universel.

Bientôt, les objets prirent à mes regards, un peu noyés dans cette atmosphère étrange, des formes que le dessin fixerait difficilement.

Le feuillage des peupliers et des charmes, légèrement empourpré par un reflet mourant du soleil, murmurait des cantilènes mélodieuses, mais singulières. Les roseaux et les plantes aquatiques, dont le ruisseau voisin baignait les tiges, semblaient frissonner sous un doigt inconnu. Des figures mi-voilées et radieuses apparaissaient fugitives, et disparaissaient dans l'azur verdâtre de l'onde.

Et comme la voix d'un instrument sonore et lointain, dont l'approche se faisait sentir par la vivacité croissante de la note, se fit entendre.

L'évocation magique, car ainsi je l'appellerai, ne semblait pas emprunter au son une signification bien distincte. Muette et confuse d'harmonie, elle procédait cependant avec une lenteur solennelle et saisissante, dont la poésie ne saurait être bien comprise que de ceux qui l'ont entendue.

Peu à peu, les accents devinrent plus précis, plus impérieux. Du sein des touffes d'herbes, ondulant comme une chevelure verte et soyeuse

sur le bassin, sortirent des figures blanches et vaporeuses.

Un rayon de lune donna en plein sur cet essaim d'apparitions, écloses du flot comme la déesse antique. Je pus contempler la grâce de la pose, la majesté du front, les plis royalement jetés des tuniques, la mystérieuse beauté de tous ces êtres. Réunies en chœur sur la crête de cette forêt d'algues fluviales, elles semblaient se soupirer muettement de mélancoliques confidences.

Et la vapeur du soir servait d'écharpe diaphane à chacune de ces féériques naïades, me cachant et me révélant tour à tour leur silhouette.

Puis elles se séparèrent par groupes, cinglant dans leur marche légère, qui semblait un vol ralenti d'hirondelle, vers le rivage, ou parcourant les sinuosités, étoilées de fleurs, de la savane humide.

Et elles se rassemblèrent de nouveau. Alors, l'instrument sonore et caché, dont les accents avaient modulé l'incantation magique, et des flûtes aiguës aussi anonymes que le premier, et dont le son avait quelque chose d'analogue aux tuyaux du vieux Syrix, entrelacèrent leurs accords.

Ce prélude fut suivi d'un silence.

Et puis, un hymne dramatique, chanté par toute la troupe mystérieuse. De la langue des dieux, je le traduirai dans l'idiôme des prosaïques mortels, métamorphosant l'or en airain.

LE CHOEUR.

Nous sommes les reines, les reines enchantées.

UNE VOIX DE SOPRANO, ÉCLATANTE.

Est-il bon, est-il glorieux de régner sur la race humaine? Est-il doux de refréner les convoitises, les orgueils, les ambitions, les jalousies, surnageant comme une écume épaisse sur cette mer aux flots mouvants qu'on appelle l'humanité?

UNE AUTRE VOIX DE SOPRANO, RÊVEUSE ET TENDRE.

Oh! combien vaut-il mieux régner sur la nature et le mystère, sur la nuit et les rêves à l'aile argentée. Oh! combien vaut-il mieux être les maîtresses du sourire, du doux songe, de l'espoir et des illusions au front rose!

LE CHOEUR.

Nous sommes les reines, les reines enchantées de la poésie, du mystère, de toutes les régions douces et lumineuses où sommeille le bonheur.

Juillet 1856.

MURMURE.

Je ne veux pas chanter de quelques minutes ,
mon luth est fatigué.

Paupière , baisse-toi.

Lèvres , ne soupirez , ne soupirez qu'à mon
oreille.... C'est trop encore.

Je ne veux pas même entendre le murmure.

Doux comme le susurrement des cascates
— il troublerait ma somnolence.

Rêves , ne fredonnez pas non plus.

Je veux dormir.

Avenir , passé , doux espoirs , fondez-vous dans
le nuage rose de ma cervelle oublieuse.

Pour un instant.

Pour un instant, toute lyre soit muette, tout
enchantement assoupi.

J'aimerai, je rêverai.... chut, dormons....

Je chanterai, je sourirai.... chut, dormons....

Je reviendrai, je retrouverai... chut, dor-
mons....

Dormons, dormons.

Dormons, dormons, doux rêve fais, je ne te
veux pas.

Dormons.

Juin 1864.

A MONSIEUR LE MARQUIS DE LA ROCHEFOUCAULD-LIANCOURT.

C'était la fée Mélusine, oh ! la gracieuse, oh ! la charmante, oh ! la terrible.

Elle a donné naissance à de grandes races allez ! à des races royales et à des races quasi-royales, beaucoup mieux encore : à des monarques de la pensée, à des favoris de la muse.

Elle fut la mère des Parthenay, des Lusignan, des La Rochefoucauld.

Les Lusignan régnèrent sur le tombeau du Christ, ils furent, à la suite de Godefroy et de Baudouin, les barons du Saint-Sépulcre — et puis, charmant contraste de l'histoire et de la poésie, ces fiers paladins bardés de fer, furent

les Rois de ce flocon de citronniers et d'orangers, né comme une fleur sur la mousse pétillante de la vague; ils furent maîtres de Cypris; oui, la charmante retraite de la déesse des amours antiques, ses bois parfumés, furent le fief des fils de Mélusine, des Amaury, des Guy.

O douce monarchie, ô suave séjour de la déesse traînée par des colombes !

Rois de Chypre et de Jérusalem, les Lusignan avaient pour cadets les fils de Foucauld de la Roche.

Ceux-ci ont toujours vécu à côté du trône capétien. Pourpre de l'église, manteau herminé des pairs de France, furent leur lot habituel. Mais la gloire des camps, mais la gloire du sénat, du forum et des amitiés royales, furent moins jalousées par eux que la gloire du poète et du penseur.

Un fils de Mélusine vint porter un œil hardi dans les replis du cœur humain, et scalper ce faible cœur. Il avait su les orages de l'âme et les tempêtes de l'ambition. Celle qui l'avait aimé était mieux qu'une reine, et si le sang de Robert le Fort coulait dans les veines de M^{me} de Longueville, elle avait la beauté, les grâces et l'esprit

dont l'histoire ne perd jamais le souvenir. Elle était la sœur du Grand Condé.

Plus tard, le martyr vint donner une auréole de plus aux fils de Foucauld de la Roche, à la descendance mystérieuse de la fée.

La Rochefoucauld-Bayers et La Rochefoucauld-Momont, illustres frères, saints pontifes, votre sang est encore inscrit en caractères doux et terribles sur les murailles des Carmes.

Et puis, le culte de l'art ne se perdra plus dans cette féodale race. Des mains religieuses y conservent et y recherchent toujours les belles choses du passé littéraire.

Une fée gracieuse les mit au monde, ces Marsillac, ces Liancourt et ces Doudeauville. Ils sont donc les hommes-liges de la poésie.

O nobles sires, cela m'agrée en vous, non moins que votre fière et franche devise : C'EST MON PLAISIR.

Juin 1864.

PÈLERINAGE A UN CIMETIÈRE OUBLIÉ.

Loin des chemins de fer et des usines, sous des ombrages au moins qui nous les voilent, il est heureux de pouvoir encore rêver et vaguer, sans autre bruit que les vocalises des rossignols et le bourdonnement des moucheron d'or.

Non loin de Bordeaux, à Bègles, j'avais eu la pensée de revoir des sites où mon enfance avait une patrie à certains jours.

Bien des choses ont changé; l'industrie contemporaine a coupé ces vertes campagnes, un peu marécageuses peut-être, mais qui me paraissaient un Eden, parce que c'était la seule verdure qu'il me fût donné périodiquement de voir. Elle a détruit bien des héritages, bien des

chaumes séculaires entourés de leur jardinet ; mais il reste encore une immense étendue de terrain livrée à la solitude, à la végétation, aux fleurs, au silence, aux petits oiseaux.

A l'aventure et m'efforçant de renouer connaissance avec toutes les figures muettes du paysage, je vins à heurter un seuil modeste et grandiose à la fois : celui de la maison de campagne du Grand Séminaire. Cette villa des jeunes clercs contient plus d'ombre et plus de mystère. La vie lévitique s'y présente sous un aspect gracieux et grave. Ce jour-là la tribu sacrée était à ses études de la ville et du sanctuaire ; ses champs étaient donc livrés tout entiers à la solitude et au silence.

Je m'avançai jusqu'à un petit jardin enclos d'une palissade de bois peint, et posé à l'ombre de la chapelle comme sous la garantie d'une promesse. Dans cet espace de quelques pieds carrés dorment quelques jeunes gens, frappés, pleins d'innocence, au milieu de leurs travaux. Victimes candides de la mort, ils n'eurent ni le loisir ni la volonté de connaître le monde, qui ne les saura jamais non plus. Fleurs coupées aux premiers jours de la carrière, ils germent dans ce champ

étroit et fécond pour la moisson de l'immortalité.

Sur les croix de bois noir qui les abritent, la plupart des noms et des inscriptions latines sont effacés. Un souvenir vague les embrasse dans une commune prière, car la mort est oublieuse; mais au moins ils dorment parmi les fleurs, sous de beaux ombrages, au milieu d'une végétation luxuriante, et toujours obstinée malgré le rateau de l'émondeur, assurance de vie dans le sein de la mort.

Un rayon du soleil couchant dorait ces humbles croix, et moi, découvert et attendri, je priai pour ces prématurés enfants du sépulcre, pour ces solitaires du trépas qui ont voulu dormir loin de la nécropole commune et de ses grandes foules, — sous plus d'ombre, en famille, sous les pieds de leurs frères, au chant des pinsons et des alouettes.

Des cyprès, luxe végétal dans ce modeste asile funéraire, des plates-bandes entretenues par des mains fidèles, et ornées sur les tertres les plus récents, voilà la part de l'homme; celle de la nature et de Dieu est de beaucoup la plus riche et la plus belle.

A mesure que les versets du *De profundis* s'échappaient de mes lèvres, des larmes et des souvenirs jaillissaient aussi de mon cœur. Ce n'étaient plus là les tombes royales de St-Denis, les villes mortuaires de l'Égypte, les palais funèbres que les opulents du siècle érigent aux portes de nos cités ; mais il y avait là, jeunesse, vertu, peut-être quelque science.

Trouve-t-on tout cela sous les mausolées de bronze et de marbre qui recouvrent le néant d'une vie et le néant d'un cœur ?

Dans ce fouillis d'herbes dort un jeune sous-diacre dont la piété paternelle entretient la couche dernière avec un soin tout religieux. Lui, au moins, a une croix en fer ouvragé ; son inscription est lisible ; des fleurs autres que celles des champs fleurissent sur son cœur brisé avant le temps : c'est GRILHON SUBDIACONUS.

Près de lui, un jeune diacre, Vally, est étendu sous la pierre blanche et humble qui, à moitié voilée par les plantes de toutes sortes, tranche encore au milieu de cette sainte pauvreté. J'ai admiré, dans le style lapidaire de l'inscription, ces mots si expressifs :

Hujus sæculi hospes, non civis

Derrière toutes les tombes, ou plutôt les saillies de terrain qui indiquent la présence d'un être créé, comme la pyramide légère du sol soulevé indique le voisinage de l'animal aux yeux myopes; derrière toutes les couches de ce dortoir funèbre (koimèterion), sont rangés quelques morts de la Société de St-Sulpice, humble et anonyme congrégation de St-Maur. Ces Bénédictins séculiers, ensevelis dans la solitude, les livres et l'oubli du monde, sont morts avant de mourir. Ils cherchent et trouvent, comme les savants religieux auxquels je les compare, mais on ne le sait pas.

Une main généreuse sans doute, mais cachée, de leur corporation, aura fait élever les trois ou quatre bornes, semblables à des termes antiques, sous lesquelles dorment M. Augier, M. de Tartonne, M. Bouny. Ces monuments de petit module, avec cette brève inscription : Augier P. S. S. (*Presbyter Sancti Sulpitii*), en fonte inoxydable et caractères à relief, possèdent un cachet artistique : sévère et gracieux, qu'on ne peut méconnaître.

Pique de Tartonne, couché là depuis bien longtemps, fut un type militaire. A lui, Mgr d'A-

viau dut son salut dans les Cévennes, pendant les jours orageux.

Ainsi, maîtres et disciples se trouvent dormir, côte à côte, dans l'attente du jour de la Résurrection. Solitaires et abandonnés au premier coup-d'œil, ils paraissent ensuite bien plus unis à leurs frères, encore pèlerins du val douloureux, bien mieux consolés par leurs prières quotidiennes que la nombreuse population de nos cimetières. Hommes et chrétiens, trouvons dans notre cœur une prière pour tous : soulagés et délaissés.

Mai 1856.

LA VIGNE ET LE FLEUVE.

—

LA VIGNE.

Mes rameaux verdissent à l'horizon, sur tous ces coteaux à croupe rebondie dont la chaîne ne s'éteint pas à la borne du regard. Dans la nue rose on devine leur interminable prolongement.

LE FLEUVE.

De mes ondes d'argent, je baigne ces côtes où tu déploies ta dentelle. Je donne la sève à leur flanc. Sans moi, tes branches amaigries, maigri-raient encore davantage, s'allongeraient dans l'é-tisie, et au lieu de la grappe d'or tu porterais peut-être la baie verte et amère, nourrie par le mince filet d'humidité.

LA VIGNE.

Je t'en suis reconnaissante, mon cher Fleuve ;

heureuse de tremper mes racines dans ton flot, dans le flot qui vient indirectement de toi du moins, qui monte de toi dans les entrailles de la colline, je le suis aussi de mirer en éventail mon feuillage dans ton eau blonde.

LE FLEUVE.

Ce n'est pas le seul service que je te rends. Plus près de ma source, cette eau blonde dont tu parles est encore du cristal. Mêlée à la pourpre de ton nectar, à la topaze généreuse qui sourit dans le flacon — lorsque la grappe était moins sombre — je les corrige, j'en tempère les ardeurs et les dangers. Je les rends inspiratrices, j'en fais l'élixir du courage et de la poésie. Toutes seules, elles solliciteraient toujours les lèvres, et finiraient par engendrer à l'âme la folie, au corps l'énervement.

LA VIGNE.

Sais-tu que pour un Fleuve, tu parles admirablement. Tu sais faire au besoin des harangues cicéroniennes, et tu n'as garde d'oublier la plus chère des qualités oratoires : la longueur.

LE FLEUVE.

Peut-on ne pas bien parler et longuement,

lorsqu'on parle de toi, lorsqu'on parle avec toi, lorsqu'on vit avec toi, et que marchant avec lenteur vers l'Océan, on sert de ceinture à tes odorantes forêts !

LA VIGNE.

Merci, mille fois merci, aimable Fleuve. C'est vrai, mes *règes* disposées en bataille depuis les Pyrénées jusqu'à l'Atlantique, ne te perdent jamais de vue.

LE FLEUVE.

Tout n'est pas fini avec des paroles et des regards ; sans me préoccuper des services que je t'ai rendus en nourrissant tes racicules et en calmant tes effervescences dans la coupe, je veux continuer mon œuvre activement et sans fade galanterie.....

LA VIGNE.

Je devine, Fleuve ami. Devant la grande cité, caravansérail des deux-mondes, tu portes au repos sur leurs ancres mille vaisseaux venus de tout vent. En face d'eux des chais immenses recèlent le jus de mes grappes, bruni, doré, empourpré davantage par les manipulations savantes, par le séjour dans le bois, par la réclusion dans le

verre. Revêtu de l'estampille du négociant, comme d'un nobiliaire sceau, il va sur ces carènes. Elles le porteront, grâce à tes flots, jusqu'à ces vagues, messagères entre les diverses latitudes du globe.

LE FLEUVE.

J'aurais vraiment trop d'orgueil, si je voulais écouter les caresses de ta parole. Mon humble courant sert de véhicule à la précieuse liqueur, mais si peu de temps ! Les lames la berceront des mois entiers et à travers des milliers de lieues.

LA VIGNE.

Tu m'avais donné la vie, tu m'avais empêché de devenir la mort, tu sers encore de trait d'union entre moi et l'Océan, entre moi et les plages colombiennes ou australes.

LA VIGNE ET LE FLEUVE.

Tous les deux unis dans la gratitude et dans l'amour, chantons cette ambroisie qui fait naître l'illusion, le bonheur et le génie. Chantons cet arôme étrange... sa puissance on la devine et on la redoute, même sans la goûter et sans l'aimer.

Juin 1864.

COUPS D'ORAGE.

Taisez-vous artilleries meurtrières, Dieu veut parler à son tour.

Vous choisissez le jour bien éclatant, pour mettre le soleil contre vos ennemis.

Dieu choisit la nuit bien sombre, où pas une étoile au front des cieux.

Là, quand tout est noir comme au jour où la lumière n'était pas encore, noir comme les ténèbres, noir comme l'enfer, commence à rugir sourdement la menace divine....

Oh ! que la jeune fille a peur dans sa couchette aux blancs rideaux.

Le bruit se rapproche, il est sec, saccadé, crépitant, plein de colère....

O Dieu du ciel, qu'allons-nous devenir !

Vite allumons le cierge béni qui nous est resté du Jeudi-Saint. Mettons-le sur la table enveloppée de sa nappe immaculée. Le rameau, consacré posons-le à côté du cierge, et devant le crucifix d'ivoire que nous légua notre aïeul, prions, prions avec ferveur.

Ah ! vous voulez toujours de la révolte ; ah ! vous voulez toujours blasphémer ; ah ! vous me jetez l'outrage ; vous lancez la boue à mon ciel bleu quand il n'a que des sourires et des rayons ! Attendez, mes vengeances sont des vengeances royales ; mes flèches sont trempées dans la flamme et s'enivrent de sang.

Oh ! que la jeune fille a peur dans sa couchette aux blancs rideaux.

Des caractères mystérieux, des hiéroglyphes sinistres se tracent en zig-zag sur la noire tunique du ciel.

Prions, prions avec ferveur !

Il y a dans ces coups de tonnerre des rugissements de lion, des hurlements de chacal, des grognements de fauve réveillée !

Oh ! que la jeune fille a peur dans sa couchette aux blancs rideaux.

Et les éclairs se succèdent de seconde en seconde ; ce n'est plus la nuit, ce n'est plus la sombre préparation et la promesse lointaine, c'est un jour plus brillant que le plus beau jour, mais brillant d'un éclat blafard.

Une illumination satanique, un reflet du visage glorieux et flétri de l'ange vaincu.

Roulements, déchirements des nues épaisses qui se heurtent ; flots tourmentés par l'orage et qui se choquent en gémissant ; vents qui sifflent en délire dans les corridors ; âmes qui se réveillent dans le cimetière éclairé *a giorno*, quel concert, grand Dieu, quel concert !

Prions, mes frères, prions enfants pleins d'innocence, vieillards pleins de jours, femmes pleines de foi, prions pour que Dieu n'extermine pas la race humaine.

Pardon, Seigneur, pardon pour tant d'iniquités et d'insultes à ta majesté divine !... Il y a plus de dix justes dans Sodome....

Oh ! je ne me vengerai pas ? Je ne me vengerai pas de cette ligue méchante, et douceuse au besoin, formée contre mon nom ; formée contre mon nom dans le souterrain, formée contre mon nom au grand soleil ?

Pardon, mon Dieu, pardon ! Grâce devant ces âmes enfantines, grâce devant ces cheveux blancs jamais ternis, devant ces femmes qui t'aiment, devant ces martyrs qui versent et verseront leur sang pour ta gloire !

Les rugissements de la colère divine redoublent....

Oh ! que la jeune fille a peur dans sa couchette aux blancs rideaux.

Une flamme immense a recouvert la maison, éteint le cierge, prosterné les petits enfants.

On n'a pas entendu le coup.

Un navire en rade a coulé bas sous la foudre.

Nous l'avons su le matin.

Oh ! que la jeune fille a peur dans sa couchette aux blancs rideaux.

Les petits enfants, les vieillards et les femmes ont prié, mais que de jeunes filles se sont pâmées d'effroi dans leur couchette aux blancs rideaux !

Juin 1861.

NOUS NE VOULONS PAS VIEILLIR.

Non !

La jeunesse aux ardents sourires, nous ne la voulons pas quitter.

Nos cheveux blonds ou noirs, nous n'en voulons pas changer l'or et l'ébène en neige.

Nous voulons toujours aimer.

Ah ! les jours s'entassent sur les jours ; l'aurore succède à sa sœur, aussi fraîche, aussi parfumée qu'elle, mais on dit que moi, je fais un pas de plus vers la mort.

Oh ! ce serait affreux, c'est impossible.

Mais cela est.

Comment ! il me semble que j'ai dans mon sang plus de sève tous les jours, à mon œil plus de rayons, à mon cœur plus de tendresse, à mon

bras plus de vigueur, et ce serait un pas de plus vers la tombe?...

Oui, le chemin qui mène au sépulcre, est semé de fleurs, tout embaumé, tout enchanté.

Oh! non, nous ne voulons pas vieillir, nous ne voulons pas mourir!

Nous nous cramponnerons à la jeunesse, à la vie, avec une ardeur que rien n'éteindra, une force que nulle force ne brisera.

Nous voulons toujours être les hommes de l'illusion, nous en bercer, nous en nourrir.

Nous voulons que l'ivresse soit notre vie, l'oubli charmant notre couche, une couronne de roses notre royale couronne de jeunesse.

Toujours nous aurons dix-huit ans, vingt ans, trente ans au plus.

Jamais nous ne dépasserons ce terme gracieux, et si l'horloge cruelle sonne d'autres heures au cadran de notre existence, nous ne les entendrons pas.

Chantons, rions, enivrons-nous, baignons-nous dans le bain parfumé de la mollesse.

Mais la vieillesse viendra, quoi que vous fassiez, ô jeunes hommes; malgré tous vos sourires, ô jeunes femmes.

La vieillesse, oh ! non , puisque les années nous ne les compterons plus. Nous ferons comme l'aurore toujours nouvelle, nous rajeunirons chaque matin.

Nous donnerons tant d'illusions à notre cœur, tant de mensonges chéris à notre imagination, qu'un perpétuel sourire illuminera nos lèvres et notre front.

La ride ne s'y pourra creuser.

Nous palpiterons à cinquante ans, à soixante ans, à un siècle passé, pour la poésie, le droit, le malheur, la beauté, l'avenir.

Ou plutôt nous aurons toujours dix-huit ans, toujours vingt ans.

Nous ne voulons pas vieillir ; oh ! non, nous ne voulons pas vieillir, nous ne voulons pas mourir.

Mon corps ne sera jamais un cadavre décharné, ma voix un frêle balbutiement, ma tête un crâne oscillant et dénudé ; toujours droite et fière je la porterai, ma voix, musicale et caressante, mon pied, rapide.

Nous ne voulons pas vieillir.

Il se pourrait faire qu'un jour, moi qui trouve le monde trop petit, tout enchantement saisi au-

dessous de mon rêve, il me fallût, par le pénible sentier de la décrépitude, arriver jusqu'au néant !

Non, je serai jeune toujours, je serai jeune à cent ans ; et par delà cette tombe qui m'effraie, je monterai dans l'éternelle jeunesse, dans l'éternelle vie.

Un printemps plus voilé, plus attristé peut-être les derniers jours, me servira de passage au printemps qui n'aura jamais d'automne.

Nous ne voulons pas vieillir.

Vieillir, ce serait végéter dans la faiblesse, dans un fauteuil, dans un coin retiré, dans un vulgaire silence.

Au contraire, il nous faut des chants dont le rythme éclatant s'élève jusqu'aux nues, de la lumière à torrents, des fleurs à jonchées, de l'ivresse et de l'amour.

De l'ivresse à chaque aurore, de l'ivresse à chaque soir.

Nous ne voulons pas vieillir. Nous voulons, jeunes tous les jours un peu plus, franchir le sépulcre comme un fossé de roseaux, pour rejoindre la prairie prochaine, plus verte, plus riante, et y poser à toujours notre wigwam.

A PROPOS D'UNE CHAUVESOURIS.

Des lecteurs, si tant est que j'en aie, diront sans doute : Mais ce pauvre poète, ce pauvre fol insiste toujours sur les souffrances de l'animal, sur les tendresses qu'il lui faudrait prodiguer.

N'est-ce pas excessif !

Non, non, ce n'est pas excessif. Il serait bon d'avoir vu comme moi, de voir tous les jours, les crimes innombrables qui se commettent impunément, bien mieux, avec l'approbation fréquente de ceux qui devraient le moins approuver.

Notez-le bien, l'assassinat d'une créature de Dieu, sa mutilation ou ses tortures, sont un crime que bien des larmes et des repentirs peuvent à peine laver. Quand on comprend la di-

gnité de l'être organique, de l'être animé, rendu sensible et aimant par le Maître de la vie, on ne peut rester froid devant les douleurs d'une bête, même prétendue monstrueuse ou immonde.

Et qui nous dit que l'homme, cruel, méchant, abruti et sans pensée comme sans tendresse, vaut mieux à l'œil du Très-Haut que cet animal !

Je crois, au contraire, que l'animal, même immonde, vaut mille fois plus.

Hier soir, — tous les jours j'ai un de ces brisements de cœur que la solitude seule pourrait éviter, mais que la grande ville présente à chaque instant, — j'étais sorti, et je parcourais d'un pas rapide l'un des plus brillants forums de la cité, lorsque j'aperçus un rassemblement.

Il ne faut pas grand chose pour ameuter les passants, et la niaiserie des races humaines est quelque chose de miraculeux.

Quel était le point de mire de ce public, de cet auditoire, de cette foule entassée ?

Peut-être un orateur de carrefour, un charlatan au costume d'or, deux hommes qui s'assommaient sous la protection des curieux.

Non, c'était une chauve-souris que le plomb, peut-être le piège de quelque bambin, avait es-

tropiée à l'aile, et qui ne pouvait plus voler, plus se dérober à la curiosité brutale.

Ils étaient tous là : gamins féroces, jeunes femmes à l'œil noir, dandys en binocle, damoiselles couvertes de soie et de velours, ouvriers la truelle sur l'épaule, flâneurs dont un pareil spectacle est le beau idéal, et, pour couronner, un alguazil indifférent, dont la présidence grave maintenait la part de chacun aux contemplations de l'agonie.

Déjà, non contents de voir, les spectateurs irritaient les blessures de l'infortunée avec des morceaux de bois, lui plongeaient de petits bâtons dans la bouche, dans les oreilles.

Et la pauvre bête de gémir, de pousser de petits cris désespérés !

A chaque angoisse nouvelle de l'animal, rires joyeux et argentins des belles dames, rires sonores des beaux messieurs et des voyoux.

Je voulais lancer ma protestation contre ce crime abominable, mais j'y renonçai. Mes premières paroles furent accueillies par l'indifférence, bien mieux, par le mépris général.

Défendre une chauve-souris, n'est-ce pas le comble de la démence, et un homme qui s'abaisse

à plaindre un petit monstre qui agonise douloureusement ne mériterait-il pas qu'on lui fît le même sort !

J'offris cinquante centimes au premier qui voudrait tuer la bête tout d'un coup, et mettre un terme à ses souffrances.

Personne n'eût la générosité de les accepter.

Il était bien plus doux de savourer cette pénible mort, prolongée, prolongée toujours !

Enfin, une pauvre femme, que Dieu la comble de toutes ses bénédictions ! qu'une place lui soit donnée au ciel parmi ceux qui ont aimé et soulagé ! une pauvre femme vint avec un vase rempli d'eau et y fit tomber doucement la chauve-souris. Elle l'emporta chez elle pour la laisser mourir paisiblement, loin de la main impitoyable des enfants et de l'œil féroce des hommes.

Rafraîchie, endormie par l'onde, la pauvre petite bête a pu au moins passer au sommeil libérateur de la mort, en oubliant un peu ses dernières afflications.

Juin 1864.

LE MÉNESTREL BOITEUX.

Il n'était point né pour être ménestrel.

Sa mère le fit mousse au sortir du berceau.
A force de larmes et de coups de garcette, il devint matelot.

Mais, à Navarin, il se cassa la jambe sur le vaisseau qu'il abordait.

Et, depuis, il est ménestrel.

Le matin, de sa couche et de son taudis posés très-près du nuage, il se lève rapidement pour faire une longue journée.

La ville est grande, la banlieue l'est davantage; les sous sont rares, les liards pénibles à ramasser.

Donnez, donnez au ménestrel.

Ce n'est plus de fin velours et de damas soyeux qu'est vêtu le nautique ménestrel, comme ses pareils du Moyen-Age, c'est d'un haillon d'uniforme, débris de sa gloire passée.

Sur ses boutons, jadis dorés, se lit encore :
Équipages de ligne.

Sic transit gloria mundi.

Son épaule boiteuse s'appuie sur une béquille de bois nouveaux, et souvent ce bâton protecteur lui sert à attirer la pièce de métal tombée de la fenêtre.

Son répertoire est peu varié : quelques souvenirs du gaillard d'arrière, les chants qui aident le hissage, les psalmodies bizarres où s'enchaînent en des mots baroques les préoccupations matérielles du nautonnier, voilà ce que nous sert inévitablement le rapsode.

Comme Homère, il n'est point aveugle, mais, comme lui, il est indigent.

Comme le fils de Méléside, il n'est pas un homme de génie, mais, comme lui, son chant a parfois touché le cœur aumônier et pauvre de la villageoise.

Peu de louis lui tombent des palais dont il longe chaque après-midi les portiques de marbre,

mais beaucoup d'oboles de cuivre tombent à ses pieds de l'huis de la chaumière ou de l'œil-de-bœuf de la mansarde.

Parfois son baryton prend de la grâce et de l'élan ; il chante le grand mât d'où l'on voit l'Océan , la vergue où niche le mousse , la mouette qui rase le pont de son vol , et la vague endormie qui clapote autour de la quille.

Il dit ensuite sa lutte , sa blessure , son triste repos , son adieu à la mer.

Et l'ouvrière émue laisse glisser l'aiguille de ses doigts. Elle travaille beaucoup pour vivre un peu , mais une pièce de monnaie sortira de sa poche pour soulager le pauvre matelot.

Et le forgeron qui bat l'enclume s'essuie le front , prend un denier dans son sac de cuir : Frère , accepte l'humble tribut ; nous pouvons tous être malheureux.

Donnez, donnez au pauvre ménestrel !

Voici venir le temps où mon ancienne frégate va partir de Brest , et je n'y serai pas.

Comme elle était gentille ma frégate , et comme , moi six centième , je la parais avec amour , je lavais ses flancs avec une coquette propreté !

Aujourd'hui, je ne navigue plus que sur le pavé des grandes villes. Le sol des vagues est infiniment plus doux ; elles bercent au moins, et ma jambe boiteuse, ici ressent une douleur sur chaque grès qui sert de parquet à la cité.

L'Océan immense laisse rêver tout à son aise ; c'est à peine si je puis placer ma chanson au milieu du fracas des chars, des clameurs mercantiles, de l'invitation des colporteurs, du marteau de l'atelier.

Donnez, donnez au pauvre ménestrel, si vous l'entendez, si vous le voyez, si sa romance ne vous paraît pas trop monotone.

Juin 1864.

DANS CETTE FOULE.

Flots de têtes humaines qui se pressent, se poussent, ondulent.

Chauves, touffues, blondes, brunes, noires, grises, neigeuses.

Les unes dépassent les autres comme des épis plus sveltes, les autres s'abaissent comme des tiges naines.

Ces hommes qu'on ne pourrait compter, dont on entend le bruissement lointain comme le bouillonnement de la cascade, sont les uns des hommes de génie, les autres des idiots ; ceux-ci des âmes pures et dévouées, ceux-là des êtres noirs de crimes.

Tous confondus dans la plus parfaite égalité.

Pas d'autre domination que celle de la taille plus élancée, de la tête plus aérienne.

Le million, le milliard de pensées, de paroles qui circule dans cette tourbe immense, quelle main saura le fixer sur le papyrus, quel souvenir le conserver !

Les mots de charité, d'amour, de compassion, mais surtout les sarcasmes, les calomnies qui tuent si vite et si bien, pourra-t-on saisir leur vol épais comme d'un essaim d'oiseaux, comme d'un nuage d'insectes au-dessus de cette foule !

Il y a certes beaucoup de vie, beaucoup de sève, beaucoup de force, beaucoup de jeunesse dans cette masse humaine.

Bien des mystères et bien des avenirs se cachent dans sa confusion.

Celui-ci sera vainqueur, cet autre roi, quelques-uns maîtres de la lyre, un petit nombre sur les autels, beaucoup dans les splendeurs de l'opulence, bien plus dans les catacombes de la misère.

Cet enfant blond fera parler le monde de lui, et le tiendra captif sous l'autorité de son glaive ou de sa parole. Son voisin ne règnera que sur un échafaud, et sa célébrité sera celle qu'on redoute.

Mais dans un siècle, il ne restera pas un seul épi de cette moisson humaine, pas un seul de ces êtres dont les myriades s'étendent à l'horizon.

Ils seront tous à l'état de poussière, mêlée à cette poussière qui voltige sur leurs fronts.

Tous seront morts, tous, si loquaces, si éloquents parfois aujourd'hui, seront muets; aucune voix amie ne pourra se faire entendre à leur oreille : elle sera fermée à jamais....

Eux qui se croient souvent le passé et l'avenir, l'univers et la gloire; eux qui se croient tout et qui ne pensent pas que jamais le sourire puisse s'éteindre, l'orgueil s'évaporer, ne seront rien alors, et le souvenir de la plupart n'existera même plus; la mémoire de quelques-uns sera une moquerie ou une insulte.

Tous ceux qui sont là, avant un siècle, avant que le soleil ait vu cent fois la terre s'éloigner et se rapprocher périodiquement de lui, tous ces hommes, toutes ces femmes, tous ces enfants ne seront plus.

Debout, comme pour les jours sans fin, on ne dirait pas qu'ils puissent jamais tomber.

Avant un siècle, dans un siècle tout au plus, un doigt mystérieux les couchera pour ne jamais

qu'ils se relèvent, les endormira pour que jamais ils ne se réveillent.

Poètes, muses, pontifes, rois, empereurs, tous seront morts dans un siècle.

Le bruit qui se fait autour de leur nom, de leur lyre, de leur trône, on ne pourra même en deviner l'écho dans ces ténèbres, dans ce silence.

L'or de leur diadème, l'ivoire de leur luth vivra bien, lui, mais leur main glacée ne sera plus même un ossement.

Juin 1861.

A L'AVENIR ET AUX INDIFFÉRENTS.

Ces chants auront-ils un avenir, obtiendront-ils un regard sympathique !

Leur avenir sera peut-être d'un jour, et moi seul je les lirai.

Mais n'importe, faisons-nous l'illusion d'une longue durée. Les illusions sans nombre dont notre vie est semée, s'augmenteront d'une de plus ; quel mal y a-t-il à cela !

Des lecteurs, j'en aurai peut-être un, peut-être une.

Et ce sera toujours assez de penser que mon cœur va à un autre cœur, ma pensée à une autre pensée.

Rien ne m'empêche, d'ailleurs, de croire que

mon livre remuera le monde et que la gloire m'attend.

Que des rayons d'or me serviront de couronne, et que l'humanité me proclamera l'un de ses plus illustres enfants.

Ces mirages enchantent l'imagination, et puis quand la déception arrive, on a du moins joui quelques jours de cette fleur sans fruit qu'on appelle, qu'on peut appeler du moins : la gloire espérée.

Je puis donner à ma lyre, qui n'est peut-être qu'une guitare, toutes les cordes des maîtres ; je puis me figurer que la muse a daigné cohabiter avec moi et me dicter quelques pages.

Je puis rêver que les Rois me liront, que les belles dames diront avec un doux sourire : C'est un poète.

Je puis, ivre d'orgueil et d'espoir, tracer à mon œil séduit l'image des villes bâties par ma parole, des mondes soulevés par mon chant enthousiaste, des hommes et des dieux entraînés comme les tigres par la mélodie de ma voix.

Demain, pas plus tard, je saurai que pas une âme ne se soucie de mes cantilènes — elles sont en prose d'ailleurs, — que pas une corde ne

vibre en écho aux prétendues cordes de ma prétendue lyre.

Bien mieux, plusieurs me liront peut-être pour avoir le plaisir de dire : Ces chants ne valent pas même le monotone refrain de l'aveugle.

Je m'en consolerais, et je ne perdrai pas la joie de mon cœur, parce que j'ai chanté pour chanter d'abord, et puis parce que j'ai pu exhaler mes désirs, mes espérances, mes indignations, mes pitiés.

C'est beaucoup, c'est immense.

Donner une issue à tout ce qui gonfle notre cœur, c'est le soulager, le rendre léger, frais et vivace.

Si mes chants de vile prose ne valent pas le métal que le ferrailleur rejette, ils m'ont créé beaucoup de bonheur et d'illusions. — Je croyais toucher en murmurant ainsi, je croyais atteindre la réalisation de tous mes ridicules rêves, de tous ces rêves d'amour, de colère ou de larmes.

Non jamais je ne me lasserai de le répéter, non jamais notre cœur n'aura assez d'illusions.

Et si mes chants sont bons, chaleureux, émus, rien n'y fera, ni le silence, ni le mépris, ni l'indifférence, ni la haine.

Avenir mystérieux, je te confie mes soupirs et mes élans. Veux-tu t'en faire le complice ! tu m'obligeras beaucoup.

Indifférents au masque souriant et fier, je ne vous confie pas mon livre. Il pleure, il croit, il espère, il rugit quelquefois. Vous dédaignez et mes pleurs et mes sourires ; vous haussez les épaules à mes colères et à mes compatissances. Mon livre n'est point pour vous.

Juin 1864.

POST-SCRIPTUM.

J'avais terminé ma collection de versets et de répons, que je serai peut-être seul à chanter dans la petite chapelle, érigée en temple par le rêve orgueilleux de tout poète.

Et puis je me décerne ce titre de poète un peu gratuitement. Je ne suis très-probablement qu'un pifferaro.

Encore les pifferari observent-ils une certaine mesure, et je n'ai pas même le don d'enchâsser dans le rythme les vagabondages de mon imagination.

J'avais, dis-je, complété toutes les graines de mon pauvre chapelet, lorsque je me suis aperçu

qu'il me restait bien des choses à chanter, à sourire et à pleurer.

A pleurer, qu'ai-je dit ! Si l'on pleure ou si l'on plaint, il faut soigneusement cacher cette ignominie. Les larmes ne sont pas amusantes du tout, et nous vivons dans un siècle qui veut surtout être amusé.

Je ne pleurerai donc plus ; je ne plaindrai plus jamais ! Peut-être mes compassions attirent-elles davantage l'insulte et le coup sur les victimes.

Rire, mais je n'en ai pas envie. Que celui qui voit tout en surface légère se contente d'effleurer. Tout lui est riant ou comique.

Il est fort heureux. Moi aussi j'ai parfois envie de rire, mais ce rire, on l'a pu voir dans quelques-unes des pages de mon livre, se tourne bientôt en amertume.

Parce que le sentiment des injustices humaines domine toujours, et qu'on ne peut rire longtemps quand on sait bien les sourdes complicités sous lesquelles nos candides confiances iraient s'abattre à tire-d'aile.

Chanter, eh ! mon Dieu, nous chantons souvent sans en avoir le moindre désir, et seulement parce que nécessité fait loi ou que notre lyre

souffre et se plaint dans un coin. Il faut agiter ses cordes pour la soulager un peu.

A certains jours, nous sommes sans voix et nous chantons tout de même.

Est-ce que la chanteuse à la porte des cafés ne fait pas la roulade souvent lorsqu'elle voudrait regagner sa couche ou s'asseoir à la table frugale, et quelquefois tomber de lassitude sur la marche hospitalière !

Ainsi, qu'on me pardonne si j'ai trop longtemps chantonné dans ce livre à robe chamois; on ne m'y reprendra plus, et je ne chanterai même pas pour moi-même et dans mon cabinet; je ne jetterai plus au public le superbe défi qui précède ce Post-Scriptum.

Il faut être fort pour se permettre de ces licences, et un pauvre hère comme moi n'a rien de mieux à pratiquer qu'une hutte au fond des brésiliennes forêts.

Abattre du caoutchouc, couper de l'acajou, devenir gentleman-farmer chez les Guaranis de l'Amazone, voilà ce qui vaut mieux que d'être poète, poète *in petto*, poète dans sa propre opinion et nullement dans celle des autres.

J'avais lancé sur le papier cette boutade de

découragement ; j'avais l'encre mauvaise ce matin. Mais le rayon de la vérité et de la justice est venu reluire au-dessus de cette page.

A quoi bon ces abattements prématurés ! Ne vaut-il pas mieux s'en tenir aux simples déclarations de mon dernier refrain !

Ne vaut-il pas mieux, quoi qu'il arrive, réserver encore de modestes harmonies et de sincères enthousiasmes, pour tout ce que je n'ai pu chanter encore !

Pour les hirondelles dont on ne respecte plus les nids, pour les chiens de chasse qu'on bat de verges tous les matins et qu'on excite à la féroce curée, pour les morts dont l'asile est violé et dont les ossements vont pêle-mêle à la confusion du charnier et à l'absence de croix, pour les vieillards que leurs enfants poussent à coups de bâton vers l'hospice, pour les pauvres créatures que les manufacturiers condamnent aux travaux forcés et au rachitisme dans les usines.

Pour les Maronites, pour l'Irlande, pour les nègres du Brésil et de Cuba, pour Dieu crucifié de nouveau dans toutes ces victimes !

Juin 1864.

FIN.

TABLE.

	Pages
Prélude	4
Jeunes filles et Madones	6
Le Piano , la Harpe et la Voix	44
L'Urne de la Naiade (hellénisme)	47
Le Caillou et la Princesse	20
Franz et Hannah	24
La Cavatine du Rossignol	28
La Montagne	34
Teutonia	35
La Mort	39
Prière à Dieu	42
Le Moineau	46
De la Chasse	49
La Clochette et la Cloche	52
Rorate cœli desuper	57
Andante	64
Andantino	65
Magdalena	69
Le Chant de l'agonie	74
La Nuit dans la Forêt	77
Le Renouveau	80
Les Farandoles et le Captif	84

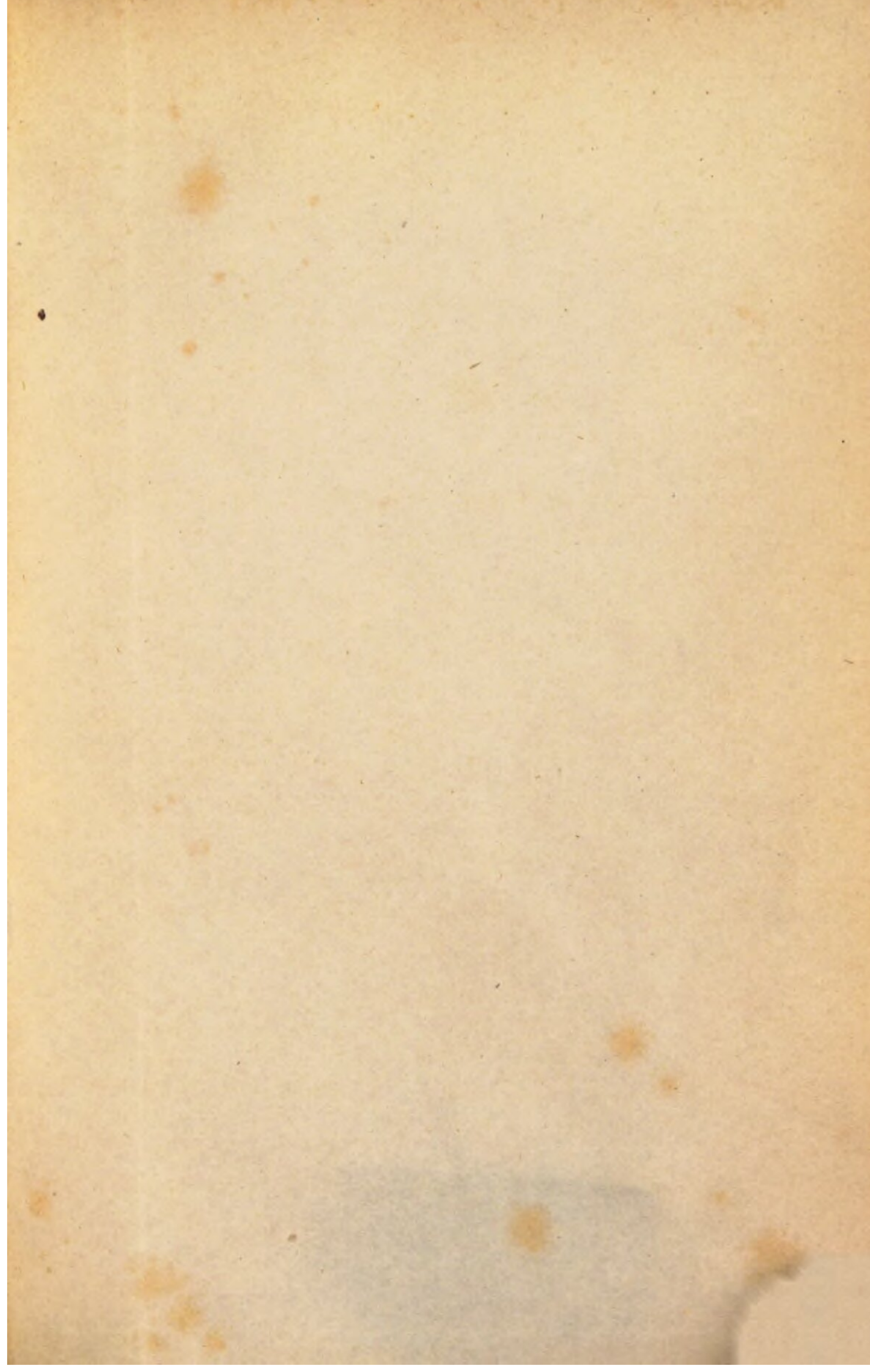
	Pages
Le Chat	88
Aux Ténèbres	94
Le Moineau blessé	94
Les Choses brisées	98
L'Or et le Bois	102
Une Apparition	105
Sur le Rio de la Plata	109
Les Deux Tentations	112
Le Vésuve et l'Etna	116
Des Larmes au Sourire	120
Le Chant du Sourd-Muet	123
Dans la Brume	126
Berceaux qui émigrent	129
Au-delà de l'Étoile	132
La Meule de foin	135
Italia, Germania	139
Pas même à un Boule - Dogue	143
Heure tardive	146
De Bordeaux à Lormont	149
A l'Insaisissable	154
Les Savanes des toits	158
Les Misères d'un Roi	162
Aux Hannetons	165
Je veux chanter toujours	169
Le Deuil d'un Chat	173
La Cellule	177
Taratalla	181
L'Algue et le Noyé	184
Le Chant des Hulans	188
Mademoiselle Caprina	192
La Sépulture d'un Canari	196
Le Lit du Volcan	200
Fuseau rapide	203
Jonchée perdue	207
Belle et Bulle	211

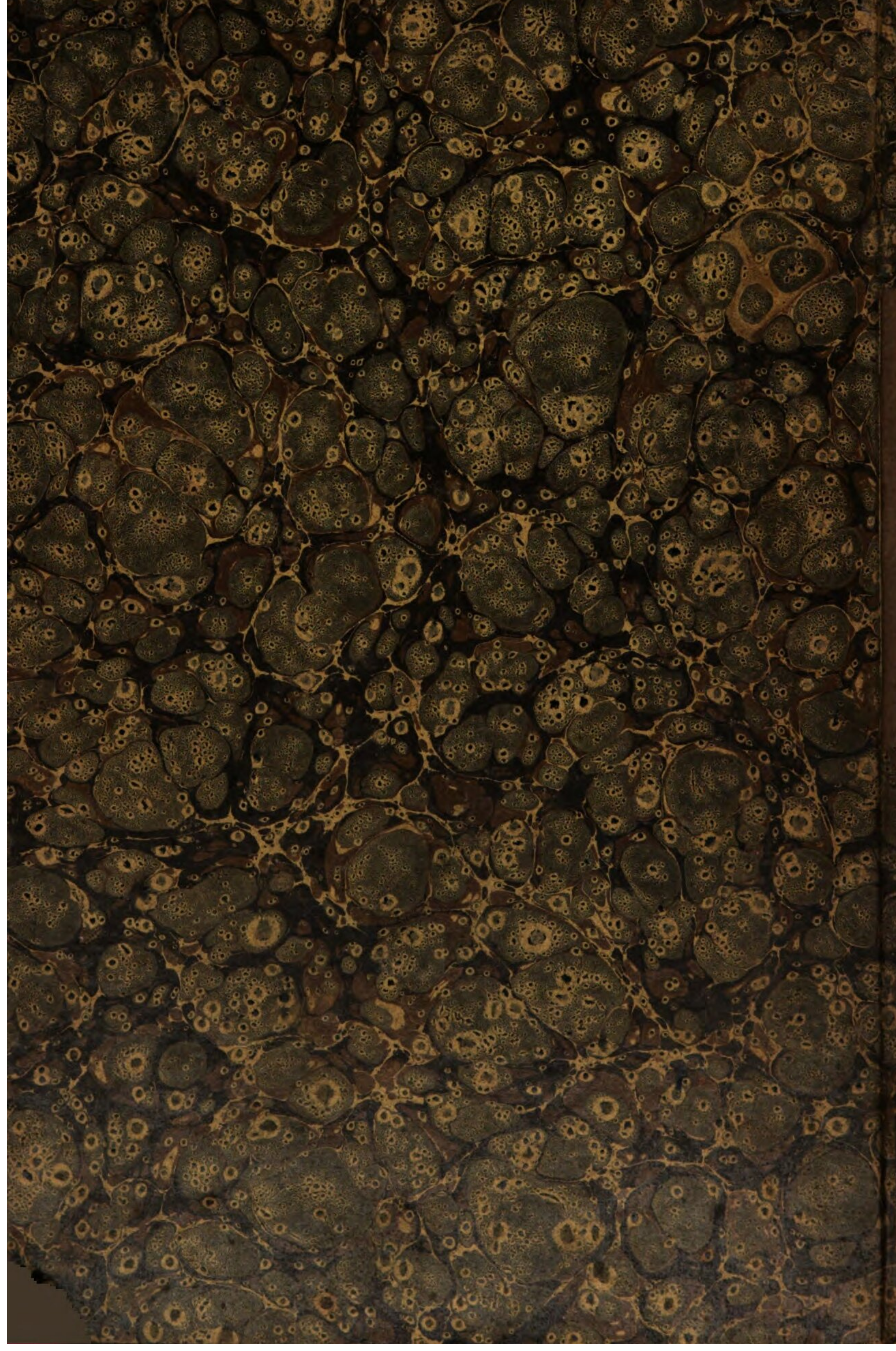
	Pages
Aux Esclaves (chant de guerre)	245
Perle dans la vase.	249
Rizzio et Monaldeschi	222
Le Sac à dragées	226
Trace aimée.	230
Les Deux Aurores	234
La Marche des Nations.	238
J'aime la Sorcière	242
Musique de la pièce d'or.	246
La rue du Soleil	250
Les Reines enchantées	254
Murmure	258
A Monsieur le Marquis de la Rochefoucauld-Liancourt . . .	260
Pèlerinage à un cimetière oublié.	263
La Vigne et le Fleuve.	269
Coups d'orage.	273
Nous ne voulons pas vieillir	277
A propos d'une Chauve-Souris.	284
Le Ménestrel boiteux.	285
Dans cette foule.	289
A l'Avenir et aux Indifférents	293
Post-Scriptum.	297

FIN DE LA TABLE.

Dans le chant *Rizzio et Monaldeschi*, nous avons assigné à Christine l'origine des Wittelsbach. Ce nous a donné lieu à quelque chose de séduisant peut-être. Mais la vérité nous est plus chère que le charme. Elle était de la Maison de Wasa. Son neveu Charles X ou Charles-Gustave et ses successeurs, y compris le grand Charles XII, étaient eux, Wittelsbach ou Bavière de la branche de Simmeren.

218	Aux Esclaves (chant de guerre)
219	Perte dans la vase
222	Rixio et Monkschich
226	Le sac à dragées
230	Tige aimée
234	Les Deux Auteurs
238	La Marche des Nations
242	L'âme la Sorcière
246	Musique de la pièce d'or
250	La rue du Soleil
254	Les Reines enchantées
258	Murmure
260	A Monsieur le Marquis de la Rochefoucauld-Montcaumon
263	Pâtisserie à un cimetière oublié
269	La Vigne et la Fleuve
273	Coups d'orage
277	Nous ne voulons pas vieillir
281	A propos d'une Chanve-Souris
285	Le Ménestrel bohéme
289	Dans cette foule
293	A l'Avenir et aux Indifférents
297	Post-Scriptum
301	
303	
305	
307	
309	
311	
313	
315	
317	
319	
321	
323	
325	
327	
329	
331	
333	
335	
337	
339	
341	
343	
345	
347	
349	
351	
353	
355	
357	
359	
361	
363	
365	
367	
369	
371	
373	
375	
377	
379	
381	
383	
385	
387	
389	
391	
393	
395	
397	
399	
401	
403	
405	
407	
409	
411	
413	
415	
417	
419	
421	
423	
425	
427	
429	
431	
433	
435	
437	
439	
441	
443	
445	
447	
449	
451	
453	
455	
457	
459	
461	
463	
465	
467	
469	
471	
473	
475	
477	
479	
481	
483	
485	
487	
489	
491	
493	
495	
497	
499	
501	
503	
505	
507	
509	
511	
513	
515	
517	
519	
521	
523	
525	
527	
529	
531	
533	
535	
537	
539	
541	
543	
545	
547	
549	
551	
553	
555	
557	
559	
561	
563	
565	
567	
569	
571	
573	
575	
577	
579	
581	
583	
585	
587	
589	
591	
593	
595	
597	
599	
601	
603	
605	
607	
609	
611	
613	
615	
617	
619	
621	
623	
625	
627	
629	
631	
633	
635	
637	
639	
641	
643	
645	
647	
649	
651	
653	
655	
657	
659	
661	
663	
665	
667	
669	
671	
673	
675	
677	
679	
681	
683	
685	
687	
689	
691	
693	
695	
697	
699	
701	
703	
705	
707	
709	
711	
713	
715	
717	
719	
721	
723	
725	
727	
729	
731	
733	
735	
737	
739	
741	
743	
745	
747	
749	
751	
753	
755	
757	
759	
761	
763	
765	
767	
769	
771	
773	
775	
777	
779	
781	
783	
785	
787	
789	
791	
793	
795	
797	
799	
801	
803	
805	
807	
809	
811	
813	
815	
817	
819	
821	
823	
825	
827	
829	
831	
833	
835	
837	
839	
841	
843	
845	
847	
849	
851	
853	
855	
857	
859	
861	
863	
865	
867	
869	
871	
873	
875	
877	
879	
881	
883	
885	
887	
889	
891	
893	
895	
897	
899	
901	
903	
905	
907	
909	
911	
913	
915	
917	
919	
921	
923	
925	
927	
929	
931	
933	
935	
937	
939	
941	
943	
945	
947	
949	
951	
953	
955	
957	
959	
961	
963	
965	
967	
969	
971	
973	
975	
977	
979	
981	
983	
985	
987	
989	
991	
993	
995	
997	
999	





Rattier, Paul-Ernest de

Chants prosaïques Ex. bibl. Ludovici II., Bav. reg

Paris 1861

P.o.gall. 1811 q

urn:nbn:de:bvb:12-bsb10096603-9